L'EXILÉE

Pearl BUCK



LIVRE DE POCHE

Pearl Buck

L’éxilée

Titre original : The exile

Traduit par Germaine Delamain

Pearl Buck est née à Hillsboro, en Virginie (Etats-Unis), en 1892. Elle a trois mois quand ses parents missionnaires l'emmènent en Chine, où elle grandira en apprenant le chinois avant sa langue maternelle. Adolescente, elle séjourne aux Etats-Unis pour compléter ses études, puis revient en Chine. En 1917, elle épouse le missionnaire américain John Buck, avec qui elle parcourt la Chine du Nord pendant cinq ans.

En 1923 parait le premier de ses romans inspirés par la Chine : **Vent d'Est, Vent d'Ouest**. *Le Prix Pulitzer (1932) couronne* **Terre chinoise**, *que prolongent deux volumes :* **Les Fils de Wang Lung** *(1932) et* **La Famille dispersée** *(1935). Elle a publié depuis de nombreux autres ouvrages. Lauréate du Prix Nobel en 1938, Pearl Buck réside en Pennsylvanie où elle consacre son temps et sa fortune à un « home d'enfants » qu'elle a créé.*

Résumé

Un jardin américain au cœur d'une cité chinoise sur le bord du fleuve Yangtsé et, dans ce jardin, celle qui l'a créé de ses mains : Carie, la femme du pasteur Stone.

Pourquoi cette Américaine vit-elle en Chine ? Héritière d'une solide tradition puritaine, elle s'était inquiétée de son goût pour la joie et la beauté et avait décidé de se consacrer aux missions. Quand Andrew, sur le point de partir évangéliser les Chinois, l'a demandée en mariage, elle a accepté avec enthousiasme.

Mais, devant la misère des êtres, elle en vient vite à penser que soigner les pauvres importe plus que de les convertir, alors qu'Andrew ne se préoccupe que des âmes. Ce malentendu fondamental conditionne la dure existence de l'exilée à travers les événements qui bouleverseront la Chine.

Dans ce livre émouvant, Pearl Buck évoque la vie de sa mère en même temps que sa propre jeunesse.

Chapitre 1

Parmi les images qui traversent ma mémoire, j'en choisis une qui la représente le mieux. Je prends celle-ci : elle se trouve au milieu du jardin américain qu'elle a planté au cœur sombre d'une cité chinoise, sur le bord du fleuve Yangtsé. Elle est dans le plein épanouissement de sa maturité, une femme vigoureuse, très droite, avec un port magnifique et des mouvements libres, debout sous le grand soleil brûlant de l'été. Elle n'est ni grande ni petite et se carre bien d'aplomb sur le sol. Elle a un plantoir à la main, car elle vient de piocher dans le jardin. Cette main qui tient l'outil est une bonne main ferme, brune, qu'on n'a pas cherché à blanchir et qui porte des traces de bien des genres de labeur, mais en dépit de cela la forme en reste belle, et les doigts sont étrangement effilés, délicats à leur extrémité.

Le soleil tropical s'abat sur elle, mais elle redresse la tête, sans crainte, et ses yeux restent ouverts à sa lumière et gardent leur clarté — des yeux couleur de noisette, tachés d'or sous de sombres sourcils; le regard est très direct entre les cils noirs, courts et épais. A cette époque de sa vie, on ne cherchait pas à savoir si on la trouvait belle. On était

conquis, retenu, par la vigueur, la vitalité de ce visage : un nez droit assez grand, des yeux écartés, une bouche mobile, expressive et changeante, aux lèvres assez charnues, un menton bien dessiné, un cou et des épaules admirables.

Le soleil ardent frappe ses cheveux. Ils sont épais et doux, avec des boucles qui encadrent la figure, et d'une chaude teinte brune, sauf à l'endroit où elle les rejette de ses tempes; ils laissent alors paraître deux ailes blanches, et dans le gros chignon qui se masse sur sa tête, ce blanc se mêle aux mèches tordues.

Etrange et forte silhouette au milieu de ce jardin américain qu'elle a planté au cœur sombre d'une cité chinoise ! Cette femme ne peut être prise que pour une Américaine, bien que le soleil d'un pays étranger ait foncé sa peau plus que de raison. Près d'elle, dans une touffe de bambou, un jardinier chinois se repose appuyé contre une tige. Sa veste de cotonnade bleue et son pantalon sont retenus à la taille par une ceinture lâche, et il porte un large chapeau de lamelles de bambou sur son crâne rasé.

Mais ni le bambou, ni le jardinier ne parviennent à donner à cette femme un air exotique. Elle reste elle-même. En réalité, l'homme a peu travaillé à ce jardin; il se borne à apporter les seaux d'eau pour l'arroser. C'est elle qui a planté les fleurs améri-

caines, les giroflées, les renoncules et les roses trémières, contre les murs de brique qui entourent le terrain. C'est elle qui a obtenu cette herbe unie et rase sous les arbres et qui a mis un massif de violettes anglaises au pied de la véranda. Elle a décidé la vigne vierge à grimper sur la vilaine maison des missions, aux lignes anguleuses, et déjà la plante en recouvre deux côtés. A l'extrémité de la longue véranda une rose blanche pend, lourde dans sa floraison, et si vous vous en approchez, elle vous en détournera en vous appelant vivement car un nid de tourterelles s'y cache et elle le protège avec un zèle égal à celui de la mère oiseau. Une fois je l'ai vue en colère — et elle peut s'y mettre souvent — parce que ce jardinier au repos avait volé le contenu du nid; elle déversa sur lui un flot de paroles chinoises, bien articulées, et il se faufila, étonné, hors de sa présence. Alors pleine d'une pitié passionnée elle se retourna vers la tourterelle qui battait des ailes, et d'une voix si adoucie qu'on ne la reconnaissait pas, elle l'enjôla, tordit les branches de rosier dans un sens et dans l'autre, ramassa le nid abîmé, et le remit en place tendrement, puis attristée et furieuse, elle rassembla les coquilles brisées et les enterra. Personne ne fut plus heureux qu'elle lorsque la mère oiseau déposa de nouveaux petits œufs dans le nid replacé. « Voilà qui est bon et brave de sa part ! » s'était-elle écriée, les yeux brillants.

Mais ce portrait d'elle au sein du jardin américain qu'elle a planté en pays étranger n'est pas le commencement. Il ne l'explique pas elle-même, il ne dit pas pourquoi, restée si foncièrement américaine, elle en est venue à créer ce jardin en Chine, et bien qu'on ne puisse peut-être jamais la définir, il faut du moins raconter les débuts.

Sa famille descendait d'une race de Hollandais résolus, fortunés et indépendants. Son grand-père avait été un marchand prospère de la ville d'Utrecht, en Hollande. A cet âge de travail à la main, il passait pour riche, car il possédait une manufacture qui employait une centaine d'artisans. Il y fabriquait des meubles de bibliothèque avec des bois importés. De là sortirent sans doute beaucoup des bureaux en bois de rose, des tables de marqueterie, et des pièces en acajou de l'époque.

Ce Hollandais, Mynheer Stulting, avait la passion du beau travail et de la perfection du détail; il était économe et amassa de l'argent jusqu'à ce qu'on pût estimer qu'il possédait une fortune. Il habitait avec sa famille la maison de ville caractéristique d'Utrecht, compacte, confortable, spacieuse, remplie de magnifiques meubles massifs et chaque objet reluisait, soigné et propre au-delà de toute imagination. Bien qu'il fût un vrai citadin, il avait son jardin,

un jardin carré, derrière sa maison, dans lequel il faisait de petites expériences avec des tulipes et des oignons et où il s'asseyait le soir avec sa longue pipe et son gobelet de vin.

Le dimanche, qu'il considéra invariablement comme le jour du Seigneur, il se rendait au temple accompagné de sa femme et de son plus jeune fils, le dernier enfant qui habitât avec eux. Aucun membre de la famille n'eût songé qu'il pût en être autrement, car, parmi les trois cents âmes qui composaient l'Eglise, il n'y avait personne à qui elle tînt au cœur autant qu'à Mynheer Stulting; aussi il s'y consacrait généreusement. Il avait une forte voix qui, sortant de son cou épais et court, résonnait au temple lorsqu'il entonnait les psaumes avec une joie véritable. Son fils, un garçon svelte, assez grêle, chantait à ses côtés. Il était plus petit que le père, de moindre corpulence, et habillé avec recherche. De l'autre côté se tenait la mère, ample, douce, aimable, et qui murmurait paisiblement l'air des psaumes sans jamais pouvoir détacher entièrement son esprit de ce plantureux repas du dimanche qui, à cette heure-là, était tenu au chaud dans le four de faïence de sa cuisine immaculée.

La religion ne faisait pas défaut dans cette église, le dimanche matin. Le pasteur s'en exaltait — haute silhouette maigre, en manche de fouet, les yeux brûlants, la voix sonore. Par moments, il sentait

un défi, presque intolérable, luire dans les regards de ces trois cents êtres qui se réunissaient fidèlement pour l'entendre, dans ces beaux yeux droits, équilibrés, réfléchis, tranquilles, affamés, exigeants, qui savaient fort bien juger si un homme avait préparé son sermon en présence de Dieu. Ces gens s'attendaient à recevoir de la nourriture solide, substantielle pour l'esprit et forte pour l'âme. Et le pasteur leur en donnait sans s'épargner.

Puis vint l'heure, assez brève dans l'histoire, d'une ère d'intolérance religieuse en Hollande, et tout le poids en retomba sur ces fervents. Le dimanche qui suivit la publication de l'édit les privant de leur liberté de croyance, ces trois cents fidèles se réunirent de nouveau, non pas cette fois pour écouter leur pasteur, mais pour se concerter. A mesure que le calme entretien se développait, il devint évident que ces hommes et ces femmes ne supporteraient aucune entrave à leur liberté religieuse; la chose était claire. Ce fut Mynheer Stulting qui, à la fin, se leva pesamment et, renversant en arrière son cou épais, promena le regard fulgurant de ses yeux sombres, aux lourdes paupières, sur l'assistance. Sa forte voix résonna comme un appel de trompette : « Moi et ma maison, s'écria-t-il, nous servirons le Seigneur. Si nous ne pouvons pas le servir dans notre pays, nous quitterons ce pays ! »

Il se tut et lança autour de lui des regards perçants. Chacun savait que nul n'avait plus à perdre que lui, le marchand prospère. Après un court silence, il cria d'un ton sonore :

« Partons ! Qui nous suivra ? »

Prompt comme un jet de flamme, le pasteur aux cheveux blancs se dressa avec un sourire d'extase. Une vingtaine de jeunes gens bondirent sur leurs pieds, les lèvres serrées, les yeux brillants. Les hommes plus âgés les imitèrent lentement, car ils sacrifiaient davantage : un commerce établi, des entreprises prospères, des maisons, des terrains. En dernier lieu, les femmes copièrent le mouvement, une jeune femme, ici et là, suivant des yeux le bond d'un jeune garçon, se levait timidement un peu après. Puis ce fut le tour des mères, troublées, inquiètes, serrant, ahuries, de petits enfants contre elles. A la fin, les trois cents fidèles se tinrent prêts, et leur pasteur, à cette vue, sentit des larmes de triomphe couler sur ses joues, car il contemplait là son royaume. Il leva les bras pour prier et tous tombèrent à genoux devant la puissance de son regard. La prière qui s'éleva remplit l'église de sa force et de sa réalité tangible.

C'est de cette étoffe-là que l'Américaine était faite.

La décision persista, inébranlable, même une fois la profonde émotion de cette journée dissipée. Mynheer, avec son solide sens pratique hollandais, vendit sa fabrique un bon prix et réalisa tout ce qu'il possédait.

Il ne voulait pas rendre les choses trop dures pour sa femme. Elle pleurait en arpentant sa maison, mais tout doucement, le visage détourné, car elle n'aurait rien fait pour éloigner son mari d'un devoir, et elle ne mettait pas en doute qu'il ne connût mieux qu'elle la volonté de Dieu. Elle était si affairée avec les rôtis, les nettoyages, les lessives, la surveillance des servantes, qu'il ne lui restait pas le temps de penser à Dieu et elle laissait ce soin à son mari. Et puis c'était si long d'épeler quelques versets dans le Livre saint qu'elle se fiait aux lectures qu'il en faisait matin et soir, bien assez chagrine de sentir le matin son esprit errer de lui-même vers le gâteau au café ou les saucisses, lorsqu'elle eût tant désiré écouter la bonne parole; le soir, sa honte s'aggravait, car, malgré ses efforts, elle s'endormait souvent pendant la prière, si bien que son mari devait la réveiller et la relever quand elle était à genoux. Cela la rendait très humble, d'autant plus qu'il ne lui faisait jamais de reproches et se contentait de dire avec sa large bienveillance habituelle :

« Voyons, ma bonne Huldah, tu es bien fatiguée, n'est-ce pas ?

— Ach, Johann, répondait-elle chaque fois, pleine de contrition. Pourquoi est-ce que je ne peux pas écouter quand je désire tellement entendre la bonne parole ? »

C'est pourquoi, lorsqu'il déclara qu'il fallait partir, elle fut certaine qu'il disait vrai. Il se montra bon envers elle et lui laissa emporter les choses auxquelles elle tenait le plus. Ils emballèrent des lits de plume, des services bleus et blancs, de l'argenterie et tout le mobilier dont ils auraient besoin, dans d'immenses caisses.

Les deux fils aînés étaient mariés et ils durent déménager eux aussi car tous appartenaient à la même Eglise. Hermanus, le dernier-né, qui au temps de sa jeunesse se tenait si droit, avec tant de raideur, demeurait seul dans la maison de Mynheer Stulting. On ne l'avait pas fait entrer dans le commerce, comme les autres, car il était venu au monde après la mort de plusieurs enfants, lorsque sa mère prenait de l'âge, et il était malingre. Quand il devint un homme, la maison, très prospère, pouvait subvenir à ses besoins et comme le jeune garçon se montrait fier, sensible et plein d'amour pour la beauté, son père et sa mère lui laissèrent choisir le métier qui lui plairait. Il désira apprendre celui de joaillier, attiré par la couleur et le contact des pierres précieuses, qu'il affectionnait; on lui enseigna à faire et à réparer des

montres, car l'immédiate et délicate précision de leur mécanisme de féerie le fascinait.

Hermanus, né de ces parents massifs et économes, était, en somme, un fils étonnant. Placé entre eux, dans le banc du temple ou se mêlant à ses frères si robustes, à leurs femmes et à leurs enfants, il semblait leur être en quelque sorte étranger, petit, frêle et rêveur, grand seulement par sa fierté et son esprit d'indépendance, si bien qu'aucun d'eux ne l'aurait volontairement contrecarré. Il avait reçu aussi une meilleure éducation, demandant à être instruit de bien des choses. Il parlait plusieurs langues, écrivait des poésies, notait de la musique, maniait avec adresse son crayon, ou son encre et sa plume, et faisait des dessins exquis. En dehors de ces talents, il avait une voix magnifique, une oreille sensible et prompte à saisir la tonalité juste. On lui avait reconnu ce don très tôt, et il sortait à peine de l'enfance lorsqu'on lui remit le diapason pour entonner les psaumes.

De l'étoffe de ce gars délicat, ardent, fier, amoureux passionné de la beauté, l'Américaine était faite aussi, car il était son père.

Parfois on envoyait le jeune homme en voyage pour le compte de Mynheer Stulting, et cela lui plaisait beaucoup. Il se pavanait un peu, hors de chez lui, il achetait un gilet voyant à Amsterdam, une

large cravate de soie, il éprouvait du plaisir à porter du linge immaculé et il se montrait difficile dans le choix de ses parfums ou dans la coupe de ses vêtements. Cependant on pouvait toujours avoir confiance en lui, quand bien même il n'aurait pas été accompagné d'un fidèle serviteur, car sa délicatesse et sa grande fierté le préservaient des grossiers péchés de jeunesse.

Lorsque Mynheer liquida ses affaires avant de quitter son pays, certaines maisons lui devaient de l'argent, car les magasins de détail, dans bien des villes, étaient heureux d'acheter les meubles perfectionnés qu'il fabriquait; il les examinait lui-même et leur donnait souvent un dernier vernis de ses propres mains. Il envoya donc son fils en lui disant : « Hermanus, va une dernière fois à Amsterdam, et règle tous les comptes avec le chef de maison. Dis-lui que je quitte mon pays, afin d'être libre, et que c'est la fin et le commencement. »

Le chef de la maison dans laquelle Mynheer envoyait son fils était un Français de sang huguenot, qui avait hérité l'argent de son père. Hermanus était déjà allé le voir et avait fait la connaissance de sa fille. Il se sentait de plus en plus attiré par cette petite jeune fille aux yeux noirs, plus légère, d'aspect plus frêle que les blondes Hollandaises de son entourage. Il avait beau n'être pas grand, elle lui venait à peine au-dessus de l'épaule. Les strictes coutumes du

pays les empêchaient de jamais échanger le moindre mot sans témoins, mais à ses trois dernières visites, leurs regards s'étaient rencontrés, noyés d'émotion, et Hermanus avait compris qu'il leur faudrait se parler autrement un jour.

Il savait à présent qu'il la voyait pour la dernière fois. Elle était assise, modeste et silencieuse, sa petite tête noire, bouclée, penchée sur son métier à broder, tandis que lui répétait le message dont son père l'avait chargé. Lorsqu'elle l'entendit expliquer son départ à l'étranger, elle leva les yeux, le souffle un peu court, et il la vit appuyer une main sur son cœur. Soudain la chaude agitation qui palpitait en lui, et qu'il n'appelait pas encore de l'amour, grandit, l'envahit, manqua de le suffoquer, et il sentit que la petite Française lui était indispensable. Alors, tout rougissant et balbutiant, torturé de crainte et de fierté, il demanda au père la permission de faire sa cour. Le vieil homme renvoya aussitôt sa fille de la pièce, stupéfait de ce qu'il venait d'entendre. Ses sourcils s'agitaient, barrant son front, il clignait des yeux et gesticulait en haussant les épaules. Cependant il n'osait se prononcer à cause de la fortune de Mynheer Stulting; il tergiversa et parla d'un arrangement futur.

« Mais je pars pour un pays lointain, répondit fermement Hermanus, pris d'audace; il faut que cela ait lieu tout de suite. »

Alors c'était impossible; les sourcils arqués et les paupières battantes proclamaient le refus; Hermanus sortit avec hauteur, son cœur frappait de grands coups sous sa poitrine immobile et son visage altier.

Lorsqu'il se trouva dans la rue, il avait envie de pleurer, malgré sa fierté, et il trébucha le long des rues pavées, sur le chemin de l'hôtel, aveuglé par ses larmes. Il ne pouvait pas retarder son départ au-delà du soir même, puisqu'il avait terminé ses affaires. Alors, fait inconcevable, il entendit le bruit de pas légers courant derrière lui, et c'était elle, les cheveux enveloppés d'un petit châle de dentelle et qui lui prenait le bras et déversait sur lui un flot de paroles : Il partait ? Ah ! pour l'Amérique ? Ah ! si loin que cela ? Ah ! c'était vraiment très loin et elle baissa les yeux soudain, des yeux d'enfant, jolis et francs, bruns tachetés d'or. Hermanus la regarda, désespéré. Mais dans cet instant, il fallait rassembler des mois entiers d'une cour discrète et mesurée. Sa droiture hollandaise lui vint en aide, il prononça d'une voix nette : « Voulez-vous me prendre pour mari ? »

Elle releva les yeux et le regarda, puis répondit vivement avec franchise : « Oui, je le veux. »

Alors ils se hâtèrent de dresser leurs plans. Elle était seule à la maison entre son vieux père et la gouvernante — sa mère morte depuis longtemps.

Oui, elle s'échapperait facilement. Oui, elle le retrouverait dans une demi-heure et ils prendraient la voiture. Oui, elle se sentait tout à fait décidée, il n'y avait rien là de nouveau. Elle s'était dit que, s'il la demandait, elle l'accepterait. Elle irait chez les parents d'Hermanus — puis en Amérique.

Hermanus l'attendit dans cette rue tortueuse et tranquille en proie à une sorte de fièvre d'amour et de crainte, à laquelle se mêlait un peu d'embarras, puis elle accourut, plus tôt qu'elle n'avait dit, avec sa petite capote et son manteau. Il l'amena à l'hôtel où il retrouva son domestique; malgré le sursaut d'horreur de cet homme flegmatique, les jeunes gens réussirent à l'amadouer et, le lendemain matin, pâles et éreintés après leur nuit de voyage, mais résolus et volontaires, ils se présentaient devant Mynheer Stulting et sa femme.

Cette force d'amour et de passion eut sa part dans la création de la femme américaine, car ces deux-là étaient ses parents.

La congrégation ne put pas quitter Utrecht aussi vite qu'on l'avait projeté. Trois cents personnes n'arrachent pas leurs racines avec tant de promptitude. Parmi les paroissiens, certains espéraient un changement de politique de la part du gouvernement. Mais ce changement ne vint pas, et dans le courant de l'année les préparatifs furent terminés. Il y eut

donc quelques loisirs après le mariage d'Hermanus et de la petite Française; cela donna à leur fils, qu'on nomma Cornélius, le temps de naître et quand sonna l'heure du départ, trois générations de Stulting s'embarquèrent ensemble et quittèrent leur patrie.

Trois cents fidèles, avec leur pasteur, firent voile pour l'Amérique. Ils affrétèrent un bateau qui les emmena tous ensemble. La vie à bord fut paisible. Les passagers envisageaient l'inconnu avec fermeté et formèrent des projets pratiques pour 1'avenir. Ils mirent vingt jours à traverser l'océan, pendant lesquels huit d'entre eux moururent de l'influenza. On les ensevelit en pleine mer, et, pendant qu'on abaissait les corps dans les flots, le pasteur pria, ses rares cheveux blancs fouettés par le vent aigu du large.

Mais la vie à bord fut pour Hermanus et sa femme une période d'amour et d'enivrement. Ils s'étaient montrés complètement indifférents au message du vieux père français qui avait fait dire à sa fille qu'il lui pardonnait mais ne la recevrait jamais chez lui.

« Je n'aurais pas pu revenir de toute manière, avait-elle dit gaiement, lorsqu'elle l'apprit. Et puis je ne l'ai jamais aimé, c'est un vieillard cruel. Ah ! « Ermanus ! »

Hermanus était enchanté de lui entendre prononcer son nom avec le doux accent français qui élidait les consonnes. Il ignorait le lieu précis de leur destination. Il s'en remettait à son père pour cela, comme pour toutes choses. En attendant, son amour était à ses côtés et aussi un petit enfant.

Les difficultés commencèrent au débarquement sur la côte américaine. Les Hollandais ne sont pas une race sentimentale, et leur pensée était plus occupée par les questions pratiques de la vie qui s'ouvrait devant eux que par l'élan qui les avait poussés à se libérer. Bien leur en prit, car les habitants de New York se montrèrent avides et astucieux; cette cargaison de marchands fortunés et d'artisans qui entrait au port leur fut une proie facile. Les Hollandais à l'aspect prospère durent payer en pièces d'or le moindre service indispensable.

Ils supportèrent ces abus avec beaucoup de force d'âme et se dirigèrent immédiatement vers la Pennsylvanie où ils avaient acheté des terrains par correspondance. Lorsqu'ils atteignirent ce pays, ils ne trouvèrent que des marais stériles impossibles à cultiver. Leur désir à tous avait été de se fixer sur un même point où ils grouperaient maisons et affaires autour de leur église. Quelques-uns, saisis de découragement, citadins par habitude, retournèrent à la ville. Mynheer Stulting ne se joignit pas à eux. Debout sur le sol détrempé, marécageux, dans la même

attitude qu'il avait eue au temple, il invita tous ceux qui voudraient le suivre, lui et leur pasteur, à acheter d'autres terres au sud, avec l'argent qui leur restait, de manière à demeurer ensemble, dans un seul groupe. Parmi les fidèles qui restaient, une centaine environ répondirent à l'appel. Ils achetèrent des terrains en Virginie et ils s'y acheminèrent, farouches, le cœur serré, en proie au mal du pays. Cette fois-ci ils trouvèrent une belle altitude, une bonne plaine fertile, unie, encerclée de montagnes, mais quel changement d'existence ! quelle vie dure pour ces hommes et ces femmes élevés en ville, habitués à l'aisance affairée au sein d'une riche cité hollandaise, ignorant tout ce qui a trait à l'agriculture et à la campagne, même à celle de chez eux, si peuplée et si bien cultivée. Ici, ils étaient entourés de sauvages montagnes, et de vastes forêts s'étendaient sur les terres qu'ils devaient occuper. Une petite colonie anglaise était à proximité, mais les Indiens rôdaient autour et traversaient la contrée. Sans se montrer hostiles, heureusement, d'une manière active, ils avaient pourtant un aspect barbare et effrayant.

Les Hollandais sont des gens résolus. Ils échangèrent ce qu'ils purent contre des hachettes, des haches et des couteaux, et ils abattirent des arbres suivant les conseils des Anglais. Chaque famille se construisit une cabane de rondins, ensuite tous se réunirent pour en édifier une, plus grande, qui servirait d'église. Le premier dimanche les bancs n'étaient

encore que des rondins gardant leur écorce, et une souche servait de chaire. Les fidèles se réunirent sous ce ciel étranger qui deviendrait le leur, pour adorer un Dieu à qui ils avaient tant sacrifié. Leur nombre décrut encore pendant les deux premières années. Les vieillards, les êtres délicats, élevés à la ville, ne purent résister aux difficultés et aux privations de cette vie. Il restait à peine cinquante à soixante croyants qui se levèrent pour glorifier le Seigneur, et beaucoup le louaient en laissant les larmes couler sur leurs visages. Le pasteur était encore là, fantomatique et pitoyablement vieilli, mais inébranlable. L'année d'après il mourut à son tour.

Quel travail on dut accomplir ces premières années ! Déblayer le terrain, préparer les récoltes, pour nourrir la communauté ! On commença par abattre les arbres et les enlever à l'aide de chaînes auxquelles s'attelaient ensemble hommes et chevaux. On laissa les souches jusqu'à la fin des travaux urgents, semailles et récoltes. Ensuite, l'hiver, il fallut piocher autour de ces souches, les attacher de nouveau avec des chaînes, puis, geignant et haletants, les hommes, aidés par les chevaux, les arrachèrent du sol et les mirent de côté. Elles servirent à faire les premières clôtures, mais ce travail était un supplice. Il ne restait pas trace, parmi ces émigrés, des citadins de jadis, excepté Hermanus qui, trop grêle de stature pour être employé là où on réclamait de la vigueur, conservait, en dépit de tout, son attitude un peu à part et

sa délicatesse de dandy. Il continuait à exercer son métier, jusque dans ce désert perdu, et les gens qui possédaient des montres ou des pendules venaient de très loin les lui confier.

Hermanus, sa femme et ses enfants habitaient une cabane de bois, contiguë à celle de leurs parents. La petite Parisienne faisait une femme de pionnier merveilleuse. Gaie en dépit de toutes les difficultés, le pas rapide et la main agile, à la fois pratique et ardente, elle volait à la tâche, tenait la cabane méticuleusement propre et s'occupait des bébés qui naissaient chaque année. Trois filles succédèrent à Cornélius, puis un autre garçon, après quoi elle se reposa d'enfants quelque temps.

Cette petite femme ne cessa jamais d'adorer son mari. Il lui paraissait très beau et supérieur à ce genre de vie. Quant à elle, elle acceptait de faire la cuisine, coudre, garder les enfants; c'était le rôle des femmes partout ailleurs, et elle le remplissait bien ici. Elle bêcha activement un bout de jardin, fit une course de dix milles pour rapporter une poule couveuse et six œufs frais, et commença un élevage. Elle regrettait d'avoir une mare sans possibilité de se procurer des œufs de cane. En France, les canards étaient si bons ! Tous les jours elle lavait et repassait une chemise à son mari, une chemise de toile blanche qu'elle avait faite elle-même. Jamais il ne se levait avant huit heures, et elle lui donnait une tasse

de chocolat avant le déjeuner. Elle ne songeait même pas que lorsqu'il se mettait à table, prenait son café et mangeait des gâteaux, elle avait déjà fait une demi-journée de travail pour la famille. Elle l'adorait et prenait plaisir à ses manières distinguées, à son teint frais, ses joues rasées, sa chemise immaculée et son col blanc. Il n'y avait pas un seul homme dans toute la colonie qui ressemblât à son mari.

Cette petite Française sut s'adapter plus vite que les lourdes Hollandaises à ce pays perdu. Elle changea un désert en jardin, un jardin soigné, à la française. Elle récolta ici et là plants et boutures. Elle ne faisait guère de visites sans rapporter quelque racine, soigneusement pliée dans son mouchoir. Les siens vivaient de ses légumes, de ses œufs et de ses poulets. Elle se fit donner par des voisins anglais une petite génisse, en échange de travaux de couture, et sa famille fut la première à boire du lait.

Elle se montrait si pratique, si joyeuse, que ni l'endroit sauvage dans lequel elle vivait, ni le travail qu'elle y faisait ne semblaient lui peser. Mais un jour, venant de sarcler son carré de pommes de terre, elle s'arrêta un instant à la porte de la cabane pour s'assurer que son bébé dormait calmement dans son petit berceau de bois, fait d'un rondin creux. Le bébé dormait en effet, mais la mère, horrifiée, vit, couché en travers de l'enfant, un serpent à sonnettes qui lentement roulait et déroulait ses anneaux.

La mère s'appuya, défaillante, contre le linteau. Son intelligence, si vive, lui commanda de se taire et de ne pas bouger. Mais si le bébé s'éveillait et remuait ? Elle se laissa tomber sans bruit sur le seuil et guetta, affaiblie par la peur, et pria désespérément. Elle resta immobile tandis que le serpent, à l'aise, se déroulait. Le soleil montait et il serait bientôt l'heure de voir rentrer tout le monde pour le repas de midi. Elle continua de prier. A la longue, le serpent, nonchalant, commença à remuer; il se traîna et glissa par-dessus le bord du berceau, et rampa sur le sol de terre battue, vers une fissure entre deux rondins.

Alors une colère s'empara de la petite femme vaillante. Elle serra le sarcloir qu'elle avait à la main et se précipita sur le reptile surpris. Elle l'attaqua, le frappa en hurlant. Lorsque Hermanus arriva, il la trouva étendue par terre, à demi évanouie et pleurant à côté du serpent broyé. Le bébé, réveillé, jouait paisiblement. C'était la première fois qu'Hermanus voyait pleurer sa femme.

Le prochain enfant qui leur vint fut Carie. Sa mère, la petite Française, lui communiqua le meilleur de sa maturité, sa gaieté, son bon sens, son courage, sa facilité d'adaptation et sa nature passionnée, son tempérament.

L'existence de la colonie hollandaise se fondit dans celle de la nation américaine. Ses membres

agirent ainsi de leur plein gré, consciemment, bien que les plus âgés d'entre eux, et parfois Mynheer Stulting lui-même, se sentissent pris de nostalgie en songeant au confort et à la sécurité des anciennes demeures. La mort du vieux pasteur, tout au début, avait été un coup pénible pour Mynheer, et il ne se montra jamais satisfait de ceux qui essayèrent de le remplacer.

Mais le plus dur à supporter fut la nouvelle qui leur parvint : six mois après leur départ de chez eux, le gouvernement avait changé de politique et accordé la liberté de culte à ses citoyens. S'ils avaient montré un peu plus de patience, tout ceci n'aurait pas eu lieu, tout cet amer labeur, ces morts ! Certains blâmèrent Mynheer Stulting, lui reprochant sa fougue. Il regarda ses accusateurs avec des regards humbles, implorants; il se sentait atterré de ce qu'il avait fait. Il murmura, la gorge sèche : « Cependant, c'était pour Dieu et la liberté ! »

Alors, sa bonne femme lui vint en aide. Elle se tint devant les mécontents et, de sa douce voix qu'on n'avait jamais entendue s'élever dans l'assemblée, elle dit : « Comment l'aurait-il prévu ? Le Bon Dieu sait du moins que nous étions prêts à tout quitter et à Le suivre. A présent, Il nous connaît pour ce que nous sommes. Nous Lui en avons fourni la preuve. Et qui donc, parmi vous, a renoncé à plus de choses que mon mari, et quelle femme a laissé autant der-

rière elle que moi, avec ma grande maison qui contenait douze chambres, dont chacune avait son poêle en faïence ? »

C'était vrai, et tous gardèrent le silence jusqu'à ce que Mynheer déclarât résolument : « Il est impossible de retourner; nous ne pouvons qu'aller de l'avant. Il faut nous incorporer à cette nouvelle contrée. Apprenons à nos enfants la langue du pays, et essayons d'en faire autant. Obéissons à ses lois, devenons ses citoyens, et cessons d'appartenir à l'ancienne patrie. »

Et dorénavant, ils s'y appliquèrent.

Mynheer désirait avoir, avant de mourir, une maison semblable à celle qu'il possédait en Hollande. Il y rêvait et se disait que cela lui aiderait à mieux oublier ses regrets. Il sentait cela d'autant plus vivement qu'il voyait sa femme soupirer après une maison, une vraie maison, et ne pas s'habituer à ces chambres grossièrement construites en rondins.

Les terrains étaient fertiles, et les fils aînés de Mynheer les cultivaient bien. Ces dernières années ils avaient pu mettre un peu d'argent de côté, en plus des frais de nourriture. Le bois ne manquait pas, et une petite scierie était installée dans la colonie an-

glaise, en sorte que Mynheer se décida à construire la demeure qu'il ambitionnait. Il en fit les plans et y travailla lui-même avec ardeur, ses fils l'aidaient dans leurs moments perdus et il était ravi de voir la joie de sa bonne vieille femme, elle qui avait tant supporté, et s'était montrée si patiente, malgré son dépaysement.

Ils édifièrent, en bordure de la colonie, une belle construction en bois, de douze pièces, avec des planchers unis, des murs plâtrés, tapissés de papier, une maison de ville. Le bois provenait de chez eux, et ils faisaient des échanges lorsqu'il s'agissait de travaux en dehors de leur expérience. Mais cela mit très longtemps, plus de deux ans, et avant la fin de la bâtisse, le deuxième hiver fondit sur eux, le cruel hiver des montagnes; Mynheer prit froid en regardant construire sa maison, et avant qu'on eût discerné sa maladie il était condamné et la fin survenait. Le même hiver, sa femme, qui avait perdu tout intérêt à sa maison, s'éteignit doucement et quitta ce monde avec sérénité.

Ces deux êtres, passant de cette nouvelle contrée à une autre encore moins connue, avaient contemplé leur petite-fille Carie, dans son berceau. Elle n'en garda aucun souvenir, mais dans son esprit, dans sa chair, elle porte leur empreinte.

Une vague de découragement passa sur la colonie pendant l'hiver de 1835. Les récoltes avaient été mauvaises, et beaucoup de fermiers renoncèrent à la culture et allèrent en ville essayer de trouver un commerce. Les deux fils aînés de Mynheer furent de ce nombre; ils partirent, emmenant leurs fa milles. Il ne resta plus qu'Hermanus entouré des siens, et la maison en chantier.

Mais le jeune garçon, né dans la vieille patrie, approchait de ses quinze ans, il était intelligent et sérieux pour son âge; aidé par lui, et par quelques gens du dehors, Hermanus termina la maison et ils s'y installèrent. Carie avait deux ans, et ses premiers souvenirs remontent à cette maison neuve et à ses grandes pièces carrées et vides.

Cette maison, belle, spacieuse, empreinte de noblesse, de dignité, issue du cerveau de Mynheer son grand-père et terminée par les jeunes mains de son frère, pleines d'ardeur, aida à façonner l'Américaine.

A partir de ce moment-là, Carie peut commencer à raconter elle-même son histoire d'après ses souvenirs et les récits qu'elle m'en faisait bien des années après son départ pour la Chine. Elle ne s'at-

tardait jamais sur ce sujet, car elle était trop occupée pour dépenser beaucoup de temps en paroles. Mais en me rappelant ces trente années pendant lesquelles je l'ai connue, j'arrive, en rajustant ceci et cela, à me faire une idée très nette de son enfance et de son adolescence passées au sein de ce qui est maintenant une petite ville de Virginie, construite sur les plaines élevées et fertiles des montagnes appelées « Petits Plateaux ».

C'était le dimanche soir, surtout, qu'elle revenait sur le passé. L'atmosphère du dimanche semblait raviver les souvenirs de la maison de famille.

Le dimanche matin elle se levait avec une expression différente de celle des autres jours, moins résolue, moins préoccupée par des projets, plus tranquille. Son front bas, large, était paisible et ses yeux, en général plus brillants que sereins, semblaient calmes.

Le déjeuner dans la salle à manger ensoleillée de la mission était gai. Je revois tout ensemble la nappe blanche, brillante, un vase rempli de fleurs fraîchement épanouies, le café chaud, le pain sortant du four, les confitures, les minces tranches de porc fumé et les œufs. Un jeune Chinois, à la peau jaune, se précipite autour de la table pour servir, et elle le dirige un peu, les mains occupées parmi les tasses bleues et les soucoupes. De temps à autre elle lève

les yeux avec amour sur son jardin. Elle le regarde toujours avec cette même tendresse, qu'il soit en fleurs, ou bien nu sous le ciel d'hiver.

« Une jolie cour ? » a-t-elle coutume de dire.

Parfois, pendant le repas, elle se souvient : « Une tranquille matinée de dimanche me rappelle toujours mon chez moi. Si seulement je pouvais entendre sonner les cloches d'église. Je revois mon père allant à l'église, chaque dimanche, la Bible sous le bras — droit comme une flèche, même à quatre-vingts ans. »

Les cloches d'église — elles lui manquèrent toujours, simples et claires, sonnant au-dessus des paisibles demeures du village. De temps à autre, dans la journée, et souvent dans la nuit, la sombre cloche du temple chinois, avec sa profonde tristesse, frappait sa note unique, qui fendait le cœur. Le son montait, à travers les bambous du fond de la vallée, au-dessous de la maison des missions. Elle l'avait en horreur. Elle trouvait que cela évoquait l'ombre, le mystère et l'obscurité de la vie orientale qui l'entourait, et elle détestait l'ombre et le mystère. Lorsqu'on consacra une chapelle chrétienne, Carie n'eut de paix qu'après avoir obtenu de son village, chez elle, qu'on se cotisât et qu'on lui envoyât une cloche d'église, toute petite, joyeuse, construite en Amérique, une cloche bien gaie qui lançait des notes vives le long des rues

chinoises avec un air de bienvenue tout à fait américain. J'ai souvent vu un vieux monsieur chinois à la mine altière s'arrêter net en entendant vibrer au-dessus de lui ce carillon allègre, et se tordre le cou en cherchant à voir d'où cela venait. Il n'y avait rien de plus vif et de plus clair dans toute la ville que le son de cette cloche. Carie, lorsqu'elle l'entendait le dimanche matin, ne manquait jamais de sourire et de s'écrier : « N'est-ce pas que c'est joli ? On se croirait à la maison ! »

Mais c'était surtout le dimanche soir qu'elle nous parlait. Elle avait été deux fois à l'église; une première fois au service du matin dans la chapelle chinoise, puis l'après-midi à cette pathétique et touchante assemblée de femmes et d'hommes blancs réunis dans un pays si éloigné du leur, et qui se retrouvaient irrégulièrement pour adorer le Dieu dont ils se souvenaient. Les deux fois, elle avait tenu l'orgue, accomplissant des miracles d'exécution musicale sur ces harmoniums microscopiques. Elle conduisait les cantiques, sa belle voix de soprano, bien pleine, s'élevant jusqu'aux solives, une voix heureuse, magnifique, qui demeura forte et limpide, même lorsque la maladie eut réduit son corps à n'être plus qu'un fil.

Le dimanche soir elle chantait aussi, s'accompagnant à son harmonium à elle. Cornélius le lui avait donné. C'était son préféré parmi ses frères et sœurs;

il prenait la place d'un père, car Hermanus resta délicat toute sa vie, et demandait plutôt à être protégé qu'à servir d'appui. J'ai dit que je me souvenais d'elle surtout dans son jardin américain, mais je la revois aussi bien dans la petite pièce carrée de la maison des missions qu'elle avait si joliment arrangée à la mode de son pays, avec des fauteuils de rotin, des rideaux blancs aux fenêtres, des fleurs fraîches, et où elle se tenait assise à son harmonium, le dimanche soir, pour chanter. Les maisons chinoises couvertes d'ardoises sombres se pressaient contre celle des missions, et parmi les appels des vendeurs, les cris des enfants, les rumeurs et les injures des rues où se pressait la foule, assise, elle chantait les vieux cantiques qui nous transportaient à des lieues de là, à travers les pays et les océans. — « Plus près de toi, mon Dieu », « Reste avec nous, Seigneur », « Jésus, l'amour de mon âme », ceux-ci et beaucoup d'autres, mais elle choisissait surtout les chants de triomphe, car sa voix était mieux faite pour la joie et la victoire que pour la tristesse, et nous aimions surtout l'entendre dans : « Je sais que mon Rédempteur vit » et « Réjouissez-vous, cœurs purs... » C'étaient, du reste, ses cantiques favoris. A la fin de sa vie, mourante, elle tourna sa tête sur l'oreiller; ses yeux sombres, invincibles, brillaient dans le petit visage émacié, et elle put nous dire : « Ne chantez rien de mélancolique. Chantez pour moi l'hymne de gloire. »

Sa voix claire garda toujours cet accent triomphal, en dépit de la vie sombre et bruyante qui nous encerclait. II est vrai qu'il y eut des moments où elle ne pouvait pas chanter, alors toute la maison pesait lourdement sur nous. Mais cela ne durait jamais, et quand elle se remettait à sa musique, dans cette pièce délicieuse, si peu meublée, je me sentais transportée dans le village des Petits Plateaux, et je voyais à travers ses yeux la simple dignité de cette vie d'autrefois en Amérique.

Lorsque le chant avait dissipé son mal du pays, lui laissant le cœur satisfait et paisible, et que nous étions captivés par le charme de sa voix, elle venait s'asseoir avec nous, l'hiver près du feu, et en été, sous la longue véranda à côté du jardin. Elle nous racontait alors, bribes par bribes, ce qui lui revenait à la pensée, et nous, nous l'imaginions, enfant, jeune fille et puis jeune femme.

Elle nous fit voir la grande et belle maison d'où dataient ses plus lointains souvenirs. Une maison blanche à trois étages, nous disait-elle, et un geste de sa main nous la montrait ainsi. Il y avait une cave profonde, très fraîche, en dessous, où l'on gardait le lait dans des terrines plates et où l'on battait le beurre. On y rangeait aussi, sur des étagères, les fromages ronds de Hollande et les fûts de vin de baies ou de raisins. On récoltait les baies l'été : les mûres, les framboises et les baies de sureau. Elle

s'arrêtait là parfois, pour préciser un souvenir : « Chaque été, nous disait-elle, nous allions dans les bois faire la cueillette. Je me souviens des framboises rouges couvertes d'une sorte de rosée argentée. Quand on servait du vin, je choisissais toujours celui qui provenait des framboises; il me paraissait conserver encore sa buée d'argent et avoir plus de douceur que les autres. Mais que mes pauvres jambes étaient donc égratignées par les ronces ! »

Elle s'interrompait et souriait dans la pénombre, et pendant qu'elle gardait le silence, nous contemplions la petite fille aux jambes brunes enfoncées dans les broussailles, une capeline sur la tête, pour préserver son teint.

« Ce n'est pas que cela changeait grand-chose, nous expliquait-elle chaque fois, car j'étais d'avance de la couleur d'une noix, ce qui m'humiliait beaucoup, mais quand Greta naquit, elle était encore plus brune que moi, et on cessa de me taquiner pour tomber sur elle. Elle était pourtant jolie avec ses grands yeux noirs, semblables à ceux d'une pouliche. »

Plus tard, je visitai moi-même cette maison et je la trouvai exactement comme elle me l'avait décrite. Une grande cour devant, clôturée, avec une large barrière qu'on ouvrait en descendant du boghei ou du break. Il y avait un énorme érable à sucre à gauche, avec un échalier dessous. Bien souvent, elle y con-

duisait son cheval, pour y monter. Mais c'était du temps où elle était jeune femme et portait de longues jupes, qui la faisaient trébucher. Petite fille, elle courait dans la prairie, attrapait la crinière du cheval et sautait sur son dos, en plein trot, ses boucles sombres en cascade derrière elle.

« Quelle belle liberté ! disait-elle, cela me fait mal de penser aux petites Chinoises, quand je me revois courir, sauter sur le cheval et galoper par monts et par vaux. Et dire qu'ils n'ont ici que ces vieux buffles boueux, qui paressent le long des routes. » Ses yeux si expressifs regardaient d'un air troublé les toits chinois, serrés les uns contre les autres derrière le mur du jardin.

Autour de la maison blanche, la maison de son enfance, s'étendent de larges espaces; près de la porte se trouve un jardin de fleurs avec un chemin dallé menant au porche carré, dont les baies ouvertes sont garnies de vignes qui abritent des bancs de bois placés dans l'ombre verte. Une grande porte blanche s'ouvre largement devant nous, en toutes saisons, sauf en hiver. Elle est surmontée d'une fenêtre en forme d'éventail et a un marteau de cuivre. A mon arrivée, cette porte était ouverte; mon regard traversa le long couloir et j'aperçus de l'autre côté une pelouse, des arbres, des massifs de phlox contre une palissade, et au-delà, le verger de pommiers.

A gauche et à droite sont les différentes pièces. J'en parle, parce que avant de les avoir vues en réalité je connaissais exactement leur aspect; elles représentaient pour nous l'Amérique. A gauche, on entrait dans le salon, frais, un peu obscur, avec ses meubles en crin, ses bibliothèques et une ravissante table de bois de rose au centre. Il y avait aussi un piano sur lequel reposaient des violons et une flûte. Aux murs pendaient des esquisses et des dessins à la plume d'une réelle valeur, de la main d'Hermanus, et un ou deux paysages. Au-dessus de la cheminée de bois blanc sculpté et cannelé, se trouvait un portrait à l'huile, très sombre, de Mynheer Stulting. Un tapis à fleurs couvrait entièrement le plancher et de hautes portes-fenêtres ouvraient sur le jardin.

A droite, on entrait dans la chambre où Hermanus dormit de longues années avec sa femme, mais quand je vis cette pièce, elle était occupée par son fils aîné, Cornélius, qui avait pris la charge de la propriété, et par sa belle-fille. Hermanus, petit vieillard méticuleux, avec son dos bien droit et son étonnante chevelure argentée et brillante, habitait la chambre à côté, un peu plus bas sur le couloir.

Quand la porte était ouverte on entendait le tic-tac d'une multitude de pendules et d'énormes vieilles montres qu'Hermanus réparait. Hermanus sortait de cette chambre chaque matin à huit heures précises bien que la famille déjeunât à sept heures. Lorsque

je le vis ainsi pour la première fois, il avait déjà quatre-vingt-sept ans, et ses cheveux blancs épais, rebelles, étaient brossés en arrière, dégageant un front bas et large, exactement semblable à celui de Carie. Il passa avec un bonjour courtois bien qu'assez raide, et se dirigea vers la salle à manger, à l'autre bout du couloir. De là on avait vue sur le potager, d'un côté, et par l'espace vitré, sur le verger. C'était une longue pièce fraîche et nue, qui contenait quelques meubles magnifiques et une table ovale ornée de sculptures exquises.

Cette table fit qu'un jour Carie se précipita avec joie sur une table ovale dans une vieille boutique d'objets d'occasion à Shanghaï. Le boutiquier, un Chinois graisseux, raconta qu'il y avait eu une vente aux enchères la veille et qu'il l'avait achetée à un capitaine de vaisseau, un Anglais; celui-ci avait expliqué qu'elle était en bois de teck importé des Indes en Angleterre et fabriquée par des ouvriers anglais. Le capitaine l'avait achetée et ramenée à bord de son bateau pour orner sa demeure de Shanghaï. Depuis, sa femme était morte et il vendait son mobilier. C'est ainsi que la table échut au vieux marchand chinois et se trouva dans la petite boutique poussiéreuse où elle ressortait, élégante et distinguée, au milieu des meubles plus ou moins cassés, en rotin ou en fibre de chanvre, et des objets en lamelles de bambou. Carie l'acheta pour quelques dollars, l'astiqua et la prit en affection. Elle s'en faisait suivre dans toutes

ses pérégrinations, bien que parfois il lui fallût loger dans de petites pièces qu'on atteignait par un escalier, si étroit et contourné qu'on ne pouvait pas y monter la table et on la hissait à l'aide de cordes, pour arriver à la passer par la fenêtre. Ce meuble, qui se balançait au-dessus de l'étroite rue chinoise, paralysait le trafic, stupéfiait les gens en brouette et en pousse-pousse, et on voyait les faces jaunes regarder en l'air. Pendant toutes mes années passées près de Carie, je l'ai vue assise à côté de la table ovale, et j'en ai compris la raison le jour où on me montra celle de la salle à manger dans la grande maison. C'est par des liens de ce genre qu'elle nous attacha petit à petit à sa patrie.

En haut de la large volée d'escaliers de la maison de là-bas — des escaliers d'acajou avec une rampe blanche — se trouvaient six grandes chambres symétriques, et la première à droite était celle de Carie. On voyait les monts lointains pardessus l'uniforme verdure des forêts du Petit Plateau, et, immédiatement au-dessous, le jardin fleuri et le grand érable au-delà. De larges placards prenaient un panneau de la pièce; ils étaient assez profonds pour permettre à Carie d'y serrer les crinolines qu'elle portait dans sa jeunesse, et dans l'embrasure de la fenêtre le siège formait un coffre à chapeaux où Carie mettait ses capotes rondes.

Au milieu se trouvait son lit, blanc, vaste et frais sous ses rideaux de mousseline à fleurs. Sur les murs tapissés de papier semé de minuscules bouquets de roses et de fines fougères, pendaient trois tableaux : une madone effacée, très ancienne, dans son cadre d'or, qu'Hermanus avait achetée une fois, en France, un daguerréotype de la mère de Carie, et une lithographie d'un berger ramenant ses moutons, le soir, le long d'une route qui serpentait entre des collines basses. Carie a toujours affectionné les bergers conduisant leurs moutons. Dans sa chambre, à la mission, il y avait, sur ce même sujet, une image qu'elle avait découpée dans une revue et encadrée de ses propres mains, et sur la tombe de ses petits enfants elle fit graver les paroles du berger : « Il portera ses agneaux sur son sein. » C'est ainsi que sa chambre de jeune fille m'expliqua certains détails de son autre demeure, si lointaine, en terre étrangère.

Le plancher de celle d'autrefois était recouvert d'une fraîche natte, couleur de paille, sur laquelle on avait posé un tapis à fleurs. On pouvait s'asseoir sous les hautes fenêtres aux rideaux de mousseline blanche à ruches, retenus par des anneaux roses. Il y avait deux sièges, un fauteuil à bascule peint en blanc, et une chaise de jonc avec un dossier à barreaux, puis une petite coiffeuse en bois de rose, un bureau et, au-dessus de la table, un miroir ovale au cadre sculpté à dorure pâle. Et on apercevait toujours un vase de fleurs, un livre ouvert, un ouvrage com-

mencé. C'était une chambre parfumée, d'une simplicité, d'une pureté inouïes. Je l'ai décrite, minutieusement, car elle y a vécu sa vie à elle, y a dormi et rêvé.

Au troisième étage se trouvait l'immense grenier dont les fenêtres à pignon donnaient sur les riches prairies bien unies. Sous la toiture s'empilaient les malles, petites, dures, au dos rond, qui venaient de Hollande; des *Godey Books* et des *Pearson's Magazines* s'y entassaient; de vieilles robes et des chiffons attendaient, enfouis dans des caisses, qu'on pût les tisser et en faire des tapis. Du plafond pendaient des paquets de plantes sèches que, de son temps, la petite mère française leur avait appris à cueillir et à conserver pour parfumer les soupes et faire des tisanes.

Il ne faisait jamais chaud au grenier. Il était élevé et, dans cette large vallée qui ressemblait à une plaine, on avait constamment de la fraîcheur, même en été. Souvent de lourds brouillards argentés s'élevaient la nuit et s'attardaient dans les creux jusqu'au milieu de la matinée, et au coucher du soleil on sentait dans l'air le froid coupant des montagnes.

Après avoir éprouvé la vigueur, l'effet de surprise, de cet air vif, je m'émerveillai de l'endurance que montra Carie pendant ces années aux étés accablants et malsains, ces automnes brûlants et fétides.

Elevée sous cette fraîche lumière étincelante, ces purs brouillards argentés d'Amérique, il ne faut pas s'étonner si elle s'évanouissait parfois dans la lourde chaleur étouffante de midi, au mois d'août, dans une ville chinoise du sud, trop saturée d'haleines humaines et de l'odeur des corps suants.

Mais dans cette plaine limpide, au sein de ses brumes soudaines, de ses vents âpres et de son clair soleil, elle grandit, forte et agile, dans sa jeunesse. Il y avait des champs à parcourir, des animaux à soigner et à caresser, des vaches aux yeux profonds à l'étable, mugissantes et fécondes; des chevaux à monter, à nourrir de pommes et de sucre; des poulets et des dindons à garder dans les chaumes, après la moisson, quand les sauterelles sortent de partout. Il y avait de la vie à la maison, la demeure remplie d'enfants, la petite mère active, avec son pépiement d'oiseau, le père délicat, compliqué, le frère aîné grave et bienveillant. Chacun était occupé et heureux, et le soir on faisait souvent de la musique; l'un jouait du violon, un autre de la flûte, ou du piano, et ils chantaient tous ensemble.

Une fois je demandai à Carie : « Quel est le souvenir le plus net de vos premières années ? »

Ses yeux brillèrent puis s'adoucirent en réfléchissant, ensuite, ils étincelèrent de nouveau : « Une fois, quand j'avais trois ans, je me souviens que j'ai

voulu seconder ma petite mère qui lavait la vaisselle. Il y avait sur la table un grand plat à rôti, à dessins bleus, que mon grand-père avait rapporté de Hollande autrefois. Je le soulevai et le portai lentement, avec précaution, pour le mettre dans le buffet de la salle à manger. Il était si grand qu'il m'empêchait de voir le plancher. Mes pieds nus rencontrèrent une lamelle de bois qui faisait un peu saillie. Je cognai mon gros orteil et je tombai — moi, une petite fille bien ronde et bien lourde — sur le plat bleu qui se brisa en morceaux. Mon père me donna le fouet aussitôt, je me le rappelle, et je me mis à pleurer affreusement. Je ne pleurais pas à cause de mon mal, mais parce que j'avais eu vraiment l'intention d'aider. Depuis, l'impression de n'avoir pas mérité ce fouet m'est toujours restée. Encore à présent, à cinquante ans, j'en ressens l'injustice. »

Tout en parlant, elle roulait un gros tas de pâte molle, onctueuse, sur la table de la cuisine. Elle pétrissait elle-même son pain dans cette cuisine chinoise, de grandes miches brunes et de ces petits pains croustillants du sud de l'Amérique. La fenêtre était ouverte, et le bruit strident des cymbales montait de la rue; il se mêlait au son plus mince, métallique, d'une flûte qui se lamentait. Une procession passait; désœuvrée, je m'avançai pour la voir. On promenait une idole. La procession était maigre et l'idole sans importance, à en juger par son aspect insignifiant : petite figurine de terre cuite penchée

dans sa chaise à porteurs et revêtue de robes en papier, déchirées. Un prêtre déguenillé marchait en tête, jouant des cymbales, et deux autres suivaient; l'un se désolait sur sa flûte et l'autre frappait de loin en loin, quand l'idée lui en venait, son maillet sur un tambour de bois en forme de tête de poisson. La foule, dans la rue, ne levait même pas la tête pour regarder, mais une bande de gamins suivait, ne voulant rien perdre de ce spectacle.

Elle pétrissait son pain, mais elle était à dix mille lieues de là. « Quelle vie heureuse nous avions chez nous ! disait-elle; du plus loin que remontent mes souvenirs — croyez-vous que c'est cette folle de flûte qui m'y fait songer ? — la musique semblait remplir la maison. Les plus âgés jouaient tous d'un instrument quelconque et nous, les petits, nous chantions. Cornélius était un très bon professeur de chant. Des années plus tard, en pension, lorsque je reçus les meilleures leçons qu'on puisse avoir, je n'appris pas grand-chose de nouveau. Cornélius m'avait déjà montré la manière de laisser couler la voix. Nous chantions le « Messie ». Comme je m'en souviens ! »

Et, sortant ses mains de la pâte, elle se tint là tout simplement, et chanta le chœur de l'*Alléluia*, sa gorge vibrante. Le cuisinier chinois laissa tomber la casserole qu'il tenait à la main, la dévisagea, puis, bourru, retourna à ses ustensiles; il n'y comprenait

rien, mais il était habitué à entendre soudain éclater cette voix. Le bruit perçant des cymbales se noya dans les rumeurs de la rue; et en regardant Carie, je me la représentais debout, dans la tribune du chœur de cette église américaine en stuc, toute blanche, qui avait remplacé la première chapelle en rondins. Quand je vis cette église, bien des années plus tard, les branches des pommiers se pressaient contre les fenêtres ouvertes et remplissaient l'église de leur odeur. Ce jour-là, une jeune fille, dans la tribune, la fille de Cornélius, chantait comme Carie, mais sa voix n'était pas aussi ample, aussi émouvante que celle de cette femme, ici dans la ville chinoise.

Elle s'arrêta tout à coup; l'atmosphère de la cuisine semblait palpiter des échos de son chant, et elle revint à son pain. « Eh bien, dit-elle au bout d'un moment, ce fut une vie heureuse jusqu'à la guerre civile. Mais alors, quelle période on traversa ! »

Quelle période en effet ! Quand la guerre éclata, la famille Stulting se trouvait dans la partie de la Virginie qui s'allia au Nord, et devint la Virginie de l'Ouest. À cette époque, Hermanus n'était plus jeune. Il avait quarante ans : un homme frêle, raide, très droit, avec déjà des mèches d'argent dans la frange de cheveux au-dessus d'un visage aux traits fins. La petite Française, elle aussi, montrait des signes de vieillesse, les marques d'une vie trop dure. Elle était toute ratatinée, et il était évident qu'elle portait déjà

les germes de la tuberculose qui devait l'emporter plus tard. Cornélius avait vingt ans, c'était un jeune homme au-dessus de son âge, aux yeux noirs, aux cheveux noirs, extrêmement raisonnable et doux dans ses manières, passionné de lecture et de musique. Il avait pris cependant la propriété en main, trouvant tout naturel de s'imposer, à la place de son père, les charges de famille. Etrange personnalité que celle d'Hermanus, avec ce charme qui le faisait adorer de ses enfants. Il avait beau ne prendre aucune part aux travaux pénibles de la maisonnée et, avec son caractère compliqué, laisser peser trop tôt les fardeaux sur les épaules des aînés de ses enfants, tous s'unissaient pour lui permettre de conserver son aspect de citadin, car il l'était de naissance. Lorsque Cornélius, tout jeune, se débattait à l'aube avec ses vêtements de travail raidis, se disait-il jamais que son père dormait et dormirait encore trois heures, jusqu'à ce qu'ils aient tous fini de déjeuner et que, même alors, on lui porterait son chocolat avant sa toilette ? Je demandai cela un jour à Carie et elle me répondit : « Je pense qu'il satisfaisait un de nos besoins à cette époque, car nous aimions tous les grandes et belles choses, et il n'en restait pas beaucoup après la guerre. Mais aucun de nous n'a jamais émis un doute au sujet de notre père. Nous ajoutions foi à ce qu'en disait notre mère : il était trop délicat pour faire de gros travaux, et on ne devait pas lui en demander. Il s'occupait des abeilles et taillait les treilles et les rosiers. Il s'y prenait merveilleusement

avec ces abeilles, et nous avions toujours du miel exquis. Je ne crois pas qu'il ait jamais été piqué. Ses gestes étaient si délicats et je n'ai jamais vu des mains aussi adroites et habiles que les siennes. Aucune forme de beauté n'échappait à ses yeux. Je me souviens d'une vigne qui grimpait sur le mur de la grange et des grosses grappes blanches parmi les feuilles vertes, humides de rosée. Il nous appelait toujours pour nous les montrer avant de les couper. Il disait qu'elles ressemblaient à des pierres de lune, et avaient la même beauté. Je pense que c'est à cause de cela que nous l'aimions — parce qu'il nous faisait voir la beauté. »

Cornélius était vraiment le chef de famille. Je sais que ma mère et lui discutaient toujours les comptes ensemble et les moyens de mieux dépenser l'argent. Aussi loin que je peux me souvenir, c'est toujours à lui que je m'adressais quand j'avais besoin de quelque chose. Bien entendu, tant que nous étions petits, il ne put pas se marier. Je ne crois pas qu'il ait remarqué aucune jeune fille à cette époque. Il ne s'est marié que longtemps après la guerre, quand nous étions tous grands.

Cependant notre père tenait bien sa place lui aussi. Nous n'étions pas de vulgaires fermiers, comme les gens qui nous entouraient. Nous avions toujours des livres, de la musique, les peintures de notre père, et ses travaux de joaillier. C'est notre père

qui créait cette différence. Je me souviens très bien de mon immense fierté parce qu'il portait une veste noire et changeait chaque jour sa chemise blanche et son col, ce que ne faisait aucun de nos voisins. L'idée qu'il pouvait y avoir une certaine cruauté au port de ce col blanc ne me vint que plus tard. Il fallait tous les jours qu'une de nous — ma mère tant qu'elle en fut capable, puis une de mes sœurs aînées — lave et repasse ce col et cette chemise, malgré la quantité de conserves ou de beurre qu'on avait à faire ce jour-là.

Lorsque la guerre fut déclarée, on se demanda avec effroi ce qui arriverait si Cornélius se trouvait forcé de se battre. Il était formellement décidé à ne pas s'offrir comme volontaire. Hermanus leur avait inculqué à tous l'horreur de l'esclavage et, même dans cette contrée, où la plupart des riches propriétaires possédaient des esclaves, Hermanus refusait d'en acheter quand on manquait de main-d'œuvre. Le puissant instinct de liberté, qu'il avait dans le sang, se révoltait à l'idée de marchander des êtres humains et de les soumettre à sa volonté. Lorsqu'il employait des nègres, il les payait scrupuleusement en argent et les laissait indépendants. Tous ses enfants héritèrent de lui cet amour de la liberté. Aussi, quand la guerre éclata, rien ne put les ébranler; ils refusèrent de laisser partir Cornélius dans les armées du Sud. Cependant, ils étaient devenus de loyaux citoyens du Sud et la pensée de combattre la Virginie paraissait into-

lérable. La neutralité, difficile à conserver même en des temps meilleurs, devint l'unique voie qui s'ouvrait à eux, et Hermanus et Cornélius se déclarèrent neutres. Ce n'était pas une position qui les rendait populaires à une heure aussi brûlante, mais Hermanus du moins ne souffrit pas de cela. Il avait un de ces tempéraments qui se plaisent dans l'opposition, et j'ai entendu dire qu'à cette époque il entrait au temple en exagérant encore son pas majestueux, sa raideur d'attitude, et il indiquait le ton des psaumes avec peut-être encore plus d'autorité qu'auparavant. Des rumeurs menaçantes circulaient à leur égard, surtout parmi ceux qui possédaient des esclaves; mais Hermanus avait une telle réputation d'intégrité et tant de courage et de hauteur, que personne ne l'attaquait ouvertement.

La situation de Cornélius, homme jeune, était différente. Lorsqu'on lui demandait de se joindre soit à un parti soit à l'autre, il répondait que sa mère, son petit frère et ses sœurs dépendaient de lui pour vivre et que, s'il partait, il ne resterait personne qui s'occuperait d'eux. Il supportait avec patience et sans mot dire les sarcasmes qu'il entendait dans le village, et continua sans broncher son travail des champs.

Cependant, à mesure que le temps s'écoulait et que la pénurie des hommes, dans le parti Sud, devenait une question aiguë, Cornélius dut chercher un moyen pour éviter la réquisition. Au début, on se

refusait à croire qu'il serait réellement pris et incorporé de force dans l'armée; mais voici ce qui se passa. Un jour qu'il rentrait chez lui à midi, il trouva des soldats du Sud, à la voix douce, au regard d'acier, vêtus d'un uniforme gris, qui l'attendaient et le suivirent dans la maison. L'un d'eux lui dit : « Je crois qu'il faudra que tu te battes, mon fils, que tu le veuilles ou non. Nous avons besoin d'hommes.

— Il faudra me prendre de force, fit Cornélius simplement, en les regardant bien en face.

— C'est bon, usons de la force alors, et l'officier se tourna vers ses hommes; attachez-le, et mettez-le sur le cheval. »

Les trois soldats s'avancèrent, lui lièrent les poignets et le hissèrent sur le cheval qui attendait. La petite mère française ramassait des haricots dans le jardin; les cris de ses enfants la firent accourir et elle vit aussitôt de quoi il retournait. Elle se précipita sur son fils et se cramponna à sa jambe.

« Il faut nous le laisser, c'est lui qui gagne notre pain », s'écria-t-elle, essoufflée.

L'officier toucha son képi : « Je le regrette, madame, j'ai des ordres.

— Non — non — non — laissez-le-nous — c'est mon fils !

— En avant !» dit brusquement l'officier; il monta à cheval et ils partirent en ligne; la petite femme courait accrochée à la jambe de son fils. Il se pencha, inquiet, et murmura : « Je trouverai le moyen de revenir, mère — tu ne peux pas continuer — laisse — je désert...

— Oui, et tu seras fusillé, dit-elle tout bas, d'un ton farouche. Non, je ne te laisserai pas partir. »

Elle courut plus vite quand les chevaux prirent le trot et elle finit par être à demi-traînée sur le sol, mais elle ne lâcha pas prise. L'officier ne put supporter cette vue; il s'arrêta pour discuter avec elle.

« Madame, cela ne sert absolument à rien. Il faut qu'il parte. J'ai des ordres. Je suis désolé, madame, mais partout les fils doivent se battre.

— Pas le mien ! » s'écria-t-elle, haletante, mais obstinée. Sa capeline pendait derrière elle et ses boucles grises, défaites, tombaient en désordre autour de son mince visage; ses yeux étaient fixes par excès de fatigue, sa gorge frémissait et sa poitrine semblait prête à se rompre sous les lourds battements de son cœur. « S'il part — je pars — aussi. Et puis — nous ne sommes pas — pour l'esclavage. —

Notre pays représente la liberté. — Et vous — vous voulez l'obliger à se battre pour — pour une chose — à laquelle il ne croit pas ? »

L'officier la regarda, puis il donna des ordres, un peu à contrecœur : « En avant ! »

De nouveau, les chevaux se mirent au trot et l'officier cherchait à ne pas voir ce petit corps vêtu de brun, cramponné à la jambe du jeune homme, et qui courait, traîné à demi, sur le chemin raboteux. Sa bouche ouverte laissait passer des râles affreux, et ses yeux bruns, fixes, regardaient droit devant eux, angoissés. Son fils se pencha sur elle, la suppliant à voix basse : « Mère — mère — mère. »

C'en était trop. L'officier la laissa courir encore pendant un mille, puis il s'arrêta, descendit de cheval, enleva son képi et salua.

« Madame, vous avez la victoire. Votre fils vous est rendu. » Puis il dit à ses hommes : « Détachez-le et laissez-le aller. »

L'instant d'après, la mère et le fils se trouvèrent seuls sur la route, tandis que les soldats s'éloignaient, emmenant un cheval sans cavalier. Cornélius regarda sa mère avec une tendresse inexprimable; elle relevait ses cheveux avec des mains tremblantes et ses yeux lançaient des éclairs, puis elle manqua de

s'évanouir et s'appuya contre lui en murmurant de ses lèvres sèches : « Je ne pouvais pas les laisser faire ! »

Mais cela leur servit de leçon; le cas se reproduirait sans doute et un autre officier se montrerait peut-être plus inflexible. Il fallait cacher Cornélius. Il quitta la maison ce soir-là, à cheval avec un rouleau de literie et un panier de vivres. Il grimpa sur une montagne éloignée, appelée Montagne Penchée, et là dans le creux d'une dépression, près du sommet, il s'installa dans une cabane en ruine, entourée de prairies abandonnées.

Le jeune homme y vécut seul pendant deux ans, jusqu'à la fin de la guerre. Il bêcha le sol, sema des haricots, du maïs et du blé, et au moment des récoltes, il revenait en cachette la nuit, dans la maison, pour voir sa mère, apporter ses produits et prendre ce qui lui manquait. Quand les Petits Plateaux furent balayés par les armées du Nord et du Sud qui passaient et repassaient, dévastaient les cultures, volaient les granges et prenaient les provisions, les maigres apports de Cornélius permirent à la famille de subsister. Souvent, elle n'avait pas d'autre nourriture. Je ne décris pas ici tout ce qui, dans la vie de Carie pendant la guerre civile, a trait à des événements dont on peut lire le récit dans n'importe quel livre d'histoire de cette époque. Je ne répète que ce qu'elle me racontait à moi, quand j'étais une petite

fille étrangère dans une ville chinoise, et que je voyais l'Amérique à travers ses yeux, captivée par les récits qu'elle me faisait de mon pays — ce pays que je n'avais jamais vu. Je savais très bien ce qu'est la guerre. A ce moment-là, nous nous trouvions nous autres Blancs, au milieu des incertitudes et des dangers de la révolte des Boxers. Chaque soir, on pliait mes vêtements à côté de mon lit pour que je puisse les enfiler dès qu'on donnerait le signal de la fuite. Carie m'apprit à m'habiller, à lacer mes souliers de la manière la plus rapide, à prendre mon chapeau à terre, près de la chaise, en m'en allant, au cas où il nous faudrait marcher le jour, sous le dangereux soleil d'Orient. Je devais faire tout cela moi-même, car il y en avait une autre, plus petite que moi, incapable de s'aider. Un panier de lait condensé attendait jour et nuit en cas de besoin pour le bébé. On le laissait à côté de la porte où il serait facile de le prendre en passant, à la hâte. Carie avait préparé chaque détail. Elle se tenait prête, sans crainte, et ne nous permettait pas d'avoir peur. Nous savions qu'elle aurait soin de nous.

Elle avait acquis ce courage, en dehors de celui qui était tout naturel à son caractère intrépide, durant les quatre ans de guerre civile, à l'époque où elle était enfant. Pendant le long été brûlant de 1900, nous réclamions : « Raconte-nous des histoires de ta guerre à toi, en Amérique ! » Et elle recréait pour nous ces journées tumultueuses, vues par une petite

fille dans les montagnes de la Virginie de l'Ouest, cette frontière entre le nord et le sud, sur laquelle les deux armées avançaient et reculaient en se battant. Plus tard, lorsque j'étudiai cette période de l'histoire, je la connaissais déjà; elle me l'avait apprise d'une manière incomparablement plus vivante, plus complète que si je l'avais lue dans un manuel.

Je connus par elle le souffle qui anime les armées en marche : la gaieté, la sécurité du début, puis l'ébranlement, la surprise, l'amertume et l'esprit de vengeance, l'acharnement, et enfin le désespoir et la défaite. Mais les armées victorieuses sont encore les plus terribles, passant triomphalement sur les champs fertiles en conquérants dévastateurs.

Une fois, elle me dit, les yeux assombris par des souvenirs : « Les Yankees nous criaient que Sherman prétendait déblayer une bande de terrain allant tout droit en Géorgie; elle serait si large et si nue qu'une corneille n'y trouverait pas un grain de maïs. Il y est parvenu du reste. » Ensuite, elle ajouta avec beaucoup de simplicité : « Sherman déclarait que la guerre, c'est l'enfer. Il doit savoir à quoi s'en tenir à présent, car il y est depuis un bon nombre d'années. »

Ou bien encore, elle nous disait : « Aucun des nôtres n'approuvait l'esclavage. Nous partagions l'avis de Lincoln. Nous étions Américains, nous ne

pouvions pas avoir des esclaves en Amérique et trouver cela bien. Mais ce n'est pas une façon de libérer les esclaves, que de les lâcher tous en même temps. Après la guerre, nous n'osions pas sortir; cependant, il y avait peu de nègres dans notre région. Je me souviens que mon frère Cornélius dut se joindre au Ku Klux Klan quelque temps, pour que les esclaves libérés nous laissent en paix. »

Une fois, elle éclata de rire, s'assit, et continua de rire jusqu'aux larmes. « Je n'oublierai jamais, fit-elle, une certaine matinée; les Yankees avaient campé la nuit, dans le verger, en plein hiver, et les arbres étaient nus. Je sortis pour regarder les hommes, en me cachant derrière la grange car on faisait courir beaucoup de bruits sur eux. Des gens de nos côtés prétendaient qu'ils avaient des cornes comme des diables. Quand je sortis, les arbres étaient couverts de fruits bizarres. Je ne pouvais pas m'imaginer ce que cela pouvait être; je m'approchai plus près, et je vis que c'était du pain. On avait donné aux hommes des pains de farine de maïs aigre; ils refusaient de les manger et les avaient lancés dans les branches pour s'amuser. Les arbres en étaient couverts, ce qui leur donnait un aspect cocasse, mais les oiseaux trouvèrent de quoi s'y nourrir pendant quelques mois !

— Est-ce que les Yankees avaient des cornes ? demandai-je, haletante.

— Pas du tout, répondit-elle, les yeux rieurs. Ils étaient comme tout le monde, et j'eus une terrible déception. »

Il y avait une de ces histoires que nous préférions et que nous redemandions sans cesse. Un jour, Hermanus apprit qu'une armée de Yankees était en chemin. Il avait à ce moment-là chez lui de très beaux bijoux, dont il changeait la monture, et qui appartenaient à une famille de riches propriétaires près de là. Il craignait énormément de se les voir dérober, car jamais il n'aurait pu restituer leur valeur. Il se décida donc à les cacher; il les mit dans un petit panier couvert et les enfouit sous une grande pierre plate, dans le pré qui attenait au jardin. Durant l'après-midi, les Yankees arrivèrent et, à son horreur, choisirent ce pré pour y établir leur campement. Ils s'asseyaient sur la pierre, s'en servaient comme table, et, la nuit, dressèrent leur tente au-dessus. Hermanus surveillait de sa chambre. Tant que le jour dura, il était au guet à sa fenêtre, craignant de voir l'un des hommes se baisser et regarder sous la pierre. Au crépuscule, tout semblait sauf, autant qu'on pouvait en juger, mais une fois la nuit tombée, malgré la lueur des grandes torches, les ombres dessinaient des formes si incertaines qu'on ne savait pas exactement ce qui se passait.

Hermanus arpenta le plancher cette nuit-là; il priait et commandait aux autres de prier, tout en

s'accusant de ne pas avoir rendu les bijoux au propriétaire; il cherchait confusément à s'imaginer ce qu'il ferait s'ils étaient perdus, car ils appartenaient à un homme orgueilleux, connu pour sa dureté et son exigence, et il s'agissait de bijoux de famille impossibles à remplacer. A l'aube, les troupes s'en allèrent et Hermanus courut, malade de peur, examiner la cachette, sous la pierre. Il se pencha et trouva le petit panier intact, personne ne l'avait vu. A cette heureuse conclusion du récit, rendue encore plus sensationnelle par les jeux de physionomie de Carie qui ouvrait de grands yeux, baissait la voix avec une mimique si vivante, nous poussions un profond soupir. Elle nous racontait en général ces histoires à la fin de la journée, quand nous étions assis sous la véranda. Devant nous, s'étendait la vallée avec les rizières et les toits de chaume des cultivateurs; au loin, une délicate pagode semblait suspendue parmi les bambous au flanc de la colline. Mais nous ne voyions rien de tout cela, nous regardions, comme si nous y étions, les champs plus rudes, les flancs plus hérissés des monts de notre pays, parcourus de chevaux fougueux et d'hommes vêtus de bleu et de gris avec leurs étendards flottants.

Il y avait eu aussi ces heures terribles, où le Nord et le Sud s'étaient rencontrés dans la bataille de la Montagne Penchée; toute une journée et toute une nuit le canon avait grondé sur son sommet et la famille restait dans l'épouvante, incapable presque de

prier, craignant que Cornélius ne fût surpris dans son abri. Mais avant l'aube, il vint en trébuchant; ses mains et ses vêtements étaient déchirés, et ses jambes nues très écorchées. Il s'était caché dans une grotte, le jour, et la nuit, il avait profité de l'obscurité pour descendre le long du flanc de la montagne, abrupt comme une falaise. Il était en vie, sans blessures, mais son champ labouré, prêt à semer, n'existait plus, détruit par les boulets de canon.

Un jour vint où il ne resta rien à manger dans la maison, sauf une mesure de deux pintes environ pleine de haricots secs. Ce même jour, quelques soldats du Sud surgirent en bande, des fugitifs, réduits au désespoir, loqueteux, pieds nus, affamés. La petite mère, en les voyant, fit cuire tous ses haricots et les leur distribua. Ils eurent chacun un bol de soupe et de haricots, mais ce soir-là les enfants durent arracher de la salade de pissenlit pour souper.

Elle nous racontait ces histoires, et beaucoup d'autres, pendant les jours d'été brûlants passés en dehors de la ville chinoise. Tout autour de nous bouillonnait la haine à l'égard des étrangers que nous étions, mais je l'ignorais. En écoutant Carie je voyais mon pays, l'héroïsme de mes compatriotes, et cela fortifiait mon courage. Elle n'éprouvait aucune peur. Elle avait appris, dans son enfance, à regarder les blessés, le sang répandu, sans s'évanouir, à supporter la faim sans se plaindre, à inventer des ressources

quand on se croyait perdu. Et tout cela était glorifié par l'exaltation du moment.

Elle avait huit ans quand la guerre civile se termina et sa famille, comme toutes celles de l'endroit, dut s'adapter à de nouvelles conditions. Quand on eut accepté la défaite, la vie reprit partout avec fièvre. Depuis quatre ans, les écoles n'existaient plus. Carie avait appris à lire toute seule, questionnant les uns et les autres pour connaître le sens des lettres. Mais en dehors de cela elle ne savait rien, et sa petite sœur ignorait même la lecture.

La plupart des enfants se trouvaient dans un cas semblable, car les parents avaient été trop angoissés. Pendant toute cette période, les pères s'étaient battus désespérément pendant que les mères travaillaient la terre, s'occupaient des affaires et cherchaient à remplir, en plus de leur rôle à elles, celui du père absent, aussi maintenant réclamait-on des écoles pour combler les lacunes de ces années de guerre.

Cornélius, ennuyé de l'ignorance de son frère et de ses sœurs, fut le premier en ville à organiser une école. Il enseignait lui-même et s'occupait de ses terres le matin de bonne heure, et le soir à son retour. Les cours avaient lieu dans une pièce au-dessous de l'église, mais ils augmentèrent rapidement d'importance et l'école eut son local particulier; elle finit par être connue sous le nom d'académie.

Les portes de la vie s'ouvraient pour Carie. Elle avait un tel désir de s'instruire depuis plus de deux ans, de trouver des réponses à toutes les questions qu'elle commençait à se poser. C'était une enfant assez étrange par certains côtés, douée d'imagination, passionnée, sensible au point d'en souffrir souvent : un bizarre mélange de bon sens farouche, pratique, et de profond mysticisme. Elle s'étendait, jambes nues, le soir, dans l'herbe épaisse de la prairie, devant la maison blanche, les regards fixés au ciel; elle songeait aux étoiles, à ce qu'elles étaient, et son désir de pénétrer les mystères de l'univers lui faisait mal. Les astres l'ont toujours fascinée. Je me souviens que par les chaudes nuits d'été, dans la ville chinoise, elle se penchait à la fenêtre, au-dessus de la rue bruyante, regardait les étoiles qui pendaient, lourdes et dorées, au ciel d'un pourpre sombre, et disait :

« C'est difficile de croire que ce sont les mêmes étoiles que je contemplais quand j'étais petite, dans la prairie. Elles me paraissaient fraîches et argentées, infiniment lointaines et éthérées. Ici, elles semblent solides et brûlantes, trop proches. Je rêvais autrefois qu'elles étaient habitées d'êtres transparents, délicats, des fées. Mais ici, on a l'impression qu'elles sont peuplées d'humains — de gens violents, mauvais. Regardez Orion suspendu au haut de la pagode. »

C'est à l'école du village qu'elle reçut ses premières notions d'astronomie, son étude préférée, bien que la partie mathématique l'eût un peu refroidie. Elle avait une imagination très vive, qui s'emparait des faits arides et leur communiquait substance et vie. Cornélius avait le don de l'enseignement et elle était une élève capable, avec moins de mémoire que de compréhension; aussi le lien qui existe entre une élève aimée et un professeur passionnément respecté rapprochait-il encore le frère et la sœur. L'après-guerre, dans une petite ville de Virginie, fut une période de profonde ferveur spirituelle jointe à une vie forcément ascétique. Carie respira cette atmosphère dans sa jeunesse et sa nature, sensuelle au fond, et aimant la beauté, en fut à jamais comprimée. Mais cela lui donna aussi l'occasion d'expérimenter bien des choses, et son esprit si varié y trouva son plaisir. Elle m'a dit une fois : « J'ai fait tous les métiers qui sont utiles dans l'existence et j'en suis ravie. Après la guerre civile, il n'y avait pas de magasins, on ne pouvait rien acheter. Nous récoltions notre lin, nous le filions et tissions la toile de nos draps, de nos nappes et de notre linge de corps. Nous teignions nos robes que nous avions tissées avec des fils de lin et de coton filés par nous. J'appris quelles sont les couleurs qu'on peut tirer des plantes, des écorces et des racines de bien des espèces. Parfois, nous faisions des expériences malheureuses et il fallait porter nos robes quand même. Nous tondions nos mou-

tons, nous lavions et cardions la laine et la filions aussi. Je suis heureuse d'avoir appris à tout faire. »

Elles devaient même se procurer les cerceaux qu'elles portaient dans leurs jupes. Elles les fabriquaient avec de longues tiges flexibles qui allaient bien tant qu'elles ne devenaient pas sèches et cassantes. Je demandais souvent à Carie de me raconter une aventure de sa jeunesse, ce qu'elle faisait en souriant :

« Tu veux savoir comment mon cerceau se brisa net ? Eh bien, un dimanche que j'allais à l'église — bien entendu il fallait y aller tous les dimanches — mais ce jour-là, il y avait un missionnaire qui prêchait et le petit temple était plein. Cette bonne chère Mrs. Dunlop, la femme du pasteur, se trouvait à côté de moi. Elle était excellente et je l'aimais bien, mais elle se pressait contre moi, et, fort grosse déjà, il semblait qu'elle débordait de plus en plus. Il faisait très chaud, aussi; nous étions en été. Enfin, elle continuait à se dilater et à appuyer sur ma crinoline; à la fin, mon cerceau qui n'était pas en réalité bien grand, parce que mon père nous le défendait — releva honteusement ma jupe devant moi, je tâchai de l'abaisser sans pouvoir y arriver. Enfin, avec une énergie désespérée, parce que j'entendais un garçon ricaner derrière mon dos, je frappai un bon coup, et il y eut un fort claquement. Mon cerceau ! Ma jupe tomba brusquement mais il fallait me voir quand je me suis

levée; elle pendait tout autour de moi et traînait par terre. La bonne Mrs. Dunlop se tint devant moi, je m'abritai derrière elle et grimpai vite dans le boghei. Après nous avons bien ri, mais j'avais honte ce jour-là; pourtant je ne pouvais pas m'empêcher de rire. Je savais que je devais avoir l'air très drôle. Mon père déclara que c'était la punition de ma vanité. C'est possible, mais j'ai toujours pensé que cela venait de la sécheresse de la tige qui n'avait pas pu supporter la force d'expansion de Mrs. Dunlop. »

Mais rien ne nous paraissait aussi frappant, à nous enfants retenus dans la ville chinoise, que l'histoire du sucre d'érable. Après la guerre, dans notre pays, là-bas, il fallait fabriquer soi-même tout ce qu'on pouvait, et on n'achetait que le chocolat d'Hermanus, le café et le thé.

Je n'ai jamais vu récolter le sucre, ni même percer l'arbre qui le donne. Mais il me semble avoir assisté à tout cela, car le récit m'en a été fait souvent, au fond de cet Orient où les érables à sucre ne poussaient que dans nos rêves. Je sais qu'au début du printemps — même avant, quand il n'est encore qu'un espoir et que le froid subsiste, on doit saigner les grands arbres qui, à l'automne, étaient dorés. On pratique un petit trou, on y introduit un tube en bois par lequel s'écoule l'eau sucrée. Elle tombe dans un

seau placé en dessous. Puis quand tous les seaux sont pleins, on les réunit et on remplit les grands chaudrons en fonte dans le camp où l'on fabrique le sucre. Les garçons ont fendu du bois, et ils allument des feux sous les chaudrons suspendus à une crémaillère rustique.

Les feux commencent alors. Garçons et filles de la ville se réunissent au camp, surveillent le sirop, le tournent chacun à leur tour, mettant de gros rondins dans le feu, puis, s'il y a de la neige, ce qui paraît indispensable, on fait du toboggan entretemps; on s'amuse et on rit. Il y a des joues rouges, des yeux brillants et de la gaieté partout.

Quand le liquide est assez épais pour faire du sirop d'érable, on le verse dans de grands barils, et toute l'année on en arrose les galettes de sarrasin, les crêpes et les gaufres. Mais lorsqu'on veut du sucre, on continue la cuisson, et il faut une certaine expérience pour connaître le point exact où l'on doit verser le liquide bouillant dans les moules.

Les grands moules ronds donnent les pains de sucre qui servent pour la cuisine; puis il y a les centaines de petits moules en fer-blanc, en forme de cœur, d'étoile ou de croissant que l'on remplit aussi. Mais ce qui est le plus amusant et le plus délicieux, c'est de verser le sucre brûlant sur la neige et de le manger, brusquement rafraîchi, en ramassant à

pleines mains la neige et le sucre chaud en train de durcir. Puis, une fois la récolte faite, chacun rentre chez soi, en chantant et en respirant l'air vif et parfumé; personne ne souffre d'avoir trop mangé — et pourtant on s'est bourré — parce que l'endroit de la forêt où l'on a campé est si net, avec la neige pure et glacée qui recouvre le sol, que l'air tonique vous a rendu fort et vigoureux. Ah ! Carie, comme tu nous as fait rêver à notre pays !

La neige ! Qu'elle savait bien nous la montrer ! Quelquefois, à de très longs intervalles, nous avions une petite chute de neige, par une journée d'hiver froide et humide, dans la ville où nous habitions, au sud de la Chine. Nous collions nos visages contre la vitre et nous la regardions tomber, blanche contre le ciel gris, fondant aussitôt dès qu'elle touchait les ardoises noires, plus tièdes, des toits. Je me souviens que le vent avait chassé dans un coin de la cour un petit tas léger comme une brume, et qui cependant était fait de neige. Nous nous sommes précipités en sautant et en criant : « La neige ! la neige ! » Un certain hiver de froid sans précédent, de la vraie neige tomba en dehors des murs de la ville; elle recouvrit les arides terrains de sépulture d'un pouce d'épaisseur; le monde paraissait blanc et propre si l'on ne regardait pas de près les brins de chaume qui ressortaient. Les bambous ressemblaient à des plumes avec leur poussière de neige, et le blé en herbe passait, vert tendre, entre les plaques blanches

des tombes. Carie nous cloua quelques planches venant d'une caisse de lait condensé, y attacha une corde végétale, et nous voilà faisant des glissades, passant sur des tombes chinoises en rêvant des toboggans d'Amérique.

Des années après, lorsque je trouvai de la véritable neige au fond des profondes forêts de Virginie, dans les Montagnes Bleues, je m'aperçus que, grâce aux récits de Carie, j'avais connu tout cela en imagination. Je vis des espaces sous lesquels se cachaient les tranquilles prairies endormies. Je vis des toits recouverts d'épais édredons au-dessus de fenêtres qui regardaient au-dehors, intimes et gaies, tandis que la fumée montait en tournoyant vers le ciel. Tout était comme elle l'avait décrit. Avant de prendre le tournant de la route qui conduit aux montagnes, mon cœur me dit que les ombres devaient être bleues sous le vent des hauteurs, et lorsque je me retournai les ombres s'y trouvaient en effet. Elle me les avait montrées dix ans auparavant, à dix mille lieues de là, et je les reconnaissais.

Cette beauté de son pays la pénétra depuis sa tendre enfance jusqu'à sa vingt-troisième année, lorsqu'elle partit. Si elle tenait de son père le privilège de découvrir la beauté, elle n'avait guère eu besoin de ses leçons, car ses yeux savaient voir. La vaste beauté des prés, des vallées et des montagnes, celle des saisons, chacune en son temps, éveillaient

infailliblement en elle un écho, mais elle percevait aussi vite celle, plus discrète, des mousses serrées, des petites fleurs et des insectes. Un jour elle se pencha sur une araignée colorée, rouge et noire, et elle finit par avancer le doigt pour toucher cette couleur. L'araignée la piqua, et son bras envenimé enfla. Après cela, elle se borna à regarder; mais elle se souvint d'avoir provoqué l'insecte, ce qui prouve son esprit de justice, et la beauté de l'araignée n'en fut pas diminuée à ses yeux.

Cet amour de la beauté, l'immédiate réaction qu'elle provoquait chez Carie, faisait partie de sa chair et de son sang; l'émotion, l'abandon de son être, en face de ce qu'elle admirait, étaient dans sa nature. Elle se sentait grisée au milieu d'une prairie ensoleillée, au printemps; elle riait, pétillante de joie, sur le point de danser; cependant elle aimait au même degré les choses calmes, simples et propres. Elle ne voyait pas seulement la beauté dans un étang de montagne au clair de lune, mais aussi dans une pièce tranquille, fraîche et propre, dans de la vaisselle bien lavée et brillante. Elle nous disait que, à l'époque austère qui succéda à la guerre civile, on ne pouvait plus acheter de vaisselle neuve et on devait employer chaque jour le service de porcelaine (à dessins de feuillage de saule bleu) et les minces gobelets de cristal que ses grands-parents avaient apportés de Hollande. Cela fit la joie de Carie qui, chaque jour, demandait à les laver de préférence à

une autre tâche, afin d'avoir entre ses doigts cette matière délicate. Elle se souvint toute sa vie de l'impression de beauté qu'elle en ressentit.

Elle avait une nature sensuelle. Elle aimait toucher la soie, la porcelaine, la toile, le velours, les feuilles de roses et les pommes de pin rugueuses. Je la revois prenant dans sa main une feuille de bambou unie, sèche, raide. Elle la frottait en murmurant : « Si raide, si fine et douce. » Son sens de l'odorat était extraordinairement développé. La puanteur du fumier et des ordures, qui, par-dessus le mur de la ville, envahissait le jardin, la tortura pendant toute la durée de sa vie en Orient. Car les vidanges étaient le principal engrais destiné à faire fructifier le sol.

Je me souviens du premier retour de Carie dans sa patrie. Elle restait enfoncée jusqu'aux genoux dans un pré ou dans un bois, et respirait par larges et profondes aspirations, ou bien elle reniflait vite, pour goûter les odeurs.

« Qu'est-ce qu'il y a ? » demandions-nous, désireux de ne rien perdre, et sa réponse nous arrivait joyeuse :

« Je sens tout cela, simplement. Savez-vous ce qu'il y a de meilleur dans notre pays, c'est son parfum — son merveilleux parfum ! »

Elle aimait à prendre une poignée d'aiguilles de pin, à les frotter dans ses mains et à les porter à ses narines; elle s'enivrait alors de l'odeur de résine, les yeux clos dans son délice. C'étaient là ses parfums préférés, acres et purs, ou bien celui plus délicat de la rose thé. Elle rejetait beaucoup de fleurs orientales à cause de leur lourde douceur musquée.

Elle avait de bonnes notions techniques en fait d'harmonie. Mais la musique représentait avant tout chez elle une sensation et une émotion. Au temps de mon impatiente adolescence, j'étais agacée quand je voyais des larmes couler le long de ses joues chaque fois qu'elle entendait de la belle musique; non pas des larmes de tristesse, mais des pleurs qui provenaient de la simple réaction d'un cœur trop délicatement tendu, trop sensible pour supporter sans émotion la beauté de la musique. Avec l'arrogance de la jeunesse, je lui dis : « Si tu ne peux pas t'empêcher de pleurer, pourquoi continues-tu à écouter ? »

Elle appuya sur moi un de ses regards profonds et calmes et finit par répondre : « Tu ne comprends pas à présent, comment le pourrais-tu ? Tu n'as pas eu le temps de vivre. Un jour tu écouteras et tu sentiras que la musique n'est pas une technique et une mélodie, mais le sens même de la vie, infiniment triste et d'une beauté insoutenable, alors tu comprendras. »

Il y avait une curieuse contradiction dans son goût des couleurs. Elle choisissait toujours des tons délicats, finement nuancés, et cela me faisait réfléchir, car la passion, la sauvagerie au fond de sa nature, semblaient appeler des teintes plus barbares. J'ai une théorie, vraie ou fausse, c'est que les gens se révèlent par leur choix instinctifs des couleurs. Les rouges et les jaunes de la vieille Chine impériale ont toujours déplu à Carie. Je crois qu'elle y voyait un abandon qui l'effrayait — un abandon à la chair. Et cela l'épouvantait parce qu'elle sentait trop de passion dans ses veines et craignait d'y répondre. Elle choisissait le jaune pâle rosé, si frais, de la rose thé qui poussait à côté des marches de la véranda — une fleur de son pays — et elle aimait aussi la chaude délicatesse des vieux roses saumonés. Plus tard lorsque ses cheveux blanchirent et qu'elle se mit à porter des robes gris argent, elle y ajoutait toujours une garniture quelconque de ces teintes-là. Je crois qu'elle reconnaissait en elle-même une note de paganisme, de passion, de tempérament trop vigoureux, trop riche, contre lequel protestait fortement son côté puritain, développé par l'éducation de cette époque.

Si elle pouvait sortir de la tombe solitaire où elle repose, je crois qu'elle n'aimerait pas ces mots que je viens d'écrire. Elle me regarderait troublée, en disant : « N'ai-je pas lutté toute ma vie contre ces choses

dont tu parles à présent que je suis morte ? » Et si je pouvais, je lui répondrais : « Ah ! oui, nous avons assisté à la lutte, mais ne sais-tu pas que nous t'aimions justement pour ces choses, que tu haïssais en toi ? »

Car lorsque nous pensons à elle et parlons d'elle, nous sentons toujours deux personnalités distinctes. L'une est cette femme au cœur chaud, gaie, jouissant par les sens, emportée, prompte à saisir les ridicules, avec des dons d'actrice, et une faculté d'imitation qui nous faisait tous rire quand elle était d'humeur à copier la voix, la démarche et les manières d'autrui, et qui nous entraînait dans un chœur de musique joyeuse, ou bien laissait brusquement son travail pour aller pique-niquer dans un jardin ou sur une montagne. L'autre est une puritaine, mystique, raisonnable, qui s'efforce à trouver son Dieu sans jamais y parvenir complètement, qui veut toujours arriver à de plus longues prières, une consécration plus profonde, un dévouement plus grand, et qui est poussée par ses échecs mêmes à augmenter d'ardeur dans son rigorisme afin d'écarter le côté passionné, émotif, de sa nature, qui est mauvais, lui a-t-on dit, et éloigne de Dieu. Carie se trouvait en lutte perpétuelle avec elle-même.

Lorsque je songe à cette époque de sa formation, j'arrive à comprendre le désaccord qui existait au fond de sa nature. Cet amour de la beauté qui la

caractérisait, elle le tenait d'Hermanus. De ses bons ancêtres hollandais elle avait hérité cette opiniâtreté pratique qui ne la laissait jamais en repos — un besoin qu'elle avait dans le sang, qui la poussait à se sacrifier pour la justice. Elle avait été bercée de cette croyance qu'on doit tout quitter et aller dans un pays nouveau pour l'amour de Dieu. Elle était de l'étoffe des pèlerins. Et dans ce mélange déjà assez curieux, entraient aussi la gaieté, l'esprit positif, l'âme de la petite mère française qui, sans excès de religion, aimait d'abord passionnément Hermanus et ses enfants, et seulement ensuite, à cause d'eux, le Bon Dieu.

Cependant, plus tard, quand j'appris à connaître davantage mon pays et mon peuple, je compris encore mieux Carie. Ce manque d'unité, cette riche variété de son être provenant de sources si diverses, de l'héritage des pionniers, des premières expériences rapides et fondamentales de sa vie, toutes ces choses faisaient d'elle une véritable Américaine.

Car en dépit de la gaieté qui régnait dans la grande maison carrée, malgré la musique, l'école et les réunions au village, Carie n'était pas toujours heureuse. Peut-être à son époque personne ne connaissait-il le bonheur complet, car il y avait toujours le salut de l'âme à considérer.

Aux moments les plus joyeux, Carie songeait à son âme. Parfois, lorsqu'elle s'amusait tant qu'elle le pouvait, et que ses amis écoutaient ses plaisanteries, ses taquineries et ses rires, elle s'arrêtait brusquement, comme si une main glacée venait de se poser sur son cœur, et elle se disait, épouvantée : « Qu'advient-il de mon âme éternelle ? » Parfois aussi, quand elle s'interrompait au milieu de ses travaux de ménage pour regarder le jardin à travers la porte ouverte, en se demandant si le paradis pouvait être plus beau, une brusque frayeur lui venait : « Mais si je ne suis pas sauvée — verrai-je le ciel ? »

Il était difficile de ne pas songer à cela. De longs services au temple le dimanche, des prières à la maison, deux fois par jour, les questions douces et insidieuses du pasteur, le désir des parents de voir chacun de leurs enfants « sauvés », et faisant partie de l'Eglise, cela n'aidait guère à donner une joie parfaite.

Mais la crainte de l'enfer ne poussa jamais Carie à chercher Dieu. Du reste la peur lui était inconnue et je ne crois pas qu'on serait jamais arrivé à lui dépeindre un enfer assez terrible pour briser sa volonté par l'épouvante. Carie souhaitait ardemment d'être bonne. Elle nous répétait souvent : « C'est si beau d'être bon, mes enfants — soyez bons car il n’y a rien de plus merveilleux au monde. » Elle aspirait à trouver Dieu parce qu'on lui affirmait que c'était le

seul moyen d'être bonne. Sans quoi, la Bible l'affirme, notre bonté n'est qu'un « affreux haillon ».

Elle m'a dit, une fois, que ses années d'adolescence ont été gâtées par l'inquiétude de cette recherche. L'une après l'autre, ses amies au cœur plus léger se « convertissaient » et communiaient. Mais Carie, révoltée et torturée, restait assise dans le petit temple et secouait la tête devant le pain et le vin. Elle ne tromperait personne, pas plus les autres qu'elle-même. Elle avait tant prié.

Dans son journal je trouve ces mots écrits à cette époque : « Entre douze et quinze ans, j'allais plusieurs fois par semaine dans les bois derrière la grange et je me glissais dans un creux au milieu des sureaux. Là, je me jetais par terre et je criais à Dieu, Le suppliant de me donner un signe — n'importe lequel, qui m'obligeât à croire en Lui. Quelquefois, j'ai juré, comme Jacob, de ne pas me retirer avant qu'il ne m'ait donné ce signe. Mais rien ne venait jamais. Le tintement des clochettes m'avertissait que le soir tombait, que les vaches rentraient se faire traire et qu'il fallait aller mettre le couvert. »

Que de fois elle confia ses scrupules à sa monitrice, Mrs. Dunlop, la femme du pasteur, et la douce femme placide s'efforçait de conduire au salut cette âme honnête et passionnée.

« Remettez-vous à Dieu — chère petite — c'est tout simple, disait-elle, remplie d'affection pour cette jeune fille au teint brun, si consciencieuse, qu'elle n'arrivait jamais à comprendre tout à fait. Il n'y a rien de plus aisé, vraiment, que de donner votre cœur à Dieu. »

Mais Carie ne se contentait pas de si peu : « Je veux sentir que Dieu m'accepte, s'écria-t-elle. Je peux me donner moi-même, mais pourquoi Dieu ne veut-Il pas de moi ? Pourquoi ne m'accorde-t-Il pas un signe ? »

Cela dépassait l'entendement de la vieille Mrs. Dunlop, elle se contentait de répondre avec patience : « Donnez-vous à Dieu; donnez votre cœur, ma chère enfant. »

Ce furent des années orageuses pour Carie. Souvent, désespérée de ses doutes sur Dieu, elle se lançait dans le sens opposé, entrait dans des phases d'insouciance, et ses accès de folle gaieté, exagérés, ne dénotaient pas une joie sincère. Alors sentant avec horreur le bouillonnement de son sang jeune, elle se croyait irrémédiablement mauvaise. Elle s'épouvantait des désirs qui naissaient en elle.

A cette époque, Carie était une belle fille, développée pour son âge, pleine d'humour, prête à rire, et cependant grave aux moments sérieux. Elle avait des

lèvres rouges, des joues colorées et une masse de boucles brunes en cascade.

Je n'ai jamais su bien exactement ce qu'elle a éprouvé à cette époque, car elle n'en a parlé à personne. Je suis sûre cependant qu'à un moment donné, elle s'est passionnément éprise du beau garçon à la voix magnifique, remplie d'allégresse, qui s'était moqué d'elle à l'église quand sa crinoline avait craqué. Il était devenu un jeune homme blond, grand et débonnaire, qui se vantait d'être parmi les incroyants et ne venait au temple que pour chanter et, je suppose, pour voir Carie. Ils se rencontraient aussi, une soirée par semaine, à l'école de musique.

« Il vous transportait quand il chantait », disait Carie malgré elle, les yeux graves. Elle avait alors les cheveux gris, et je voyais passer dans son regard le reflet d'un souvenir encore chaud, mais elle ne nous en disait pas plus long. Je crois que ce grand corps blond éveillait l'ardeur de ses sens d'une manière presque intolérable, et que la puritaine en elle s'en épouvantait mortellement. J'ignore s'il l'a aimée longtemps ou non.

Je sais qu'il faisait attention à elle, car si nous insistions, elle avouait qu'il se montrait très « gentil », et qu'elle devait « l'arrêter » parce qu'elle ne voulait pas se marier avec lui.

« Pourquoi donc ? demandions-nous, car il nous paraissait romantique.

— Parce que — parce que — il n'était pas bon. Il buvait et il descendait d'une famille de buveurs. Ce n'est pas déjà si facile d'être bon : j'avais peur de devenir comme lui, si je l'épousais. »

Je me demande si, livrée à elle-même, Carie fût restée ferme, mais cela se passait l'année où sa petite mère tomba malade et Carie, retirée de son monde de jeunesse, passait ses jours et ses nuits en face de la mort. En regardant sa mère décliner elle jura de toujours rechercher le bien et fuir le mal, de suivre le côté rigide de son être et non la gaieté, et de combattre toute sa vie la sensualité de sa nature, dont elle n'avait que trop conscience. Elle serait vertueuse; elle renoncerait à tout; elle se donnerait à Dieu. Mais comment arriver à ce renoncement complet ? Si elle consacrait sa vie entière à Dieu, peut-être lui enverrait-Il un signe de Sa présence, afin qu'elle puisse Le suivre et Le trouver.

Car pendant cette maladie subite, Carie s'oublia elle-même, saisie d'une terreur nouvelle. Sa mère l'avait ouvertement préférée à ses autres enfants. Carie riait si souvent avec elle; Carie avait des gestes si prompts; elle savait si bien faire la cuisine, et si économiquement. Elle aimait récolter les plantes et jardiner. Et puis elle était si forte. Elle saisissait par-

fois sa petite mère et la soulevait comme un enfant, en lui disant qu'elle ne la lâcherait que si elle promettait de moins travailler et de manger davantage. « Grande méchante fille, s'écriait la mère, avec un semblant d'indignation. Laisse-moi tout de suite, je suis ta mère ! » Mais elle était enchantée et s'appuyait sur sa fille. Et Carie faisait plus qu'aimer sa mère, elle l'admirait; elles étaient très libres ensemble sauf en ce qui concernait cette sombre recherche de Dieu. Carie suivait seule cette voie, car la mère française ne comprenait pas l'ardente aspiration de sa fille. Aller au temple, s'agenouiller quand le père priait, garder une maison propre et préparer les repas de son mieux — cela suffit à une femme. Aussi Carie se taisait et aimait tendrement le côté enfantin de sa mère, que la souffrance accentua encore, en sorte que la mère se cramponnait à la fille.

Ce mal était venu si vite. Un jour d'hiver, la mère était descendue dans la cave glacée pour remplir un plat de cornichons. Le bocal était vide; elle s'attarda pour en ouvrir un autre et prit froid. Bientôt elle eut des quintes de toux qui la déchiraient, puis la phtisie s'empara d'elle, rapide. Carie avait beau refuser de croire sa mère perdue, elle était trop sincère pour ne pas s'avouer la vérité.

Cependant la mort elle-même ne réussissait pas à abattre Carie. Elle se tirait vaillamment de tout. Elle était gaie auprès du lit de la malade, tenait la

chambre reluisante et garnie de fleurs fraîches; elle lavait, amidonnait et repassait les petits bonnets tuyautés que sa mère portait, lui faisait de jolis manteaux de lit, et le goût qu'elle avait autrefois à habiller ses poupées passait à présent à arranger la femme menue aux yeux encavés, couchée dans le grand lit.

Hermanus s'installa à ce moment-là dans une autre chambre et Carie dormait à côté de sa mère, réchauffant le corps mince et frêle, tout glacé, avec le sien, robuste et jeune; elle plaisantait et ne permettait pas à sa mère de s'effrayer.

Mais une nuit, la mère eut une quinte de toux si affreuse que Carie se précipita pour lui relever la tête. La mère la regarda, malade, brisée; elle gémissait : « Mon enfant — est-ce la mort ? » Elle arrivait à peine à prononcer le mot.

Carie ne pouvait pas supporter l'effroi qu'elle voyait dans les yeux de sa mère. Oh ! si seulement elle était sûre de son Dieu ! — si elle pouvait dire à sa mère : « Je sais ! »

Il lui fallait un signe... Elle se donnerait elle-même. « Je consacrerai tout mon être à Dieu — ma vie entière », murmura-t-elle ardemment. Son esprit inquiet fouillait l'avenir — il ne pouvait être question de demi-sacrifices. « Je partirai dans les missions, je ne vois pas ce que je puis donner de plus. »

La fin vint soudainement. Sa mère poussa un faible cri et Carie la souleva dans ses bras; elle vit les yeux voilés s'éclairer, un léger sourire de surprise passer sur les lèvres blanches accompagné de ces mots haletants : « Mais — c'est... *vrai*. »

Un instant la petite femme eut une brusque et claire vision ; elle contempla à travers les murs de sa chambre les espaces d'un autre monde, puis elle mourut. Carie entendit le cri et, devant l'expression de sa mère, sentit son cœur s'arrêter.

Etait-ce là le signe de Dieu ? En proie à une grande crainte mêlée d'extase, elle étendit doucement sa mère sur le lit.

Chapitre 2

Carie avait consacré sa vie. Elle s'attacha avec constance à la réalisation de son vœu. La mort de sa mère laissait un vide atroce. Depuis que la calme présence de cette petite femme lui manquait, Carie ne pouvait plus chanter le soir, d'un cœur léger, et elle se souvenait de l'heure où elle s'était donnée à Dieu.

Elle attendait toujours un signe, ne sachant pas si Dieu avait accepté son sacrifice. Il fallait patienter, voir ce que donnerait l'avenir. Pour le moment les jours s'écoulaient comme autrefois, entre les travaux et les études. Mais Carie se sentait plus calme, plus assurée. Elle refusa de se joindre aux réunions du village; elle n'irait pas se promener avec Neale Carter; elle travaillerait beaucoup et se préparerait à tenir sa promesse.

L'idée des missions ne lui était pas nouvelle. Plusieurs fois des hommes maigres, brûlés par le soleil, missionnaires d'autres pays, étaient venus à la petite église du village, prononcer d'ardents discours et parler de leurs œuvres. Elle écoutait, captivée malgré elle par ces aventures courageuses, entreprises pour l'amour de Dieu. Mais, à cette époque-là,

elle ne désirait pas encore être « appelée », car cela signifierait quitter l'Amérique, ce qui lui paraissait impossible. Evitant le regard du missionnaire, elle se glissait hors de l'église et se sentait soulagée, gaie de nouveau.

A présent, tout avait changé. Elle devait se disposer à partir — elle était prête, sa promesse une fois donnée. Elle parcourait gravement la maison, et si on s'apercevait de son air sérieux, on se disait : « Carie se ressent de la mort de sa mère. » Mais il y avait autre chose : elle commençait déjà à rompre ses attaches, à se préparer pour l'instant où sa voie lui serait indiquée.

Deux ans s'écoulèrent. A mesure que la prospérité renaissait, Hermanus connut les bienfaits de ce qui, jusqu'ici, n'avait été qu'une distraction pour lui. Lorsque les travaux de reconstruction furent en grande partie terminés, les gens lui apportèrent des pendules à réparer, et des bijoux à sertir. Il fit aussi des montres pour lesquelles il y avait une grosse demande. Ses doigts minces, agiles, étaient doués d'une sorte de magie qui forçait le mécanisme le plus récalcitrant à bien fonctionner. Pour la première fois de sa vie, Hermanus contribua sérieusement aux revenus de la famille.

C'est sur Cornélius cependant que tout continuait à reposer. Il conservait l'école et la propriété.

Les deux sœurs aînées, de leurs mains capables, conduisaient la maison et s'occupaient des enfants. Les difficultés dans la famille venaient de Luther, le plus jeune fils, celui qui ressemblait à Carie au physique et au moral. Mais elle avait beaucoup de volonté et d'empire sur elle-même, avec une réelle aspiration au bien, tandis que chez lui, dans sa jeunesse, la chair dominait. Il était en plein état de rébellion et voulait aller à l'ouest, dans les mines d'or qui, à cette époque, attiraient tous les jeunes gens tant soit peu épris d'aventures. La famille s'unissait pour essayer de le retenir. Il avait toujours eu une préférence pour sa mère qui le comprenait, et elle partie, on pouvait difficilement le garder. Hermanus, pris d'une colère formidable, voulut lui administrer une bonne correction, mais le jeune garçon le dominait, un grand gars aux yeux noirs, aux cheveux noirs, et le petit père, arrogant et batailleur, ne put arriver à ses fins, malgré toute sa volonté. Cornélius le battit une fois, à la demande de son père, puis jeta la cravache, dégoûté, et refusa de recommencer. Rien ne semblait marcher droit depuis la mort de la mère; toutefois la vie de famille continuait tant bien que mal, et Carie attendait, fidèle à son ardente et secrète résolution.

Lorsqu'elle atteignit ses dix-huit ans, le vieux Mr. Dunlop, le pasteur de son enfance, se préparait à prendre sa retraite, car il était devenu gros et somnolent au cours de ses années de service. Il fallait cher-

cher un remplaçant. En cela, comme en tout ce qui touchait aux affaires du village, Hermanus prit la direction, et après de nombreux échantillonnages et dégustations des doctrines de divers candidats, venus prêcher leur sermon d'essai, on choisit un homme grand et réfléchi, jeune par les années, mais mûri par la guerre. Il venait d'un comté tout proche, celui de Greenbrier, également en Virginie. Son père était un gros propriétaire de l'endroit. Après la guerre, le jeune homme avait enseigné à l'école, puis était entré au séminaire. Il en revenait chargé d'une traînée de *cum laudes*, avec mention spéciale de sa prodigieuse facilité pour les langues, principalement le sanscrit, l'arabe, l'hébreu et le grec. On avait le goût des lettres dans la ville et Hermanus maintenait dans sa génération les anciennes traditions de culture de sa famille. Et puis le jeune pasteur était d'un physique agréable, grand, doux et blond, avec une élégante petite femme à ruches, pendue à son bras, comme un joli sac à ouvrage. Son sermon d'essai prouvait une saine doctrine; il expliqua de manière satisfaisante la prédestination et le libre arbitre, selon les termes consacrés; de plus, il parla longuement; son texte très nourri dépassait de beaucoup la compréhension de la plupart des jeunes membres de l'assemblée. Cela suffisait. Il était l'homme qu'il fallait.

Ce même été, après son arrivée au village et son installation dans le presbytère couvert de plantes grimpantes, aliénant à l'église blanche, un jeune

frère, encore étudiant, vint le voir. J'en parle à cause de Carie. Il travaillait en vue du ministère, un jeune homme élancé, mince, avec des yeux bleus, myopes, au regard vague et mystique, une voix douce et un sourire paisible. Il se montra timide, silencieux, et refusa obstinément toutes les invitations à se joindre au chœur ou aux cours de chant. Il répondit en souriant qu'il avait beaucoup de travail — il lisait avec son frère. Le dimanche, il se tenait un peu à part, ne paraissait voir personne et gardait sur son visage une expression d'adoration extatique. Lorsque Carie levait les yeux de son côté, ce qui n'arrivait pas souvent, elle recevait l'impression d'un jeune homme très proche de la sainteté, excellent, mais qui manquait un peu du sens de l'humour. Le sien à elle lui était une perpétuelle source d'embûches. Elle avait honte de toujours remarquer les incidents comiques, même aux enterrements, et plus d'une fois elle n'avait pu se contenir à l'église. Et pour de telles futilités ! se disait-elle ensuite, pleine de regrets. Par exemple, lorsque les mouches s'amassaient dans le tulle qui ornait le chapeau de Miss Nelson, pendant que celle-ci jouait de l'harmonium. Les mouches, prisonnières, se pressaient, affolées, en bourdonnant. Et, sous cet amas confus, Miss Nelson, une petite vieille fille, embarrassée, écarlate, défaillait à demi; elle s'échappait au moins une fois, pendant le service, puis revenait, délivrée de ce fléau; mais, bien vite, d'autres mouches, attirées par l'empois doucereux du tulle, entraient à travers la fenêtre et vo-

guaient tout droit vers le chapeau. Chaque été, cette même garniture servait de piège à mouches, à la grande joie des jeunes, dans l'assemblée.

Le frère du pasteur ne s'apercevait jamais de ce genre de choses, au temple. Ses pensées étaient ailleurs, sans nul doute là où elles devaient être. Carie, constamment humiliée par la contradiction entre ses désirs et ses actes, devenait sérieuse en face de l'expression de ferveur sur ce visage pâle aux traits rudes. Mais elle adressait à peine la parole au jeune étudiant. Il semblait isolé à la fois par sa nature et par sa vocation. Elle le respectait profondément, mais sans songer à lui. N'avait-elle pas une mission à accomplir ?

A dix-neuf ans, elle avait appris tout ce que Cornélius pouvait lui enseigner et il désira lui voir poursuivre des études dignes de sa vive et brillante intelligence. La fortune de la famille s'était reconstituée depuis la guerre; on saurait se passer de Carie à la maison. Luther, assagi, consentait à s'instruire. Cornélius se décida donc à envoyer Carie dans une institution de jeunes filles, où elle aurait tout le loisir, non seulement de développer son esprit, mais encore de travailler sa belle voix puissante.

Il n'était pas question d'une pension ordinaire. En plus du programme d'études régulières, Hermanus se montrait difficile au point de vue religieux. Il

tenait foncièrement aux bonnes doctrines saines des presbytériens et insistait sur l'éducation morale et les bonnes manières. Après de nombreuses recherches, on trouva l'endroit idéal : l'institution Bellewood près de Louisville, dans le Kentucky.

Carie y entra à dix-neuf ans. Elle partit fort agitée. Elle portait pour le voyage une toilette neuve, qui ferait son effet pendant la traversée. Cette robe avait une grosse tournure par-derrière, six rangs de plissés au bas de la jupe et un peu de dentelle crème, froncée aux poignets et sur la poitrine. Une petite toque de loutre, garnie de cette même dentelle, était posée bien en l'air sur ses cheveux bouclés. Carie se sentait parfaitement satisfaite d'elle-même, bien qu'elle trouvât sa bouche trop grande. Mais ses lèvres, à cette époque-là, étaient très rouges, et ses joues roses et fraîches. Une fois, bien des années après, sa petite fille lui demanda naïvement : « Maman, étais-tu jolie quand tu étais jeune ? » Les yeux brun doré de Carie brillèrent, et elle répondit d'un air modeste : « Neale Carter semblait le croire quand il m'accompagna, à mon départ pour la pension. »

Les deux années passées à l'institution de Bellewood furent très heureuses et fertiles en amitiés. Il y avait dix-sept élèves dans la classe de Carie, et elle devint leur guide, car elle sut gagner leur affection à un degré surprenant. Son cœur si large comprenait chaque être humain et la diversité de ses amitiés

étonnait toujours. Il suffisait d'avoir besoin d'aide et de tendresse pour éveiller son intérêt immédiat. Je crois que si Neale Carter fut très près de gagner son amour, c'est surtout parce qu'elle croyait le rendre meilleur. Du moins elle nous avoua qu'il avait failli l'obtenir sous ce prétexte, mais grâce à son sens de l'humour, si aigu et si impartial, elle s'aperçut que lorsqu'il rechutait — car il buvait — il prenait un peu trop de plaisir au péché comme au pardon, et ainsi il la perdit.

J'ai ici, à côté de moi, deux essais qui sont des reliques de son temps d'écolière, écrits de cette belle écriture en pattes de mouches de l'époque. L'un de ces devoirs est intitulé « La reine Esther ». C'est une dissertation sur le sacrifice de la reine juive à son peuple — l'éternel charme du sacrifice ! — la reine est prête à donner sa vie s'il le faut. Mais le devoir se termine avec l'assurance, charmante et naïve, que ceux qui feront le bien et auront confiance en Dieu obtiendront leur récompense.

Le second essai lui valut une médaille d'or montée sur une agrafe qui permettait de la porter au cou, suspendue à un étroit ruban. Cette dissertation (si de la même admirable écriture que la première, sans la moindre correction. Il devait s'agir d'un concours sur la philosophie morale. Le devoir est plein de dogmatisme religieux et fervent. Carie, à vingt ans du moins, ne voulait plus être l'enfant d'autrefois,

rieuse, en lutte continuelle avec elle-même, mais une jeune personne aux sentiments nobles, une chrétienne. Il perce dans ces pages une certaine fatuité qui ne m'inquiète guère, car je connais bien le côté fantaisiste de Carie, son humour toujours prêt à sauver la face. Le fait est que, jusqu'à la fin de ses jours, elle n'avait qu'à prendre la plume pour devenir solennelle et écrire de vertueuses admonestations qui, en réalité, s'adressaient à elle-même. Elle cherchait ainsi, et jusque dans son petit journal, à se donner de la force morale. Je pense qu'elle éprouvait sans cesse le besoin de redresser son esprit. Elle se prêchait des sermons, de peur que son âme joyeuse ne l'entraînât hors du droit chemin.

Si Carie avait été telle qu'on se la représente en lisant les « Preuves morales de la religion chrétienne », cette dissertation si bien faite et si absurde, elle n'eût pas gagné à ce point l'amour de ses compagnes, car plusieurs continuèrent à lui écrire tant qu'elle fut de ce monde. Les élèves de son cours qui vivaient encore vingt-cinq ans après leur examen lui ont donné un magnifique couvre-pied fait de pièces de soie et de velours assemblées; chacune broda son nom sur son morceau d'étoffe puis on envoya l'ouvrage en Chine. Carie le serra contre son cœur et sourit, les yeux humides. « Ces chères filles », murmurait-elle, bien que toutes fussent alors des femmes aux cheveux gris, ainsi que Carie elle-même.

Je me souviens qu'elle se laissa aller une fois à son goût de la couleur; elle doubla ce couvre-pied d'une magnifique soie de Chine, brodée, écarlate, et nous le conservions comme un glorieux trésor. On le gardait à une place d'honneur sur le lit de la chambre d'amis. Mais lorsque Carie fut sur le point de mourir, au sein de la ville chinoise, elle le réclama et on étendit sur elle ce don d'amour et de respect. Au moins, et j'en suis heureuse, elle est morte avant ce jour de révolution où ce couvre-pied tomba entre les mains de soldats ivres de sang et de pillage. Ils le tirèrent au sort et il échut à la brute la plus sinistre, la plus sauvage que j'aie jamais vue et verrai sans doute jamais, et cet homme en entoura ses épaules nues et sales.

A vingt-deux ans, Carie, ses études terminées, revint chez elle, au village, se sentant une jeune fille accomplie. Pendant ces années passées à l'institution, la vie de contrainte et la grande place donnée à la religion avaient encore accentué son désir de partir comme missionnaire. Elle en parla à son père. Ce projet le stupéfia, et, fort en colère, il envoya promener toute l'affaire. Comment une jeune et belle fille irait-elle dans un pays habité par des païens, très capables, peut-être, de dévorer une chrétienne — sa fille ? — Ah ! non ! Jamais !

Carie, étonnée au-delà de toute expression, car elle croyait que ce projet répondrait aux profondes

idées religieuses de son père, perdit vite une patience facile à ébranler. Elle discuta ardemment; elle voulait obtenir qu'il lui accordât de se donner à la bonne cause et lui, de qui elle tenait son caractère emporté et son entêtement, répondit avec chaleur et une extrême dignité, qu'il y avait limite à tout, même à l'amour de Dieu. Il n'était pas convenable qu'une femme de vingt-deux ans, non mariée, s'embarquât pour les missions.

Carie n'avait jamais entendu son père prononcer pareilles hérésies; elle éclata en larmes de colère, et sa belle résolution tourna à l'obstination.

Le jeune frère du pasteur revint aux vacances de Noël, plus que jamais grand, pâle et lointain. Carie, dans son état d'exaltation actuel, le trouva admirable. Neale Carter et son groupe étaient grossiers et horribles. Puis elle entendit chuchoter les jeunes filles de son âge. On disait que ce jeune homme serait missionnaire. Elle sentit bondir son cœur : était-ce sa voie ?

Un jour, elle trouva un prétexte pour lui parler, mais son aisance habituelle, si enjouée, lui fit brusquement défaut. C'était après le service au temple, quand les fidèles, selon leur habitude, s'attardent autour du seuil et sur la pelouse, devant l'église. Il inclina poliment la tête, aussi intimidé qu'elle. Carie lui demanda, ses yeux d'or illuminés par le reflet de

son âme : « Est-ce vrai que vous voulez aller en Chine comme missionnaire ? » Elle était suspendue à sa réponse. « Oui, je sens que c'est mon devoir », répondit-il simplement. Il se tenait debout et son grand front blanc paraissait calme et pur, ses yeux bleus pleins de sérénité.

Elle s'écria avec ferveur : « Oh ! moi aussi, il y a des années que je veux partir ! »

Il la considéra avec intérêt, pour la première fois. Ses yeux bleus, vagues, un peu froids, rencontrèrent ceux de la jeune fille, foncés et brillants. « Vraiment ? » dit-il.

Plus tard, lorsqu'elle apprit à bien le connaître, ces simples mots : « Je sens que c'est mon devoir », lui donnèrent la clef de cette nature d'homme, expliquèrent chacun de ses actes, la raison d'être, irréfutable, de sa vie.

Il n'oublia pas. Il revint la voir, cérémonieusement, et ils causèrent ensemble avec exaltation, de la religion et de leurs communes intentions. Elle le regardait pendant qu'il parlait et qu'il lui expliquait les doctrines qu'elle n'avait pas eu la patience d'étudier dans les livres poussiéreux de la sacristie. Il lui semblait que Dieu désirait ce rapprochement. Son cœur ne battait pas plus vite quand ils étaient ensemble. Ils s'entretenaient si naturellement et aisé-

ment de choses édifiantes. Elle sentit sa résolution devenir plus haute et plus pure. La mondanité, la fougue de sa nature d'autrefois s'atténuaient. Après le départ du futur missionnaire, elle se sentait rafraîchie, tranquille, pieuse. Il n'y avait pas trace de cette véhémence, des rires et des plaisanteries qui, du temps où Neale la courtisait, l'égayaient tout en lui causant un léger sentiment de honte.

Un jour, très vite, elle reçut une lettre. C'était une demande en mariage, soigneusement écrite, conçue en termes compassés.

Puisqu'ils avaient un même but dans la vie, des idées semblables, Dieu paraissait vouloir leur union. De plus, sa mère refusait de le laisser partir pour des contrées païennes, sans qu'il fût marié. Elle lui avait posé cette unique condition — il devait trouver une femme. Et ce n'était pas facile d'en découvrir une qui consentit à s'éloigner autant. Leur rencontre semblait donc providentielle.

Elle lut cette lettre avec vénération. Unie à un homme semblable, elle serait bonne. Son imagination si vive courait de l'avant, lui montrait les années vécues ensemble, la stricte soumission l'un à l'autre et à Dieu, chacun s'entraidant. Il n'avait pas le don de la parole. Elle, qui avait une langue aisée et riche, lui rendrait service pour ses sermons. Il apporterait sa science profonde, elle, son éloquence, et la combi-

naison des deux serait irrésistible. Elle voyait une moisson de païens au teint sombre en vêtements blancs, qui se faisaient baptiser et les suivaient avec des regards d'adoration — une vie réussie — la vieille nature tumultueuse, passionnée, amoureuse de plaisir, conquise à jamais. Avec Neale Carter, elle perdait son âme sans sauver la sienne à lui. Avec cet autre homme, non seulement le paradis était certain, mais elle faisait gagner le ciel à beaucoup d'autres âmes. S'il passait une ombre et si elle éprouvait un serrement de cœur à l'idée de quitter la maison bien-aimée et le pays, l'instant d'après elle se disait résolument qu'elle savait ce qu'elle voulait. Elle désirait le bien par-dessus tout. Si elle se sacrifiait — complètement —, Dieu lui enverrait un signe, un jour. Elle sentait ce signe très proche quand elle causait avec le jeune missionnaire.

Mais elle ne répondit pas tout de suite. Elle alla trouver son père et lui dit avec calme, car son exaltation même la remplissait de paix, que Dieu lui avait ouvert une voie — elle s'était décidée à épouser le jeune homme missionnaire et elle le suivrait dans les pays lointains.

Hermanus était à ce moment-là un vieillard à cheveux blancs, extrêmement coléreux, droit comme un manche de fouet et aussi combatif qu'un vieux général. Il s'empara de sa canne et s'avança vers la porte. Par un effet du hasard, il était environ trois

heures, et le jeune missionnaire venait faire sa visite habituelle. Il arrivait marchant lentement le long de l'allée pavée, de son pas toujours un peu indécis. Le petit homme furieux se précipita sur lui et agita sa canne devant la figure du jeune prétendant qui recula, étonné.

« Monsieur, je connais vos intentions ! hurla Hermanus d'une voix hors de proportion avec sa taille. Vous n'aurez pas ma fille ! »

Le missionnaire était doué d'un certain humour, un peu sec, qui reparaissait à de rares intervalles. Il abaissa son regard sur le petit homme, prononça avec douceur : « Mais je crois bien que si, monsieur », et poursuivit son chemin.

Carie l'attendait à la porte; ses dernières hésitations venaient de disparaître. L'opposition d'Hermanus avait servi la cause du jeune homme. Elle lui accorda sa main. Cornélius entreprit de convaincre son père. Lui-même n'approuvait guère Carie, mais reconnaissait qu'elle était une femme faite et libre d'agir comme il lui plairait. De plus, le jeune homme se montrait très vertueux; les missions sont une belle œuvre, si on a le désir et la vocation de l'entreprendre; au fond, il savait que Carie n'en ferait qu'à sa tête, et qu'il valait mieux céder et paraître l'approuver que de la voir partir contre leur volonté.

Hermanus, après de nombreux entretiens, accorda son consentement, mais bien à regret.

Dorénavant, le jeune missionnaire vint chaque jour causer une heure en tête-à-tête avec Carie, dans le salon où il continua à l'appeler « Miss Carie », jusqu'au jour du mariage; à quatre heures, il prenait une collation avec la famille, et on servait, selon la coutume de la maison, du vin et des petits gâteaux.

Le 8 juillet 1880, le mariage eut lieu. Carie avait une robe de voyage beige, car les fanfreluches de satin blanc et les fleurs d'oranger ne semblaient guère convenir à une missionnaire.

A la gare, il y eut un instant de confusion lorsqu'on s'aperçut que le marié n'avait retenu qu'une place dans le train.

« Il faut te rappeler que tu as une femme, à présent », lui dit son frère d'un air de blâme.

La vérité, c'est qu'en voyant enfin son rêve se réaliser le jeune missionnaire se sentait plus agité par ce départ que par son mariage; il allait entreprendre l'œuvre de sa vie. L' « Œuvre » comme il disait alors, et toujours, par la suite. Le dernier obstacle était levé : la condition imposée par sa mère : le mariage. Il avait une femme. Mais il ne parvint jamais à s'en souvenir complètement.

Ils s'embarquèrent pour ce voyage comme deux bébés. Ils avaient vécu l'un et l'autre dans de petites agglomérations tranquilles, ne s'en éloignant que pour aller aux écoles. A présent, ils partaient pleins de confiance, sublimes, pour faire la moitié du tour du monde. Ils ne savaient qu'une chose, c'est qu'ils voyageraient d'abord par terre et puis par eau. Andrew avait quinze cents dollars de papier-monnaie remis par le comité des missions sous les ordres duquel il travaillait. Il avait plié ces billets dans la poche de sa longue redingote croisée. Les mariés traversèrent tout le continent assis sur leurs banquettes, ne sachant pas qu'il existait des couchettes à louer. Lorsqu'ils atteignirent San Francisco, ils attendirent plusieurs jours avant de chercher une place à bord d'un bateau. Andrew descendit enfin sur le rivage, il y trouva une vieille carcasse de navire, indigne de l'océan, bruyante, la *Cité de Tokio*, qui prenait le large le lendemain. Il retint une cabine et le jeune couple se prépara à cette seconde étape du voyage.

Trois jours de vie commune avaient suffi à Carie pour s'apercevoir qu'elle devait se charger de la direction du côté pratique de leur existence; Andrew, fort capable sans doute lorsqu'il s'agissait de prières et de sermons, se montrait en affaires d'une confiance et d'une simplicité d'enfant. Il avait une foi absolue dans la nature humaine, bien qu'en prêchant il la dît mauvaise. En fait, il ne croyait qu'à la mé-

chanceté de ceux dont les doctrines différaient des siennes. Ce fut Carie qui fit transporter leurs bagages et leurs biens sur le bateau, et qui se renseigna sur les exigences de la traversée.

Qui peut savoir après tant d'années, un demi-siècle, ce qui se passa dans l'âme de Carie lorsqu'elle s'éloigna de la côte américaine, ce jour d'été brûlant ? J'ai appris d'elle-même l'instant de panique si terrible qui l'envahit lorsqu'elle comprit qu'elle quittait sa patrie. Elle descendit bien vite dans sa cabine pour ne pas voir s'élargir la distance entre le vaisseau en marche et la côte bien-aimée. Elle éprouva une haine subite pour ce saint qu'elle venait d'épouser et un sentiment d'hostilité — aussitôt réprimé, — envers Dieu lui-même, qui, à cette heure de séparation, refusait de se prononcer du haut de son ciel et de lui envoyer le moindre signe d'approbation.

Jusqu'à la fin de sa vie, Carie garda un souvenir d'horreur de cet océan sur lequel, pendant un mois, le vieux petit vapeur les balança. Elle s'aperçut, après avoir perdu la côte de vue depuis une heure, qu'elle n'avait pas le pied marin. Le mal de mer prit chez elle une forme particulièrement violente. De terribles douleurs de tête et de dos accompagnèrent les nausées et cet état s'aggravait au lieu de diminuer. Elle avait été élevée dans les montagnes qu'elle adorait. La beauté de la mer ne lui apparaissait guère que sous son côté terrible et accablant. Je crois

qu'elle y voyait l'espace qui la séparait de son pays, ce pays qu'elle affectionna de plus en plus profondément à mesure que les années s'écoulaient. Cet espace était tellement vaste et insurmontable qu'i l'empêcha de revenir chez elle à la fin de sa vie et elle dut mourir à l'étranger plutôt que de risquer la traversée. Un jour, elle se tourna vers nous en quittant le débarcadère d'un bateau.

Le mal de mer avait décomposé son teint, ses yeux brillaient malgré tout, avec leur pointe d'humour quand elle nous dit : « Je désire plus que jamais aller au ciel car la Bible nous affirme, je le sais, qu'il n'y aura pas d'océan là-haut. »

Un pareil état est particulièrement pénible pendant un voyage de noces. Mais Carie le supporta mieux avec Andrew que si elle eût épousé quelqu'un d'autre, car Andrew ne s'apercevait guère de l'aspect physique d'une femme, même de la sienne. Elle savait et en riait, bien qu'elle en souffrît. Je me souviens que très longtemps après, une fois sa beauté fanée, elle nous dit : « Andrew n'a jamais su de quoi j'avais l'air, ni ce que je portais. Le seul compliment qu'il m'ait fait, c'est lorsqu'il me crut mourante après la naissance d'un bébé. Il se sentait exceptionnellement ému, et, assis à côté de mon lit, il hasarda très timidement : « Je ne savais pas que tu « avais de si jolis yeux bruns, Carie. » Nous étions mariés depuis dix-huit ans et je venais de mettre au monde mon

septième enfant ! Voilà ce qui arrive quand on épouse un saint ! » Puis avec un de ses brusques revirements et sa fantaisie habituelle, elle ajouta : « Enfin, je préfère être la femme d'un saint qui ne m'a jamais admirée, que d'être celle d'un mauvais sujet qui admire toutes les autres. »

En arrivant au Japon, ils furent surpris de constater un tel degré de civilisation et de culture. On s'en apercevait même pendant les courtes haltes, dans les ports. Carie, surtout, observait avec joie cette délicate beauté en miniature, et n'arrivait pas à croire qu'un pays de contes de fées, aussi parfait, pût être mauvais. Mais Andrew ne se laissait pas facilement égarer par la beauté; il vit des temples japonais et des fidèles en grand nombre et se sentit rassuré. Evidemment la contrée était restée païenne.

Le vieux vapeur, la *Cité de Tokio*, terminait son voyage au Japon; il fallut prendre un bateau à roues qui faisait le service des mers de Chine. Le jeune couple passa cinq jours terribles à bord de ce bateau, mais avant de traverser des eaux connues pour être tumultueuses, on navigua paisiblement le long des mers intérieures; elles s'étalent, heureuses de leur splendeur, entre les îles et les monts du Japon qui les maintiennent soumises et calmes. Carie garda toujours le souvenir de cette vision radieuse et paisible et elle y prenait un plaisir nouveau chaque fois que, par la suite, elle refaisait la traversée.

En approchant de la Chine, elle chercha des yeux les rives rocailleuses, pittoresques, qui font une si grande impression lorsqu'on arrive au Japon. Mais la côte était différente. Le fleuve Yangtsé se jette, épais et maussade, dans la mer. Ses eaux jaunes, boueuses, restent compactes sans se mêler aux flots limpides de l'océan. Le bateau semblait hésiter, buter contre la ligne de démarcation de ces eaux qui refusent de s'amalgamer. Dès que la terre fut en vue, on aperçut de chaque côté du navire de larges bancs de vase unie. Carie perdit un peu de courage. Devrait-elle habiter un pays dépourvu de beauté ?

C'est ainsi qu'ils atteignirent la Chine. Ils débarquèrent à Shanghaï qui était alors, comme aujourd'hui, le principal port de la côte. D'anciens missionnaires attendaient les nouveaux venus sur la jetée. Carie les examina avec curiosité, se demandant quel genre d'hommes et de femmes elle allait trouver. Elle fut déçue de les voir si semblables extérieurement aux autres gens, sans marque distinctive indiquant une noblesse d'âme spéciale, ni rien, du reste, qui dénotât le contraire. Ils formaient un groupe de braves gens fort ordinaires, vêtus d'une manière un peu démodée, comme elle en connaissait dans son village. Les femmes lançaient des regards à la dérobée sur son costume de voyage, et leurs premières questions furent sur l'Amérique, ce qui parut émouvant à Carie. Leur accueil était bienveillant, plein de

chaleur, et c'était bon de trouver quelqu'un qui venait à votre rencontre.

La vue de ces deux jeunes missionnaires, vigoureux, fraîchement débarqués, encouragea les anciens, onze en tout, qui n'avaient reçu aucun renfort depuis sept ans. Il y eut un dîner de bienvenue, le premier soir, chez un des missionnaires qui habitait Shanghaï, et tous étaient pressés de parler, de poser des questions, d'entendre les dernières nouvelles du pays et de donner des conseils.

Je ne peux pas penser à ce dîner sans me rappeler la manière dont Carie me le raconta et l'incident qui suivit. Après souper Andrew, bien repu, fatigué et engourdi par le voyage en mer, s'assoupit, assis tout droit sur sa chaise, à l'horreur et à la consternation de la jeune mariée qui, placée de l'autre côté de la pièce, ne pouvait pas le réveiller. Ce fut sa première expérience de ce genre, mais Carie découvrit bientôt qu'à n'importe quel moment, dès qu'Andrew se sentait las ou s'ennuyait, il s'endormait doucement et obstinément, pour s'éveiller ensuite, frais et d'excellente humeur. Cette faculté de sommeil l'aida beaucoup pendant les dures années de sa vie de pionnier et lui permit sans doute de conserver sa bonne santé, mais Carie en souffrit toujours. Elle s'asseyait près de lui autant que possible, et apprit à le réveiller d'un geste doux et adroit, car il fallait y

aller prudemment, de crainte qu'il ne poussât un petit grognement à son réveil et n'attirât l'attention sur lui.

Je l'ai rarement vue aussi indignée qu'un jour où il se trouvait à l'église, assis sur une estrade, parmi des hommes instruits, qui devaient prendre la parole. Trouvant le discours de celui qui le précédait un peu ennuyeux, il s'endormit volontairement avec le plus grand calme. Carie, placée aux premiers rangs, s'en aperçut aussitôt et si les regards pouvaient transpercer, il eût été cloué au mur. Mais il continua à dormir pendant qu'elle se tordait sur sa chaise; elle faillit se lever lorsqu'on le présenta et qu'il continuait à dormir. Par miracle, il ouvrit les yeux au bon moment, regarda devant lui, vit la chaire vide et se leva pour faire son discours. Il souriait, un peu penaud, lorsqu'elle l'accablait de reproches ensuite, et ce qui ne manquait jamais; elle se sentait d'autant plus exaspérée qu'il disait vrai : il ne manquait pas de s'éveiller à la dernière minute.

Le petit groupe passa une semaine à Shanghaï pour se munir de provisions d'hiver. A cette époque on ne trouvait pas ailleurs de denrées étrangères; les missionnaires prenaient dans ce port jusqu'à leur charbon, et le transportaient dans les terres sur les jonques indigènes. Andrew y acheta son premier pull-over importé d'Angleterre, car les hivers dans la vallée du Yangtsé sont froids et humides. Ils prirent aussi de la literie, des meubles pour leur chambre,

Carie y ajouta de la mousseline rose avec l'intention d'en faire des rideaux, et Andrew se demandait s'il devait approuver.

Ensuite, il fallut se séparer. Une moitié se dirigea sur Soochow et l'autre, parmi laquelle se trouvait le jeune couple, sur Hangchow. Ils firent voile dans de vieilles jonques de bois, très lourdes, qui prirent sept jours pour accomplir le trajet entre Shanghaï et Hangchow, ce qui paraît incroyable aujourd'hui où un bon service de train met ces deux villes a une demi-journée de distance, en sorte que les hommes d'affaires de Shanghaï passent leur fin de semaine au bord du lac Ouest à Hangchow. Mais, en ce temps-là, il n'existait pas d'autres Blancs dans la région que ces quelques missionnaires : Andrew, Carie et la vieille Mrs. Randolph, qui prirent place dans une jonque, et les Stuart avec leurs trois petits garçons qui montèrent dans l'autre. Ils louèrent ces embarcations dans la crique de Soochow et les bateliers les firent passer à travers la ville chinoise, en naviguant à la perche. Les rives du canal étaient bordées de curieux, venus en foule pour regarder passer les étrangers.

Lorsque Carie se retourna et vit cette masse de visages bruns, elle se sentit très partagée. C'étaient là ces « païens » pour qui elle avait quitté son pays et donné sa vie. Oh ! elle se consacrerait à eux — se dépenserait ! Mais elle éprouva aussitôt un sentiment

de répulsion. Ils étaient affreux à voir; leurs yeux bridés semblaient cruels, leur curiosité la glaçait. Enfin les jonques glissèrent hors de l'obscurité de la ville, où les maisons s'entassent tellement au bord du canal qu'elles paraissent jetées sur les rives avec leurs piliers qui trempent dans l'eau.

En pleine campagne, le canal s'allongeait, uni et doux, entre les petits champs paisibles, et Carie put de nouveau respirer. L'étendue du ciel bleu, l'aspect familier des arbres, les saules qui ressemblaient à ceux qu'elle avait quittés, les récoltes prêtes à être moissonnées — elle connaissait tout cela et ne le redoutait pas.

Il est très heureux que Carie ait eu ce premier contact avec son nouveau pays. Elle passa sept longues et belles journées à voguer entre les champs mûrs. La beauté a toujours eu le don de la conquérir et elle en était environnée, bien que l'aspect lui en fût étranger. Septembre tirait à sa fin, octobre était tout proche et le ciel n'avait pas un nuage. C'est l'époque où dans la vallée du Yangtsé la lumière brille de son plus bel éclat. La lourde ardeur de l'été a disparu, le début de l'automne n'a fait que retirer au soleil et à l'atmosphère leur trop grande violence en laissant une bonne chaleur. Les masses de bambous, qui se balancent comme des plumes, les collines basses et verdoyantes, les eaux dorées du canal qui serpente, les champs jaunes couverts de riches épis, lourds de

riz, les petits villages bruns aux toits de chaume, à chaque demi-mille environ, le rythme endormant des fléaux battant le grain sur les aires, le souffle doux et parfumé de l'automne — tout cela remplissait les journées de Carie et eut une salutaire influence sur ses desseins d'avenir. Elle restait assise à l'avant de la jonque et regardait autour d'elle, émerveillée, surprise, dans sa simplicité, qu'une contrée païenne pût être aussi belle.

Parfois on demandait au batelier d'approcher le bateau de la rive pour marcher un peu. Les jonques n'allaient pas plus vite qu'au pas de l'homme, à moins qu'on ne hissât les voiles lorsque le vent soufflait. Mais par ces jours d'automne, brillants et calmes, on tirait les embarcations à l'aide d'une corde attachée par une extrémité au mât, tandis que l'autre passait autour des épaules des hommes qui suivaient le chemin de halage.

En traversant la campagne, Carie examinait avec un grand intérêt les visages des gens qu'elle rencontrait. Ils n'avaient pas les faces dures, cruelles, des habitants de la ville. C'étaient de braves cultivateurs, bronzés par le soleil et qui, curieux, considéraient bouche bée les étrangers, mais ils répondaient aisément aux sourires, et Carie s'est toujours montrée généreuse des siens. Les pères, les mères, les petits enfants, aussi gais que des grillons bruns dans la terre, tout ce monde lui apparut sous l'aspect de

famille se nourrissant du sol; elle cessa, je crois, à tout jamais, de voir en eux des païens pour les considérer par leur côté humain. Et l'existence qu'elle mena parmi eux dans la suite fut marquée de cette première empreinte malgré les préjugés de race qu'elle conservait de son éducation à cette époque-là. Mais la souffrance, la misère ou le charme des individus lui faisaient oublier inconsciemment ses idées préconçues et elle jugeait les gens selon leur personnalité.

Je me souviens d'un récit qu'elle nous faisait de son enfance, lorsque son père, qui refusait d'avoir des esclaves, ne permettait pas cependant à ses enfants de jouer avec les petits Noirs. A l'extrémité d'un champ se trouvait une maison de fermiers habitée par un Nègre libre qui travaillait les terres. Il avait des quantités d'enfants et Hermanus fit construire une barrière qu'ils ne devaient pas dépasser. Carie nous disait : « Nous jouions quelquefois dans ce champ, mais cela ne m'amusait pas. Les petits Noirs grimpaient sur la barrière et nous regardaient d'un œil d'envie. Un jour Luther leur cria : « Nous ne pouvons pas jouer « avec vous ! » Et ils répondirent tous en un chœur aux voix mal accordées : « Nous le savons. Nous « savons que nous sommes des petits Nègres. » Je n'ai jamais oublié la tristesse que je ressentis, et depuis ce moment-là, j'ai compris ce que cela signifie d'être des Nègres dans une contrée de Blancs. J'ai grondé Luther bien fort d'avoir eu la

cruauté de le leur rappeler. » Les yeux de Carie en nous racontant cela prenaient une expression très tendre et tragique à la fois. Elle avait si envie de sentir tout le monde heureux !

Que de fois je l'ai vue traverser à pied un petit village chinois et s'arrêter comme l'a fait le Christ au-dessus de Jérusalem, lorsqu'il a poussé le grand cri navré de sa vie : « Oh ! Jérusalem, Jérusalem ! » C'est ainsi que je l'ai entendue s'écrier passionnément en face des gens opprimés par l'existence : « Ce serait inutile de transformer tout, disait-elle; il ne faudrait pas changer grand-chose à ces villages — les maisons, les rues, les champs sont bien en eux-mêmes, je voudrais qu'ils restent comme ils sont. Mais si seulement ces gens ne tuaient plus leurs petites filles, et ne laissaient pas leurs femmes vivre dans un pareil état d'ignorance avec leurs pieds bandés : s'ils cessaient d'adorer aveuglément, uniquement poussés par la peur — et si on enlevait les ordures des rues et tuait les chiens à demi morts. Ce serait un pays tellement beau si ses habitants savaient se servir de ce qu'ils ont. »

Et elle s'écriait aussi : « Je ne veux pas qu'ils nous imitent en quoi que ce soit. Qu'ils continuent à vivre dans leurs petits villages et leurs villes tels qu'ils sont; il n'y aurait qu'à les nettoyer et être bons — que ce serait beau alors ! »

Durant toute sa longue vie parmi eux, je ne lui ai jamais vu rien enseigner en dehors des simples notions de vertu et de propreté. Le côté pratique de sa nature se réjouissait lorsqu'elle pouvait s'emparer d'un produit indigène et montrer la manière de bien s'en servir. « Vous n'avez pas besoin de choses étrangères ni de beaucoup d'argent, disait-elle à une femme. Vous avez de tout, à condition de bien l'employer. » Et que de fois elle murmurait en traversant les villes et la campagne : « Ils ont tout ce qui leur est nécessaire, sauf deux choses, la propreté et la vertu. » C'étaient les deux rocs sur lesquels sa propre vie était édifiée.

Au début de cette nouvelle existence, en avançant le long de cette ravissante campagne, son cœur se remplissait du désir de communiquer à tous sa part de ces éléments essentiels de la vie. La beauté du pays, l'affabilité de ses habitants, réchauffaient son âme et augmentaient son zèle. Dans une aussi jolie contrée, il serait facile de parler du Bon Dieu. Elle commença ces années avec un immense enthousiasme pour la vie, cette vie qu'elle avait choisie. Elle pouvait rendre tant de services — les bébés avec des yeux malades, les femmes qui ne savaient pas lire — sans compter bien des choses qu'elle énumérait, en oubliant presque sa préoccupation secrète — Dieu ne lui avait jamais envoyé le moindre signe.

Ils atteignirent Hangchow un samedi et traversèrent à pied les rues étroites et encombrées jusqu'au logement des missions. Sur leur parcours ils virent les brouettes, les pousse-pousse, les marchands avec leurs paniers accrochés à la perche posée sur leurs épaules, les magiciens, les fakirs des rues, les boutiques au bord du trottoir, les femmes qui lavaient leur linge aux puits et s'interpellaient gaiement en criant les nouvelles du voisinage, les petits enfants nus qui se faufilaient en courant adroitement entre les véhicules et les jambes des passants. Il semblait incroyable qu'il pût y avoir une foule aussi dense et des voies si resserrées. Mais, en quittant cet encombrement, on passa un étroit portique derrière lequel tout était paisible. Sur une pelouse verte se trouvaient les deux maisons blanches des missions : des constructions carrées, bon marché, mais propres, percées de nombreuses fenêtres et flanquées de longues vérandas. Il y avait aussi une petite chapelle blanche avec son entrée indépendante, qui ouvrait sur la rue. C'est au sein de cet enclos des missions que le jeune couple aurait son foyer.

On lui assigna une chambre dans la première maison, la plus proche de la rue, et il s'y installa avec ses meubles dès le premier jour. Carie cousit et suspendit ses rideaux roses qui furent longtemps pour elle un objet de réconfort et de joie.

Le lendemain, dimanche, ils allèrent tous au temple. Carie et Andrew se sentirent certainement très agités en face de cette expérience nouvelle — ce culte dans un pays où leur Dieu était presque inconnu. Sur le seuil, ils durent se séparer : Andrew alla dans la section réservée aux hommes et Carie suivit les deux Américaines dans celle des femmes. Une grande cloison de planches les séparait. Carie s'assit et observa ses compagnes qui parlaient avec les femmes au teint sombre réunies à l'église. On accueillait les Américaines avec chaleur et Mrs. Stuart causait aisément avec les Chinoises. Carie l'envia, elle se sentait muette, ignorant la langue, mais Mrs. Stuart se retourna vers elle et lui dit : « Elles s'informent de vous et sont ravies parce que vous avez les yeux et les cheveux foncés ! »

Carie sourit, réconfortée et pleine de bons sentiments envers ces femmes de tout âge qui tenaient leurs enfants dans les bras. Elle les examina avec le plus grand intérêt, nota les vestes soignées, les larges manches, les amples jupes plissées, et les minuscules pieds pointus qui l'horrifièrent. Il faudra changer cela, se dit-elle avec une confiance illimitée dans la réussite de ses desseins. Chaque femme portait un cantique et quelques livres pliés dans un mouchoir de coton bleu. Au début du service, Mrs. Stuart se dirigea vers l'harmonium qui ressemblait à un jouet, et aussitôt il y eut un grand bruissement de feuilles de cantiques. La plupart des femmes avaient appris à

lire, Carie s'en aperçut plus tard, et elles mettaient un point d'honneur à trouver les cantiques, à mesure qu'on les désignait. Leur pasteur, le docteur Stuart, attendait patiemment avec au fond des yeux une lueur de gaieté qu'il réprimait. Enfin, après beaucoup d'agitation, de recherches sur les livres les unes des autres et de chuchotements, chacune finit par trouver la page. Alors, le pasteur fit signe à Mrs. Stuart qui frappa sur les touches du petit harmonium assez dur et fatigué.

Personne n'avait songé à préparer Carie pour cette cérémonie. Dans la petite église blanche de son enfance, le chant des psaumes et des cantiques formait une belle partie du culte, pleine de dignité. Elle s'attendait à retrouver ici les airs familiers et écoutait Mrs. Stuart jouer une première fois : « Il y a une fontaine teinte de sang. » Les visages des Chinoises prirent une expression tendue, agitée. A peine Mrs. Stuart ouvrit-elle la bouche pour entonner le cantique qu'une course commença. Chacun chantait à tue-tête aussi vite et aussi fort que possible, et d'après les rugissements qui s'élevaient au-dessus de la cloison, la même chose devait se passer du côté des hommes. Le bruit était si formidable qu'il semblait que le toit de la petite chapelle allait éclater.

Personne ne s'occupait de l'air; chacun suivait le sien; Carie écoutait, affolée et amusée. Une petite dame chinoise, à côté d'elle, se balançait d'avant en

arrière en poussant des cris aigus sur un ton faux, prononçant les mots avec une volubilité effrayante, tandis qu'elle suivait les paroles sur la page à l'aide de son ongle très long. Elle termina avant les autres, ferma son livre d'un coup sec, et s'assit, triomphante, pour envelopper son cantique dans son mouchoir. Les autres la regardèrent avec envie et redoublèrent d'efforts, pendant que la vieille dame demeurait placide, avec un air de victoire.

Carie ne put y tenir. Elle pressa son mouchoir sur ses lèvres et sortit. Derrière la chapelle, où on ne pouvait l'entendre, elle se mit à rire aux larmes. Lorsque le calme fut rétabli, que les voix retardataires qui persistaient seules jusqu'à la fin eurent cessé, Carie revint à sa place; elle lança un regard à Mrs. Stuart, pour voir comment elle avait supporté cela, mais l'organiste était habituée, et, son livre refermé, elle se préparait à écouter le sermon.

Le lendemain matin, Carie et Andrew prirent leur première leçon de chinois. Leur professeur était un petit vieillard desséché, ratatiné, vêtu d'une robe noire assez sale, qui battait les talons, et on le remarquait à cause de son œil droit, un peu terne et vague. Il ne connaissait qu'un seul mot d'anglais : *yes*, dont il ignorait la signification, et ses élèves s'aperçurent vite que l'emploi de ce mot n'était qu'une habitude, qui ne représentait pour lui aucun terme de vocabulaire.

Andrew et Carie ne possédaient en fait de livre qu'une petite feuille sur laquelle un Américain avait inscrit le son des mots du dialecte hangchow, et une version chinoise du Nouveau Testament. Mais le professeur commença sa leçon et à midi ils savaient déjà quelques phrases. A partir de ce moment-là, ils travaillèrent de huit heures à midi, puis de deux à cinq, avec le vieillard, et le soir ils revoyaient ensemble ce qu'ils avaient appris dans la journée.

Carie montra tout de suite une étonnante facilité à apprendre le langage parlé — ce qui, m'a-t-on dit, irritait parfois un peu Andrew; il se raidissait, car il avait été élevé dans la croyance en la supériorité des mâles. Mais il mettait plus de patience qu'elle à apprendre les lettres et cela le consolait un peu, car il y voyait le signe distinctif de l'érudit. La sûreté d'oreille de Carie, son accent, remarquable de naturel, lui donnaient un avantage. Andrew n'osait pas se lancer, de crainte de se tromper et de paraître ridicule. Mais Carie n'avait aucune fierté ni timidité de ce genre. Elle se servait de chaque mot qu'elle apprenait, de chaque personne qui lui parlait : le vieux portier, toujours prêt à rire, la cuisinière ou la bonne de la maison. Lorsqu'elle se trompait, elle riait de bon cœur, et s'en amusait autant que les autres. Elle aimait beaucoup trop la gaieté pour se murer dans sa dignité, et, avec son prompt sourire et ses yeux bruns, si brillants, elle fut vite très appréciée des dames chinoises. Carie avait quelque chose de si

humain, de si chaud, que personne ne pouvait manquer de s'en apercevoir. Quand elle vit que ces gens ne différaient pas d'elle, elle les traita comme s'ils appartenaient à sa propre race et comme si elle ne leur trouvait rien d'étrange. Son attitude ne dépendait pas d'un effort conscient, elle déversait simplement sur eux cette ardente sympathie pour ses semblables qui débordait en elle. La saleté et la malhonnêteté seules l'indignaient, et elle se demandait parfois, sans s'attarder à cette pensée, comment on arriverait jamais à convertir à la vertu des êtres chez qui ces défauts étaient d'une fréquence si décourageante.

Après les études de la journée, le jeune couple faisait de longues promenades pour explorer la ville et la campagne. Andrew et Carie ne mirent pas longtemps à préférer la campagne, car les rues étroites, contournées, les mendiants, la vie entassée, sans hygiène, causaient à Carie une oppression insupportable. Ils étaient ennuyés aussi par la foule qui ne tardait pas à se former derrière eux et à les suivre. Mais Carie redoutait surtout les visions pénibles, et en particulier la rencontre avec les aveugles. J'ai souvent remarqué qu'elle s'écartait, débordante de pitié, les yeux pleins de larmes, pour les laisser passer. Dès qu'elle apercevait un aveugle pauvre, homme, femme ou enfant, elle cherchait aussitôt de l'argent dans sa poche et murmurait : « C'est désespérant — il y en a trop — ne jamais voir le ciel — ni la terre, ne jamais *voir* ! »

Une de leurs promenades préférées était sur le grand mur de la cité. Du haut des remparts on domine la ville, le lac Ouest, les fleuves qui serpentent et se réunissent. On y trouve de l'espace, de l'air, une vue de la campagne à des milles à la ronde, et presque personne pour vous ennuyer. Mais, même de là-haut, Carie dut surveiller ses regards, ne pas les abaisser trop directement, de crainte qu'il n'y eût de petits cadavres au pied du mur : des enfants morts, ou qu'on avait tués.

Très vite, la Chine lui apparut telle qu'elle était à cette époque, et demeure encore aujourd'hui, un grand pays fait de contradictions, où ce qu'il y a de plus beau dans la nature, et conçu par l'imagination de l'homme, est inextricablement mêlé à ce qui existe de plus navrant sur terre. Cet alliage de beauté et de tristesse attacha étrangement Carie à son pays d'adoption, mais parfois il la terrifiait, la repoussait, et elle fuyait dans sa chambre, prise d'une ardente nostalgie pour son chez soi, et sa patrie.

Elle découvrit que son mari était non seulement un saint, mais un homme, car elle se trouva enceinte, trois mois après son arrivée à Hangchow.

Les enfants n'avaient occupé aucune place dans ses projets, et avec son innocence — la fatale innocence de sa génération — elle se demanda ce qui lui arrivait. Elle se bourra de quinine et de pilules pour

le foie, et il fallut l'expérience de Mrs. Stuart pour s'apercevoir de ce qui en était et éclairer Carie sur son état. Lorsque la vérité lui apparut, elle l'accueillit avec des sentiments variés et une grande surprise. Puisqu'elle avait consacré sa vie à une cause, elle ne pensait pas que des enfants pussent lui naître un jour. Mais elle était trop femme pour ne pas se réjouir et, après un instant de réflexion, elle modifia ses plans, songea qu'elle atteindrait son but par de nouveaux moyens et userait de l'influence de son foyer, de ses petits enfants, au lieu de suivre Andrew partout où il irait.

Elle persista donc à étudier le chinois; cependant, elle se sentait souvent malade et devait rester beaucoup étendue. Il était naturel qu'avec sa vivacité de tempérament Carie eût des périodes de réaction et de dépression; à ces heures-là, elle se demandait, avec un sentiment voisin de la peur, comment elle élèverait ses enfants dans un milieu si différent du sien et leur conserverait intacts les principes de sa race, de ses croyances, les préserverait de la tristesse et de la vue de la mort. Le mal du pays s'emparait d'elle en même temps que la faiblesse physique, la nostalgie de sa patrie, des gens qu'elle connaissait dans son village, gens au regard direct, aux agissements droits, à la vie simple et propre.

Il n'y avait pas de docteur à Hangchow et lorsque le moment de la naissance approcha, elle repartit

avec Andrew pour Shanghaï où naquit son premier fils. Quant elle le sentit dans ses bras, elle oublia ses souffrances, celles du corps et celles de l'âme, et il y eut de nouveau de la joie parce qu'un homme était né; un gros garçon blond, aux yeux bleus, aux cheveux d'or pâle. Carie eut un élan d'amour vers lui, et la profonde maternité qui dormait en elle s'éveilla pour ne plus se rendormir. Il faut avouer que pendant les années où elle porta ses enfants, les impulsions de sa nature véhémente se dirigeaient surtout vers eux et vers le foyer qu'elle voulait leur créer. A cette époque, tout au moins, son enthousiasme pour sa mission passa au second plan.

Lorsque l'enfant eut trois mois, Andrew fut envoyé en remplacement à Soochow. Cela signifiait l'arrachement des faibles racines qui commençaient à pousser à Hangchow, et aussi un changement de dialecte. Carie y trouva une compensation. Elle aurait son chez elle, au lieu d'une seule chambre.

Cette nouvelle demeure se composait seulement de trois pièces placées au-dessus de l'école des garçons. On l'atteignait en grimpant un escalier extérieur étroit et en spirale. Mais le couple était bien chez lui dans ses chambres; les fenêtres dominaient la ville avec ses toits d'ardoise sombre, entassés sans ordre, et ses canaux étroits qui serpentaient entre les maisons. A côté de l'école, et en pleine vue de la fenêtre de Carie, s'élevait une majestueuse pagode,

vieille de plusieurs siècles, et qui existe encore aujourd'hui comme témoignage des splendeurs de l'ancienne Chine. Carie savait que c'était un temple païen, et, dans sa sincérité, elle le voyait sous ce jour-là, mais, malgré tout, elle se sentait conquise par sa beauté, la pureté de ses lignes, la noblesse de sa haute couronne de bronze et la douceur un peu sauvage des clochettes de métal suspendues aux angles retroussés.

Ce fut à l'ombre de la vieille pagode, au-dessus du vacarme des élèves jouant dans la cour, que le petit Américain blond grandit tout seul, assis dans son fauteuil, puis rampant sur le plancher jusqu'à ce qu'il pût se relever, trébucher vers la fenêtre, et regarder au-dehors.

Lorsque l'enfant quitta les bras de Carie, elle prit sa part du travail de l'école, dirigée par son mari. La question de propreté l'occupa tout d'abord. Son regard vif inspectait les longues queues pendues aux crânes des élèves, en découvrait les inconvénients. Elle s'acharnait alors, frictionnait d'insecticide les racines des cheveux, lavait et fourbissait, impitoyable, sans s'occuper des cris et des protestations. Après quoi, elle examinait les lits, les vêtements, faisait des fumigations et, à force de nettoyages, tout le monde était propre et mal à l'aise.

Andrew s'occupait de l'âme immortelle et ne songeait ni à la vermine ni aux punaises. Carie, absorbée par ses efforts de propreté, vit Andrew qui priait avec un gamin récalcitrant. Elle interrompit ses travaux et se dit, pleine de remords : « Comme il est meilleur que moi ! pourquoi est-ce que j'oublie si facilement les âmes ? »

Et elle lançait au Ciel une de ses prières rapides et fugitives : « Aide-moi, mon Dieu, à me souvenir que les âmes sont plus importantes que les corps ! »

Mais l'instant d'après son intérêt était pris par les ordres à donner à la cuisine, les commandes de riz et de légumes, ou bien elle voyait un petit garçon trop pâle, et il fallait le décider à boire un peu de lait, ce qui répugnait à son âme d'Oriental, ou encore un autre gamin avait des démangeaisons dans les mains et elle courait chercher la pommade soufrée. Les âmes ont plus d'importance, elle le croyait sincèrement, mais les corps sont si présents !

A cette époque, son ardeur à venir en aide la conduisit à étudier la médecine dans les différents livres qu'elle put se procurer à Shanghaï, et elle tint une petite clinique où elle traitait les maladies les plus simples, pansait les ulcères, les infections de la peau et donnait des conseils aux mères pour guérir leurs enfants. Cela faisait partie de son travail journalier. Elle apprit à donner des coups de bistouri

dans de hideux furoncles et à soigner des pieds mutilés, cariés et gangrenés. Elle avait souvent la chair de poule, et la nausée l'empêchait parfois de manger, mais son humour la sauva. Elle ne manquait jamais de sourire quand elle voyait une femme hésiter devant une pilule de quinine : « Comment une si petite chose soulagerait-elle dans ces cas redoutables : frissons, fièvre ou bien maladies qui flétrissent et jaunissent le teint ? »

Sans un mot, mais avec un éclair de malice dans les yeux, elle apprit à faire fondre la pilule dans un grand bol d'eau chaude et à tendre le médicament amer, plein jusqu'au bord, à une vieille dame qui, le trouvant très mauvais et très abondant, se sentait rassurée et buvait le tout, convaincue que ce remède la guérirait complètement.

La joie de voir renaître une peau saine, et la santé revenir à des corps pâles et émaciés, faisait du bien. C'était un triomphe et compensait les révoltes de la chair sensible, l'horreur inspirée par les maux si longtemps négligés.

Cette année-là, son frère Cornélius lui envoya un harmonium de bonne taille de chez Mason et Hamlin, semblable à celui du salon d'Amérique. Il avait un son remarquablement doux, car Cornélius

l'avait choisi lui-même avec grand soin et son oreille si juste ne s'y était pas trompée. L'instrument mit six mois à parvenir à destination, ayant été expédié par la Méditerranée. Il arriva un samedi soir et Carie ne put ni manger ni dormir, jusqu'à ce qu'elle eût ouvert la caisse et, aidée par Andrew, déballé l'instrument. Il était là, bien à elle ! Carie s'assit, le cœur ému, et avec un sentiment de vénération, joua un des chœurs qu'on chantait chez elle : « Je sais que mon Rédempteur est vivant ! » Bientôt sa grande voix triomphale s'éleva joyeuse et passa au-dessus des cours et des rues; les gens s'arrêtaient en chemin dans le crépuscule, pour écouter ce qu'ils n'avaient jamais entendu jusqu'ici. Ensuite elle chanta un cantique en chinois, et le domestique vint et se tint dans l'ombre de la porte entrebâillée. Elle remarqua sa physionomie attentive et, avec un grand sursaut de joie, elle pensa soudain que ce don serait peut-être son moyen d'action particulier. A compter de ce jour-là, l'harmonium représenta pour elle un être vivant, et encore aujourd'hui il y a des gens qui, songeant à elle, la revoient devant son instrument, échappée à son travail de maîtresse de maison, vêtue n'importe comment, ayant gardé son tablier; mais toujours d'un même geste, ses fortes mains rassemblaient la mélodie en puissants accords, pour l'éparpiller ensuite, et sa voix magnifique résonnait au loin. A travers ses nombreuses pérégrinations, son harmonium la suivait, et lorsque sa demeure n'était qu'une chaumière de boue, on le plaçait sur une estrade de planches,

pour le protéger de l'humidité du sol de terre battue et de manière que Carie pût y courir plusieurs fois par jour et le faire parler.

Le second été, elle se trouva de nouveau enceinte. Andrew et elle passèrent toute la saison à Shanghaï, pour être près du docteur, Carie n'allant pas très bien. Sur le point de rentrer, Andrew eut une violente insolation, et ils durent prolonger leur séjour. Carie le soigna elle-même, car le docteur déclarait que sa vie dépendait des soins qu'il recevrait. Carie envoya Edwin, son petit garçon, chez une amie et se mit résolument à l'œuvre pour sauver son mari.

Pendant six semaines il demeura entre la vie et la mort et tout ce temps-là Carie ne se dévêtit pas une seule fois pour dormir, se bornant à se baigner et à se rafraîchir matin et soir. Elle ne quitta pas le chevet du malade et s'occupa entièrement de lui. Le docteur fut surpris d'une pareille vitalité. Pendant les brûlantes et moites journées de la fin de l'été et du début de l'automne, Carie garda une apparence de fraîcheur avec ses robes blanches, un ruban au cou, des cheveux brillants, ondulés et impeccables, et une âme calme et résolue. Elle avait décidé qu'Andrew ne devait pas mourir au début de la carrière qu'il avait choisie. Il fallait songer aussi à l'enfant attendu, et ne pas se laisser aller à la crainte et à l'angoisse à cause de lui. Andrew délirait la plupart du temps;

elle dut se faire aider par un domestique pour le tenir, et le baigner à l'eau fraîche jusqu'à ce que le calme revînt. Carie eut sa récompense, car son mari guérit, mais les muscles de ses bras et de ses épaules étaient si atteints qu'il ne retrouva jamais sa souplesse de mouvement.

Aux jours frais de la fin d'automne, tous revinrent à Soochow et une fille naquit, Maude. Elle était petite et bien ronde, un joli bébé à peau très blanche avec des yeux bruns et des boucles blondes. Ce fut un heureux hiver entre les deux enfants. Edwin avait énormément grandi et commençait à parler et à chanter. Carie était ravie lorsqu'elle mettait le bébé dans le berceau et gardait Edwin à côté d'elle pendant qu'elle leur faisait de la musique. Le bébé écoutait les yeux grands ouverts, et Edwin avait une petite voix qui se développait claire et juste.

Carie était la plus gaie des mères. Elle récoltait ici et là des chansons ou des couplets qu'elle inventait et prenait dans ses quelques livres ou ses revues, et elle remplissait de joie la vie de ses enfants. Plus tard, à l'âge mûr, lorsqu'ils regardèrent en arrière, ils comprirent le degré de solitude dans lequel ils avaient grandi, l'étroitesse du milieu, mais ils n'eurent jamais à en souffrir à cause de leur mère, car ils jouissaient des richesses de sa présence. Une partie de sa gaieté lui venait de son âme débordante de vie, mais il y avait aussi, chez elle, une volonté réfléchie

de protéger ses enfants de la vie orientale qui les entourait, car elle la trouvait trop belle et trop triste pour ces cœurs d'enfants. Elle s'est toujours sentie oppressée par le trop d'humanité de l'Orient : l'acceptation de la souffrance humaine, de la passion humaine. Elle ne voulait pas que ses enfants apprissent cela trop tôt, cependant elle leur montrait les beautés à leur portée. Elle soulevait son bébé à la fenêtre pour lui faire entendre le joli tintement argenté des clochettes de la pagode, mais elle avait garni la vitre du bas d'un rideau plissé afin de cacher à Edwin la vue du mendiant assis tout le jour en dessous, le nez et les joues rongés de lèpre.

Cet hiver-là, elle se consacra très nettement en premier lieu à ses enfants, et à mesure que son expérience de la maternité grandissait, elle vécut plus profondément en elle-même. Elle recommença à se préoccuper de la question de Dieu, ce Dieu qui ne lui avait encore accordé aucun signe d'approbation après des années d'attente. Elle ne put jamais savoir si les rapides élans de son âme lui venaient d'ailleurs ou partaient simplement de son propre cœur et de ses désirs. Dieu ne la visitait jamais d'une manière perceptible. Mais bientôt, elle s'aperçut que ses petits enfants lui apprenaient beaucoup de choses sur ce Dieu en qui elle espérait — leurs visages levés vers le sien, cherchant à deviner sa disposition d'esprit, leurs mains qui s'accrochaient à elle — toute sa vie, Carie nous a répété : « Ils m'ont appris beaucoup

plus de choses que je ne leur en ai enseigné. » Elle s'enfonçait dans sa méditation et disait enfin : « Je pense que nous ne comprenons pas plus les desseins de Dieu que ces bébés ne voyaient les miens, même lorsqu'il s'agissait d'eux. Ils se confiaient à moi pour leur existence, certains de mon amour, et à cause de cela prêts à croire que je savais mieux que personne ce qu'il leur fallait. Je pense que c'est ainsi que nous devons envisager la question divine — croire simplement que Dieu existe et qu'il prend soin de nous. » Ce fut là en définitive toute sa foi.

Lorsque le printemps approcha, elle s'aperçut que, malheureusement, elle se trouvait enceinte de nouveau. Cela entraînait le sevrage de la petite Maude peu avant l'insoutenable chaleur de l'été. Carie fit de son mieux, sans livre et sans les nombreuses facilités que les mères ont de nos jours.

Mais, en dépit de tous ses soins, le changement de nourriture rendit le bébé malade, et Carie affolée déclara que, si l'on voulait que l'enfant survive aux chaleurs, il fallait partir, habiter une contrée plus fraîche. Alors Andrew, elle et les enfants, firent voile pour le Japon à travers la mer de Chine et passèrent le reste de l'été dans une petite île. Andrew, absorbé comme toujours par son zèle pour l'œuvre, parcourait le pays avec un missionnaire japonais,

tandis que Carie se dévouait à ses enfants. Ils vivaient sur la plage tout le jour et les vagues transparentes se déroulaient doucement sur le sable jusqu'à la frange des pins. Edwin culbutait dans l'eau et hors de l'eau, brunissait et se fortifiait, et même la petite Maude, assise et les mains pleines de sable, avait les pieds baignés par les courtes vagues tièdes. Elle allait mieux, sans être guérie, car on ne trouvait pas de lait frais et elle ne pouvait pas digérer l'épais lait concentré et sucré. A la fin de l'été, elle restait fragile et menue. Carie, reconnaissante de la voir encore en vie, se prépara à retourner en Chine. Andrew se montrait impatient de reprendre son travail.

Le voyage à travers les mers houleuses, à bord d'un petit bateau à roues, fut rendu encore plus difficile lorsqu'un effroyable typhon se déclara. Il semblait que le vaisseau dût sombrer avant l'aube, dans les flots démontés. Carie était terriblement malade et tourmentée, mais sa frayeur et son mal disparaissaient devant son inquiétude pour la petite Maude, prise dès le premier soir par une violente indigestion qui, dès le début, menaçait d'être fatale. Carie, déchirée par les nausées, craignant pour l'enfant qu'elle portait en elle, trébuchait dans la cabine du vaisseau ballotté, en tenant dans ses bras le bébé malade. Andrew était incapable de l'aider, car la petite Maude refusait d'aller avec lui; il se bornait à souffrir et à prier. La chaleur était étouffante dans la cabine fermée; à la longue, Carie criant qu'elle préférait être

balayée par-dessus bord, plutôt que d'entendre les halètements du bébé, se sauva et, accrochée à la rampe, grimpa le long des escaliers vers le pont. Là, elle rencontra un passager qui comprit son état. C'était un vieux missionnaire, le docteur W. A. P. Martin, il lui prit doucement la petite fille des bras et la promena de long en large. Il s'aperçut aussitôt qu'elle était mourante et, le regard triste, il contempla avec tendresse le menu visage qui se calmait et devenait inconscient.

Il n'y avait pas de médecin à bord de ce petit bateau japonais et Carie, voyant ce qui allait se passer, fut prise d'un désespoir mortel. Elle redescendit en courant dans la cabine, se jeta par terre et pria avec angoisse. Si Dieu devait lui parler du haut de son ciel qu'il le fasse à présent — tout de suite ! Andrew qui, de son côté, priait avec calme, ne put supporter les supplications fébriles de sa femme, sa façon d'importuner Dieu, et il la reprit doucement, mais elle se retourna vers lui avec colère :

« Ce n'est pas toi qui portes ces petits enfants, lui cria-t-elle. Tu ne comprends pas ce que c'est que de donner la vie pour en former un et puis de le voir mourir — c'est moi-même qui meurs ! » Et dans un accès de fureur contre lui elle ajouta : « Si cet autre n'était pas venu aussi vite, j'aurais nourri Maude tout l'été et je l'aurais sauvée. — Oh ! Maude — Maude ! »

Elle remonta sur le pont où le doux vieillard se tenait immobile, appuyé contre la lisse, pendant que le bateau était projeté çà et là par le vent. Il avait caché le visage du bébé avec un coin de la couverture et attendait avec un air de recueillement que la mère approchât, puis il alla vers elle et lui remit le léger fardeau immobile. « Mon enfant, dit-il doucement, la petite fille est retournée à Dieu qui l'avait donnée. »

Carie, sans mot dire, prit le bébé dans ses bras, C'était le premier coup direct que la vie lui portait et elle se sentait sans défense. Il lui fallait être seule, elle ne pouvait supporter la présence de personne — même celle d'Andrew. Elle alla au bout du pont et ouvrit la petite porte qui donnait sur l'arrière du bateau. Elle s'y glissa et s'assit sur un rouleau de cordages. La mer se soulevait en grandes vagues noires, que l'aube incertaine éclairait par endroits d'une lueur plombée, livide. Les embruns arrosaient Carie d'une buée d'écume; elle enveloppa l'enfant dans sa jupe et souleva la couverture pour regarder le petit visage. Il était blanc et tranquille, déjà sculpté dans la quiétude.

« Elle est réellement morte de faim — morte d'inanition », murmurait Carie.

Un jet de gouttelettes tomba sur elles deux et Carie recouvrit l'enfant. Combien elle détestait cette

mer — cette énorme chose mouvante, insensée. En tout cas le petit corps ne serait pas englouti, perdu dans son immensité. Elle le ramènerait à Shanghaï, où il reposerait parmi les autres Blancs.

Le ciel gris pesait sur la mer grise et rugissante. Au milieu de tout cela, où donc se trouvait Dieu ? Inutile de prier, de réclamer un signe. Elle entoura l'enfant de ses bras, d'un geste de défi, et, accroupie, regarda fixement l'océan. Elle eut un gros sanglot; malgré cette souffrance, le mal de mer reprenait. Assise, son bébé mort dans les bras, les nausées la terrassaient sans pitié, et il fallait y prendre garde à cause de l'enfant à naître.

Elle se leva, prise de vertiges, chercha à tâtons l'escalier, et cramponnée à la rampe d'une main, son bébé serré contre elle de l'autre, elle se glissa lentement vers sa cabine. Le vent avait défait ses longs cheveux foncés qui étaient mouillés par les embruns. Andrew regardait fixement à travers le verre épais du hublot, fermé à cause de la tempête, mais que les eaux sombres recouvraient à tout instant comme si on naviguait sous la mer.

Il tourna vers sa femme un visage tranquille : « C'est la volonté de Dieu », dit-il doucement. Mais elle repoussa derrière elle ses cheveux mouillés et lui lança cette réponse : « Ne me parle pas de Dieu ! »

Brusquement elle éclata en sanglots.

Carie sentit sa violente douleur s'apaiser à la longue, elle arriva à l'envisager avec calme, mais toujours en éprouvant cette sensation de vide atroce qui lui faisait mal dans la poitrine. Elle retourna avec les siens dans la maison, à l'ombre de la pagode, et elle se força à reprendre bravement sa vie; elle apprit à lire à Edwin, s'occupa maternellement des élèves, leur enseigna le chant, la manière d'étudier leur histoire, l'arithmétique, la géographie et autres sujets d'importance actuelle, qui distinguaient cette école de celles, vieilles et classiques, du pays. Elle conserva à sa demeure son aspect frais et soigné, pétrissait des pains bruns, faisait du beurre avec du lait de buffflonne qu'elle était enfin arrivée à se procurer, et remplissait complètement ses journées de cent manières différentes. Mais elle ne pouvait pas supporter le tintement des clochettes de la pagode, et quand le vent les agitait, elle quittait en hâte son travail et fermait la fenêtre. Elle se sentit reconnaissante lorsque, au bout de deux mois, Andrew fut brusquement rappelé à Hangchow. C'était un soulagement que de retourner dans un endroit où Maude n'avait jamais vécu et où Carie ne trouverait aucun souvenir de cette courte vie.

Elle se mêla un peu plus au travail d'Andrew. Dieu n'était pas plus proche d'elle que par le passé, mais elle avait cessé d'éprouver de la révolte et dépassé cette période de colère, qu'elle sentait si futile. Elle arrivait même parfois à dire : « Que ta volonté soit faite », sans qu'un esprit de rébellion remontant du fond de son cœur vint aussitôt l'étouffer. Elle s'efforça de nouveau à vaincre sa nature passionnée et véhémente. L'ancienne lutte recommençait. Elle songeait, cherchait à voir dans cette épreuve une discipline nécessaire, à lui trouver un sens. Peut-être Dieu avait-il voulu lui venir en aide, et lui enlever son enfant parce qu'elle oubliait le Seigneur au milieu de son bonheur maternel. Il fallait qu'elle fût conduite par la douleur puisqu'elle n'avait pu l'être par la joie ? Elle s'humilia à cette pensée, et se rendit plus souvent à la petite chapelle aux murs blanchis qui s'ouvrait sur la rue si animée; elle y parlait aux femmes et essayait de leur apprendre à lire. Quelques-unes l'avaient reconnue, et la vue de leurs braves figures lui réchauffait le cœur. Lorsqu'une d'elles lui disait : « J'ai perdu mon enfant cette année », les yeux de Carie se remplissaient de larmes et elle prenait la main brune et la serrait, pleine de compréhension.

Mais le physique et le moral se trouvaient trop étroitement liés chez Carie. Quand elle était malheureuse, son corps perdait de ses forces et cet hiver-là elle maigrit et se sentit lasse. La naissance d'une

petite fille, au printemps, ne lui rendit pas sa gaieté. C'était trop tôt pour en avoir une autre dans ses bras. Elle l'accepta avec douceur, tendrement, mais sans joie. L'enfant qu'elle nomma Edith sembla se ressentir de l'état d'âme de sa mère; elle était grave, calme et patiente pour son âge et, même tout bébé, avait un air sérieux et résigné.

L'été, ils allèrent tous sur les hauteurs, sans trop s'éloigner d'une ville où Andrew continuait à prêcher et à enseigner, mais cependant à distance suffisante pour obtenir un changement d'air et échapper à la chaleur humide des champs de riz stagnants qui mijotaient au soleil. Un temple chinois se trouvait au sommet d'une montagne et ils y louèrent deux chambres.

Ce fut une nouvelle expérience pour Carie. Le calme profond des bosquets de bambous ombreux, les pins, les prêtres silencieux, imposants dans leurs robes grises, les grandes salles fraîches et obscures du temple, aux murs desquelles s'appuyaient en rêvant les dieux immobiles, tout cela lui montra un côté inconnu de ce vaste pays, si complexe. Les dieux formidables s'alignaient le long des principales galeries du temple, mais dans la chambre où Carie dormait avec ses enfants, une petite déesse de la miséricorde, dorée et placée au fond d'une niche, abaissait les yeux avec douceur. Edwin l'appelait : « la jolie dame en or », et Carie inventait des histoires

sur l'élégante figurine qui ressemblait à une poupée dans ses robes flottantes. La jeune femme finit par éprouver beaucoup de bienveillance à l'égard de la patiente déesse qui considérait de haut les visages blancs des étrangers.

Lorsque les enfants dormaient et que Carie les éventait dans leur sommeil, elle réfléchissait à l'étrangeté de sa vie. Autrefois, sa chambre et sa demeure donnaient sur des prairies ondoyantes, des routes de campagne aux claires bordures, des monts lointains balayés par les vents, et sur de vastes cieux — à présent, elle se trouvait assise avec ses deux enfants, dans la pièce sombre d'un temple chinois et apercevait à travers la fenêtre ronde, au bas d'un chemin pavé, l'urne d'encens, énorme, qui se profilait contre l'épaisse verdure des bambous. Jour et nuit, à intervalles réguliers, la note solitaire, vibrante, de la cloche du temple, se répercutait et les flancs de la montagne en renvoyaient l'écho — une singulière musique mystique, empreinte de tristesse humaine.

Carie, brusquement, se sentait saisie de peur. Elle prenait son petit garçon dans ses bras et s'écriait en elle-même qu'elle ne voulait pas que son fils, un enfant américain, fût assombri par l'étrangeté de ce pays — ni lui, ni aucun des siens. Dorénavant, son premier souci serait de leur parler de leur patrie à eux, cette belle et joyeuse contrée où les gens croient

que Dieu est un libre esprit qu'on ne trouve pas emprisonné sous ces formes effrayantes et grotesque d'argile peinte.

A l'aube et au coucher du soleil, les prêtres psalmodiaient leurs tristes chants, et lorsque le petit Edwin entendait cette vague de voix humaines qui s'enflait et montait en mélodies lentes et mélancoliques, il courait cacher son visage dans le sein maternel; alors Carie le consolait sur un ton naturel et tout à fait simple : — C'est leur manière à eux de chanter des cantiques, disait-elle. Ne sais-tu pas comment nous faisons nous aussi ? »

Elle mettait sa joue contre celle de son fils et chantait doucement : « J'aime à conter Jésus et son amour », puis elle se lançait dans une joyeuse chanson enfantine. Bientôt dans la chambre du temple chinois, résonnaient des sons pleins de gaieté, qui enveloppaient les enfants, leur donnaient une impression de sécurité et de réconfort. Pour eux, les tristes psalmodies ne formaient qu'un accompagnement, à peine perceptible à travers cette voix chaude et heureuse. Avant de terminer, elle entonnait toujours : « Ma patrie c'est toi, doux pays de liberté. » Edwin se joignait à elle de toutes ses forces, avec entrain. Ce fut le premier chant qu'il sut par cœur jusqu'au bout.

Mais le chagrin avait sournoisement miné la santé de Carie, et, malgré sa volonté, elle n'arrivait pas à reprendre l'élasticité de son pas. L'air très lourd était affaiblissant et des nuées de moustiques s'élevaient des eaux tièdes des champs de riz. On ignorait à cette époque que ces insectes transportent la malaria, et Carie considérait ses frissons et ses accès de fièvre comme une chose toute naturelle. De plus, Edwin fut pris d'une dysenterie, et resta faible et pâle pendant des semaines.

D'autres difficultés surgirent encore, l'année après la naissance du troisième enfant. Andrew et Carie furent appelés à Soochow, et pendant leur séjour dans cette ville, le jeune docteur américain de la mission, qui venait d'arriver et habitait avec eux, épouvanté par le spectacle terrible des souffrances qu'il devait soulager et par l'immensité de sa tâche, montra des symptômes d'aliénation mentale. Carie, avec ses perceptions subtiles, fut la première à s'en rendre compte et elle vivait dans une grande tension d'esprit, redoutant un malheur.

Un jour, à la fin d'un repas et après le départ d'Andrew, qui avait terminé avant les autres, le docteur Fishe sortit une boîte de pilules de sa poche et la posa devant Carie.

« Mrs. Stone, dit-il d'un ton persuasif, vous vous êtes mal portée ces derniers temps, voici quelque chose qui vous guérira immédiatement. » Il eut un rire strident et bizarre, Carie se sentit glacée.

« Mais je vais parfaitement bien à présent, docteur Fishe », répondit-elle, surprise, en se levant à demi.

Il lui saisit le poignet et articula d'une voix basse et rude : « Avalez, avalez ces pilules tout de suite. »

Carie s'aperçut immédiatement qu'elle avait affaire à un fou. Son habituelle présence d'esprit ne lui fit pas défaut; elle répondit tranquillement : « Attendez un instant que je remplisse mon verre », et, très calme, elle sortit de la pièce avec son verre vide à la main.

Une fois au-dehors, elle courut chercher Andrew. Il prêchait à des gens de la rue, réunis dans une pièce du bas, mais lorsque, très essoufflée, elle eut raconté son aventure et dit ses craintes pour les enfants restés seuls avec le fou, Andrew la suivit aussitôt. Heureusement, il était plus grand et plus fort que le jeune docteur qu'il trouva tapi sous la table et muni du couteau à découper. II finit par le terrasser après une courte lutte.

Le lendemain, Andrew l'emmena à bord d'une jonque chinoise et l'accompagna jusqu'à Shanghaï, en le surveillant jour et nuit. Il le confia ensuite à un Américain qui retournait aux Etats-Unis. Le jeune docteur avait des moments de complète lucidité pendant lesquels il savait parfaitement ce qui se passait. Il entendit l'Américain expliquer à quelques passagers que le docteur Fishe ne jouissait pas de toutes ses facultés et qu'ils ne devaient pas se tourmenter s'il paraissait quelquefois bizarre. Aussitôt, le jeune docteur s'empressa de leur confier à son tour qu'il ramenait l'Américain chez lui parce qu'il était devenu fou. Les passagers et l'équipage, perplexes, se demandèrent vraiment pendant quelques jours lequel des deux était sain d'esprit.

Cet incident avait achevé de démonter Carie. Elle se sentit fatiguée et s'aperçut pour la première fois qu'elle toussait et avait des mouvements de fièvre. Accompagnée d'Andrew, elle alla consulter un docteur de Shanghaï, qui lui dit qu'elle était atteinte de tuberculose et qu'il lui fallait s'embarquer immédiatement pour l'Amérique.

Elle retourna dans la petite chambre pauvre de la pension de famille des missions, afin de réfléchir à ce qu'elle devait faire. Un instant, elle avait eu cette pensée heureuse : « Je peux en toute conscience retourner chez moi ! » Mais la figure d'Andrew lui était apparue aussitôt pâle et défaite. Elle

s'en souvenait à présent, dans cette petite pièce où il était assis, lui tournant le dos, les épaules affaissées, et elle lui dit tranquillement : « Andrew, je ne retournerai pas à la maison. »

Au bout d'un moment, il demanda : « Qu'y a-t-il d'autre à faire ? »

Et elle répondit d'une voix ardente : « Je ne t'enlèverai pas à l'œuvre. Je ne veux pas qu'il soit dit que c'est moi qui t'en ai éloigné. Nous irons au nord de la Chine, à Chefoo, nous y prendrons une maison, et tu pourras prêcher là-bas. Moi, je me guérirai seule. »

Elle vit les épaules de son mari se redresser, il se retourna vers elle, un soulagement se lisait dans son regard et dans sa voix : « Eh bien, Carie, si tu crois... »

Elle le regarda alors, trop fière pour dire autre chose, blessée au fond de l'âme. Se doutait-il de la lutte qu'elle devrait entreprendre ? Il était prêt à accepter d'elle n'importe quel sacrifice. Mais cela ne faisait rien, elle se débattrait seule. Elle comprit alors clairement, pour la première fois, qu'il n'y avait en réalité rien de commun entre cet homme et elle si ce n'étaient ces deux liens : l'enseignement de leur religion et les enfants qu'ils avaient eus ensemble, et les enfants eux-mêmes n'étaient qu'un lien de la chair, car Andrew n'avait jamais compris ni aimé les

enfants, pas plus du reste qu'il ne leur était hostile. Il se bornait à ne pas leur attribuer une existence réelle. Sa vie se passait au sein d'une union mystique avec Dieu et avec les âmes humaines — car les hommes et les femmes représentaient rarement autre chose qu'une âme à ses yeux. Tandis que chez Carie les sens étaient réels, la vie presque toute de chair et de sang — et Dieu — où Dieu se trouvait-il, et qui était-il ?

Toute l'existence de Carie se trouvait en question. Si elle enlevait Andrew à son œuvre, que leur resterait-il donc ? Quel lien leur permettrait de vivre côte à côte avec un semblant de sincérité ? Elle ne croyait pas qu'il pût jamais lui pardonner, ni même renoncer au travail qu'il avait entrepris. Carie appartenait à une époque où le mariage, du moins parmi les gens religieux et respectables, était aussi irrévocable que la mort. Elle avait promis de vivre avec lui et elle le ferait. Elle répondit donc à toutes les propositions de retour au pays par ces mots : « Non, nous allons au nord de la Chine, et nous verrons si je ne peux pas m'y guérir. Je ne céderai pas encore. »

Mais elle était d'une indépendance farouche lorsqu'on l'avait blessée, et elle ne permit pas à Andrew de toucher plus de la moitié de leur maigre salaire puisqu'elle-même ne pouvait plus travailler pour la mission. Ensuite, après avoir fait leurs adieux à leur petit groupe d'amis, ils louèrent une

jonque et firent voile sur la côte. Carie se demandait si elle reverrait jamais ces visages, devenus familiers dans le commerce de tous les jours. Mais elle avait sa fierté et la force de sa décision la rendait grave.

Je me souviens qu'elle me raconta que cette jonque, comme beaucoup d'autres, était infestée d'énormes rats qui couraient toute la nuit au-dessus d'elle, le long des poutres basses. Une fois, elle fut brusquement tirée de son sommeil par un de ces rongeurs pris dans les épaisses mèches de ses longs cheveux dénoués, et qui cherchait à s'échapper. Elle dut enfoncer sa main, le saisir et le jeter par terre. La sensation de ce corps lisse qui se tordait entre ses doigts la rendait malade, et d'horreur elle eût voulu couper ses cheveux.

Lorsqu'on atteignit la côte, ils s'embarquèrent tous pour Chefoo, port de mer sur le bord d'une baie au nord de la Chine. Mais je ne dois pas oublier de dire que c'est la veille de leur départ que Carie découvrit la table ovale, dans une boutique d'occasions à Shanghaï. Séduite par ses proportions délicates, son air de solidité, elle l'acheta séance tenante au vieillard courbé et chicaneur qui l'avait en sa possession. Andrew en fut stupéfait et contrarié, car une table à ses yeux n'était qu'une table, et ils transportaient bien assez de meubles déjà pour son plaisir. S'il avait pu le faire, il n'aurait voyagé qu'avec une besace, une maigre bourse et un livre, et ne se serait

chargé de rien. Mais Carie trouvait qu'un beau meuble est une source de joie, et lorsqu'elle se sentait violemment prise de mal de mer, elle prenait courage en songeant que dans la cale du bateau, au-dessous d'elle, se trouvait cette table, avec sa grâce, ses belles courbes, et son bois uni et brillant.

Chapitre 3

Arrivés à Chefoo, ils se mirent en quête d'une maison. Andrew voulait en louer une près de la ville chinoise, dans la courbe au pied des collines. Mais Carie refusa. Elle se sentait malade et si faible qu'elle ne se faisait aucune illusion; il lui faudrait lutter pour sa vie même et trouver toute l'aide possible dans ce qu'elle aurait autour d'elle. Edwin, lui aussi maigre et pâle, se tenait à peine sur ses jambes et n'arrivait pas à se débarrasser d'une vilaine dysenterie contractée six mois auparavant.

Lorsque Carie me raconta cela, son regard s'attendrit, plein de pitié : « Mon pauvre petit garçon, me dit-elle, qui devait suivre un régime de famine et qui avait toujours si faim ! Un jour, il vit quelques débris blancs sur le plancher de la salle à manger, il se baissa et lécha son doigt pour les prendre. Il croyait trouver des miettes de biscuits et pleura lorsqu'il découvrit que ce n'était que des parcelles de chaux tombées du mur blanchi. Cela me fendait le cœur ! »

Elle eût tant désiré emporter son fils avec elle, au-delà des mers, dans la demeure de son enfance, aux grandes pièces parfumées. Mais, puisque c'était impossible, elle choisit une maison au sommet d'une colline dominant la mer. La brise soufflait, très pure, venue tout droit de l'océan, et n'avait pas été polluée au contact d'une humanité fétide. Quant à Andrew, il devait faire un plus long trajet pour aller à son travail.

La maison, longue, à un étage, construite en pierre, se trouvait au-dessus d'une falaise qui descendait à pic dans l'eau profonde, bleue et transparente sous les vagues blanches qui s'élançaient contre les bords. Il y avait un petit jardin sablé et un mur assez haut pour protéger les enfants, mais qui permettait à Carie de s'appuyer et de plonger son regard dans le lointain, en rêvant qu'elle apercevait à dix mille lieues de là une rive aimée.

Elle prit alors à tâche de sauver sa propre vie. Andrew ne se douta jamais à quel point elle était atteinte, mais elle connaissait la raison de sa douleur au côté, de sa continuelle petite toux sèche qui la déchirait et de la fièvre qui montait chaque jour. Dans un coin du porche, elle installa son lit qu'elle fit placer sur des briques, afin de pouvoir contempler, au-dessus de la muraille, la mer et le ciel.

A droite de sa couche, des monts sablonneux élevaient leurs flancs nus, mais Carie ne voyait pas la ville chinoise construite à leur pied. Cela répondait à son désir, car il lui fallait, pour vivre, oublier les rues encombrées, les mendiants aveugles, et les misères qui lui brisaient le cœur puisqu'elle ne pouvait pas les soulager. Cependant, lorsqu'elle était étendue, elle y songeait encore.

« Andrew supporte la vue des malheureux, se disait-elle, car il prie pour eux et se sent consolé : il pense que Dieu sauvera leurs âmes et qu'au Ciel ils trouveront le bonheur. » Carie priait aussi bien sûr, mais avec véhémence et une sorte de colère, car ces choses n'auraient jamais dû exister sur terre et le Ciel ne saurait effacer le souvenir de misères passées. Et même si Dieu permettait de telles souffrances en vue de Ses sages desseins, comme le disait Andrew, cela n'allégeait guère les tiraillements de la chair frémissante, n'éclairait pas les aveugles et ne libérait pas non plus les vies broyées et opprimées. Carie arrêtait là ses pensées car elle ne trouvait de réponse nulle part. Elle s'efforça donc à l'obéissance avec toute l'énergie acquise pendant ses années d'apprentissage à la chapelle du village.

« Je n'ai qu'à avoir confiance et à obéir », se disait-elle, pleine de remords.

Il lui était impossible d'imiter Andrew, de se retirer dans sa chambre pour prier et d'en revenir satisfaite en ne songeant qu'aux âmes humaines. Mais en raison même de son angoisse, elle lavait et bandait les plaies, soignait les malades, et lorsque tout secours humain restait vain et que la souffrance et la mort ne pouvaient être évitées, elle pleurait, comme si les coups la frappaient dans sa chair à elle; aussi la vie avait brisé ses forces.

Je l'ai vue veiller une nuit à côté d'une mère qui regardait mourir son enfant. Carie priait à haute voix et agissait en même temps, et quand, à l'aube, l'enfant mourut, elle s'empara du petit corps brun et se sentant vaincue pleura avec fureur et désespoir. Elle raconta cela à Andrew. Surpris, il ouvrit de grands yeux et dit doucement : « C'est la volonté du Seigneur; sans nul doute, l'enfant est à l'abri, au ciel. » A quoi Carie rétorqua indignée : « Crois-tu donc que cette pensée remplit le cœur d'une mère et ses bras ? » Puis désolée, elle ajouta aussitôt : « Je sais combien c'est mal de parler ainsi, je devrais dire : Que la volonté de Dieu soit faite — mais cela ne comble pas le vide des bras ni du cœur. »

Une fois j'ai entendu quelqu'un lui dire en parlant d'un enfant mort : « Le corps n'est plus rien à présent que l'âme l'a quitté. » A quoi Carie a répondu très simplement : « Le corps ne compte-t-il donc pas ? J'aimais ceux de mes enfants; je n'ai jamais pu

supporter les voir mettre en terre. Je les ai formés et je tenais à eux, je les ai lavés, habillés et soignés; c'étaient des corps précieux. »

La mort et la souffrance paraissaient incompréhensibles à Carie, à elle qui n'aurait pu, avec sa sensibilité, blesser âme qui vive. Il lui était très difficile de comprendre le Dieu de son époque; en fait elle n'y arriva jamais.

C'est de l'une de ses expériences, profondément humaines, qu'elle ramena une femme qui devint sa servante et la suivit partout jusqu'à ce que la vieillesse l'eût rendue incapable. Cette femme vivait avec un homme qui n'était pas son mari et qui brisa le crâne de sa petite fille au matin de sa naissance. Carie passa ce même jour devant la misérable hutte et entendit les gémissements désespérés qui en partaient. Son oreille si fine comprit qu'il s'agissait là de quelque chose qui dépassait une souffrance ordinaire, et aussitôt, elle crut devoir s'informer de ce qui se passait. Elle entra et vit le pauvre petit être mort couché sur les genoux de sa mère; la cervelle s'échappait du crâne fendu. L'homme couché sur le lit de planches jurait, hargneux, et la femme assise semblait frappée de stupeur. L'enfant, trop maigre, n'eût sans doute pas vécu longtemps de toute façon. Carie, employant leur dialecte, questionna vivement. L'homme fut tellement étonné de la voir apparaître, si atterré par les yeux brillants, les regards courrou-

cés de la jeune femme, qu'il s'en alla sans mot dire. Carie, se retournant vers la malheureuse au teint bronzé, s'agenouilla devant elle, l'interrogea, et les deux mères se parlèrent. Carie fut outrée de ce qui venait de se passer, et avec sa générosité de cœur, elle s'emporta contre celui qui avait pu commettre une pareille action.

« Oh ! la pauvre petite ! » s'écria-t-elle d'une voix ardente, et la femme, qui regardait fixement l'enfant mort, se mit soudain à pleurer. « Cet homme mériterait d'être tué », ajouta Carie d'un air farouche.

« Qui peut toucher à un homme ? disait la femme au milieu de ses sanglots. Il a le droit de tuer une petite fille si ça lui plaît. Que ne m'a-t-il tuée, moi aussi, du même coup !

— Mais à présent vous n'allez pas rester avec lui ? fit Carie.

— Où pourrais-je aller ? demanda la femme. Les hommes sont partout les mêmes. J'ai vécu ici et là, ils se ressemblent tous. »

Carie sentit ce que cette femme avait de simple et de sincère, elle répondit spontanément : « Vous viendrez habiter avec moi. J'ai besoin de quelqu'un qui m'aide à garder ma petite fille. »

La femme se leva lentement :

« Je vais chercher un morceau de natte pour envelopper mon enfant, ensuite je viendrai. »

Carie ne l'interrogea plus jamais. Elle reçut cette femme chez elle, lui enseigna le travail de la maison, et chercha même, mais en vain, à lui apprendre à lire. A cause de son amour pour Carie, la Chinoise arriva à s'occuper tendrement d'Edwin et de la petite fille blanche. En entendant parler de Maude elle versa quelques larmes, puis elle rappela ses souvenirs et dit : « Mais au moins le maître ne l'a pas tuée avec une pierre pendant qu'elle prenait votre sein.

— Non », répondit Carie tout bas, remplie de pitié. Puis elle saisit l'occasion : « Nous ne permettons pas ces choses dans notre pays, dit-elle, car nous croyons en un Dieu qui nous enseigne la bonté. »

Ah ! mon beau pays ! songeait Carie, et mon Dieu qui rend meilleurs ceux qui ont foi en lui !

« J'aimerais connaître tout cela », répondit la femme. Et Carie se mit à lui parler. Cependant elle hésitait. Après tout, songeait-elle, cet être simple ne lui enseignait-il pas plus de choses qu'elle ne lui en apprendrait ? Dieu devait exister, puisque là où il n'était pas, les gens arrivaient à ressembler à des

bêtes. Et devant de semblables exemples, Carie sentait renaître son espérance.

A partir de ce jour-là cette femme suivit Carie dans toutes ses pérégrinations; elle fit partie de la maisonnée et éleva les enfants qui naquirent par la suite à Carie et Andrew. Des années plus tard, lorsque ces mêmes enfants, ayant grandi, montraient leur affection à Wang Amah ou la taquinaient en l'appelant « Mère nourricière », je me souviens du tendre regard avec lequel Carie considérait la vieille femme amaigrie, ridée et toute blanche. Une fois Carie me dit : « Je crois que Wang Amah n'était pas ce qu'on appelle une femme vertueuse et je crains qu'elle n'ait jamais compris grand-chose à l'Evangile, mais je ne l'ai jamais vue brusquer un enfant ni prononcer une mauvaise parole, et s'il n'y a pas de place pour elle au ciel, je lui donnerai la moitié de la mienne — si j'en ai une. »

|

Wang Amah suivit la famille à Chefoo. Elle y soigna Carie et les enfants, ce qui permit à Carie de rester alitée sans se préoccuper d'Edwin et d'Edith. Andrew continua à prêcher avec plus de ferveur que jamais, aussi indifférent à tout le reste que l'était saint Paul. Mais Carie se reposait au grand air, vif et pur. Elle dormait, lisait, mangeait et revenait énergiquement à la vie. Au bout de six mois sa toux avait

disparu. Carie put se lever et, pendant quelques heures chaque jour, faire de menus travaux dans la maison et le jardin sans avoir la fièvre. Ces mois de convalescence que Carie passa dans la petite maison perchée au-dessus de la mer, n'ayant entre elle et sa patrie que l'étendue de l'océan, furent une des plus heureuses périodes de ces années-là. Elle avait la satisfaction de voir Andrew occupé à un travail de son choix; elle sentait dans ses veines la poussée de forces nouvelles et se laissait imprégner par l'ardente beauté du ciel, des monts et de la mer.

Ce fut un grand bonheur pour nous tous quand elle put recommencer à chanter, très doucement au début, puis ensuite à pleine voix.

Cette maladie eut son bon côté pour les enfants. Carie passa beaucoup de temps à les regarder jouer, à s'émerveiller et à les admirer. Elle leur racontait des histoires et leur défendait d'imiter certaines choses qu'ils voyaient autour d'eux. Elle leur disait souvent : « Nous sommes Américains. Nous n'agissons pas de cette manière-là. »

Carie fêtait toujours le Quatre Juillet. Elle arborait un drapeau confectionné par elle. On tirait des pétards et on chantait autour de l'orgue l'hymne américain. Bien avant de connaître leur pays, les enfants disaient en songeant aux périodes de congé : « Nous irons chez nous. »

Souvent au coucher du soleil, assis sur la plage, ils regardaient l'océan tandis que leur mère leur parlait du pays là-bas — leur pays. Elle décrivait la vaste maison blanche, la prairie, le verger et les fruits qu'ils pourraient ramasser et manger crus, tant ils étaient doux et propres sous la pluie et le soleil. Ces petits enfants croyaient entendre des récits du paradis, eux qui, toute leur vie, avaient été surveillés de près, de crainte qu'en mettant dans leur bouche quelque chose de non stérilisé ils ne fussent infectés, comme Edwin, qui, d'une façon mystérieuse, en dépit de toutes les précautions, était resté malade pendant bien des mois, si bien qu'il ne reprenait qu'à présent sa santé habituelle. Jusqu'à la fin de leur vie, les enfants de Carie considérèrent leur patrie comme une contrée magique où l'on boit de l'eau qui n'a pas bouilli, et où l'on mange des pommes, des pêches et des poires en les cueillant aux arbres.

Chaque jour on allait se baigner, sauf quand il y avait un typhon et que les vagues étaient trop fortes. Un jour il arriva à Carie une petite aventure que l'on raconta souvent par la suite. Sa main restait encore très amaigrie, et un matin, sans qu'elle s'en aperçût, son anneau de mariage glissa dans l'eau, et elle ne constata sa disparition que plus tard.

Elle retourna aussitôt sur la plage. Tout le monde se mit à la recherche, mais en vain. Carie paya un des petits boys de la plage et le fit plonger à l'endroit précis où elle s'était baignée, mais il ne trouva rien. Vers la fin de l'après-midi, alors qu'elle avait abandonné tout espoir, elle tenta un dernier effort et se promena lentement sur le sable. Tout à coup, les derniers rayons obliques du soleil pénétrèrent les eaux calmes et unies. Un rayon brilla au travers jusqu'au fond; il frappa l'anneau qui gisait dans un creux et le fit scintiller. Le boy plongea de nouveau et ramena la bague, que Carie glissa triomphalement à son doigt. Quand elle annonça cela à son mari, il lui répondit placidement : « Je sentais bien que tu la retrouverais; j'ai prié. »

Plus tard, lorsque ses enfants écoutaient le récit de cet incident, ils s'écriaient : « Maman, l'as-tu vraiment retrouvée à cause des prières de papa ? »

Un éclair de malice passait dans les yeux vifs de Carie tandis qu'elle répondait : « Peut-être, mais on ne l'aurait pas vue si je n'étais pas retournée. C'est très bien de prier, naturellement — mais il vaut toujours mieux essayer aussi soi-même, une fois de plus ! »

Carie se sentait guérie, et elle se vit obligée de trouver un moyen de gagner de l'argent en attendant d'être assez forte pour quitter le bord de l'océan, et de reprendre l'œuvre missionnaire dans le véritable champ d'action de son mari. Elle logea chez elle un petit groupe d'étrangers qui venaient passer l'été à la mer et s'installa avec ses enfants dans les pièces du grenier, ce qui lui permit de rassembler une somme suffisante pour remplacer la part de salaire dont elle s'était privée.

La mise à l'épreuve de ses forces lui importait encore plus que l'argent. Il lui fallait pétrir le pain, laver, faire la cuisine et s'occuper des douze personnes qui habitaient la maison, sans autre aide que le domestique et Wang Amah, qui gardait les enfants. Carie put s'en tirer, bien qu'elle fût de nouveau enceinte. Mais comme il n'y eut ni retour de fièvre, ni toux, elle se sentit guérie. A la fin de l'été, lorsque ses hôtes la quittèrent, elle ferma la tranquille petite maison sur la mer, avec son jardin sablé, et la famille reprit le chemin de la Chine du Sud.

Carie supplia Andrew de ne pas retourner à l'embouchure du Yangtsé où ils avaient habité. Elle allait bien, mais ne se sentait pas forte. On les envoya dans un port fluvial, à Chinkiang, une ville au bord de l'eau, célèbre, depuis l'époque de Marco Polo, à cause de ses grands temples, de sa pagode et de son riche commerce, car elle se trouve placée au

point d'intersection du fleuve et du grand canal. Carie s'y plut tout de suite, admirant les collines qui s'élèvent de ses rives. Mais l'endroit était trop cosmopolite pour satisfaire un véritable pionnier comme Andrew. Il trouvait là d'autres missions et des hommes blancs, alors qu'il aspirait aux grands espaces dans lesquels personne ne prêche aux foules. Carie n'osait pas rêver d'un jardin à elle, car son mari était mécontent. La mission finit par comprendre qu'il la servirait mieux aux avant-postes et lui permit d'aller où bon lui semblerait. Il loua donc un appartement de trois pièces pour sa famille, au-dessus d'une boutique chinoise, s'embarqua sur une jonque et fit voile vers les régions supérieures du grand canal, au nord de la province de Kiangsu.

Une fois de plus Carie s'efforça de créer un foyer à ses enfants. Les trois pièces donnaient sur le large fleuve Yangtsé, rapide et jauni par la terre arrachée à ses rives tandis qu'il dévalait de sa source, dans un parcours torrentiel de milliers de lieues. Pendant les mois qui suivirent, Carie apprit à haïr et à redouter cette grande rivière implacable, si rapide dans ses gorges, si paresseuse et maussade quand elle s'étale dans le pays. La jeune femme y voyait le symbole de la vie orientale, insensée, débordante, qui opprime et semble engloutir toute autre vie qui lui barre le chemin. Carie s'efforçait à la résistance chaque fois qu'elle construisait un foyer américain à ses enfants.

Elle cousait souvent, assise près de la fenêtre, et levait les yeux pour regarder tournoyer lentement les eaux du fleuve avec ses remous. Elle voyait les bacs énormes aller et venir de la ville à la rive opposée et les légers sampans, semblables à des barques, qui erraient comme des feuilles tombées d'un arbre. Parfois ils se trouvaient pris par des courants contraires, et les hommes devaient employer tout leur art pour louvoyer dans ce réseau des flots.

Au printemps, le fleuve montait, gonflé par les neiges des montagnes et des gorges des régions supérieures; il devenait terrible, furieux. Carie en supportait à peine la vue, car elle avait assisté plus d'une fois au renversement des bateaux bondés de passagers, qui se débattaient ensuite dans l'eau sans qu'un seul pût être sauvé. Deux fois elle avait vu un bac, plein de monde, avec des gens assis jusque sur les bords, retourné et emporté comme une grosse bête. Des têtes noires étaient apparues un instant; elles s'élevaient et s'abaissaient dans l'eau jaune; des bras se dressaient désespérément, puis le fleuve les avait engloutis et tout était revenu dans l'ordre à part le bateau qui tournoyait follement à la dérive.

Ceux qui tombaient à l'eau ne pouvaient être sauvés, prétendait-on, car les courants contraires qui passent sous la surface calme et ridée du fleuve sont trop rapides et profonds. De temps à autre, à peu de jours d'intervalle, un sampan se trouvait happé et

entraîné au fond. Cependant, avec l'étrange fatalisme oriental, les indigènes continuaient à traverser les eaux dangereuses dans n'importe quelle embarcation légère. Mais la haine du fleuve grandissait chez Carie à mesure qu'elle constatait combien il opprimait les gens et surtout ceux dont l'existence en dépendait.

Elle devait sans cesse surveiller Edwin et Edith, de peur qu'en s'amusant à regarder les bateaux par la fenêtre ils ne fussent témoins de l'horreur de cette lutte des hommes et des femmes qui se noyaient, en se débattant.

Carie avait appris à se faire une demeure partout où il le fallait et elle s'installa à côté du fleuve qu'elle détestait. Elle blanchit les trois pièces à la chaux et fit peindre les planchers et les boiseries par un indigène. Puis, dans une boutique d'étoffes chinoises, elle acheta de la mousseline blanche, celle qu'on emploie pour les moustiquaires, et en fit de jolis rideaux à volants, car les premiers rideaux roses se trouvaient usés depuis longtemps. Elle les tailla très larges, de manière à pouvoir les tirer et masquer le fleuve cruel. Comme il n'y avait pas de place pour un jardin, elle cloua en dehors de la fenêtre une caisse à lait vide et, un jour, elle emmena Wang Amah et les enfants sur les collines qui entourent la

ville; elle rapporta de la terre saine et noire et en remplit la caisse dans laquelle elle planta des boutures de géranium rapportées du petit jardin sablé de Chefoo, et les rosiers qu'elle conservait toujours. Bientôt il y eut une flambée de couleur entre elle et la rivière.

Sous ces trois chambres, les seules qu'Andrew avait pu louer, se trouvait le magasin du *comprador* où un propriétaire chinois vendait, avec des produits du pays, différentes denrées étrangères en boîtes et, surtout, du whisky et de l'eau-de-vie. Les quelques hommes blancs du port et de rares Chinois trafiquaient là. Les principaux clients de la boutique se recrutaient parmi les marins et les soldats des bateaux de guerre américains ou européens qui faisaient escale de temps à autre dans les bassins du port. Le fleuve était si large et si profond que les grands vaisseaux auraient pu le remonter bien au-delà de Chinkiang. La vue du drapeau américain, flottant bravement au-dessus des eaux sombres et dangereuses, réchauffait l'âme de Carie.

Elle plaignait surtout ses compatriotes. Ces jeunes gens descendaient à terre pleins d'ardeur; des garçons à peine sortis de l'enfance qui venaient de tous les Etats de l'Union, rieurs, vigoureux, désireux de s'amuser. Mais ils ne trouvaient rien à faire, et faute de mieux, ils envahissaient la petite boutique sale du *comprador*, achetaient du chocolat éventé,

des biscuits anglais, et surtout bouteilles après bouteilles de whisky écossais. Carie les entendait de sa chambre au-dessus, lorsque tard, la nuit, et jusqu'à l'aube, ils chantaient, criaient et se lamentaient dans leur ivresse. Des bouteilles s'écrasaient contre les murs, et semblable à un chant de moustique, la voix suraiguë des chanteuses de maisons publiques perçait à travers le brouhaha. Parfois des hurlements éclataient et des pleurs, mais Carie ne cherchait pas à savoir ce qui se passait, remplie de pitié pour ces jeunes gens, si loin de chez eux. Elle avait honte parce qu'ils étaient ses compatriotes et agissaient de la sorte devant un peuple étranger, déjà porté à l'orgueil et au mépris.

Quelquefois, après une de ces nuits, elle descendait au matin faire ses achats dans la boutique, et elle voyait des débris de porcelaine et des marchandises répandus partout. Le propriétaire du magasin, un homme jaune au visage grimaçant, regardait les dégâts d'un œil sombre. Carie lui demanda un jour : « Pourquoi leur vendez-vous cette liqueur puisqu'elle les rend mauvais ? »

Il répondit d'un air narquois : « Oh ! si les Blancs font de la casse, je les force à payer ! »

Mais Carie, poursuivie par sa pitié pour les gens de son pays, et par son humiliation, eut une idée qu'elle mit en pratique pendant bien des années.

Lorsqu'un vaisseau étranger était signalé au port, elle commençait aussitôt à faire des gâteaux — de grands gâteaux neigeux, à la noix de coco, d'autres savoureux, foncés, au chocolat, d'une pâte très légère, dont elle avait appris la recette dans la fraîche cuisine dallée de son enfance, puis elle pétrissait des tartes et des galettes et invitait les marins à prendre le thé. Il n'y avait pas grand-chose de commun entre ces hommes rudes qui se pressaient dans les petites pièces avec un ricanement timide, et cette femme gracieuse et cultivée. Mais elle sentait le lien profond qui les unissait, lien de race et de patrie, et elle avait le cœur réjoui lorsqu'elle les voyait se bourrer de bons gâteaux et avaler des litres de limonade. Quand ils étaient bien rassasiés, elle leur faisait de la musique et chantait, ou bien elle s'asseyait et écoutait simplement ce qu'avaient à dire ces gars privés de femmes. Lorsqu'ils partaient, elle triomphait à la pensée de les avoir sauvegardés au moins une fois — et tout en les protégeant, de leur avoir donné un peu de leur pays.

Cet hiver-là, elle eut un petit garçon qu'elle appela Arthur. Il était, lui aussi, blond avec des yeux bleus. Elle éprouva une joie nouvelle devant cette vie qui commençait, car elle accueillait chacun de ses enfants avec un grand sursaut de bonheur, malgré ce que pouvait lui coûter leur venue. Wang

Amah était ravie cette fois-ci, car il s'agissait d'un fils. Le bébé avait déjà deux mois, lorsque son père le vit : un joli enfant, mais délicat dès le début.

Dans le journal de Carie, tenu irrégulièrement pendant ces années-là, je retrouve sans cesse cette exclamation : « Combien je suis riche par mes enfants ! »

Sans les amis qu'elle aurait eus tout naturellement si elle avait vécu dans son cadre ordinaire, et malgré les longues absences d'Andrew, elle se sentait heureuse au milieu de ses enfants et eux l'étaient aussi, près d'elle. Un jour, tandis qu'elle écoutait une femme raconter le grand amour romanesque de sa vie, j'aperçus une expression de regret passer dans les yeux de Carie; mais cette lueur de nostalgie s'effaça vite et elle répondit tranquillement : « Mes enfants ont été mon roman. »

Edwin et Edith montrèrent très tôt d'exceptionnels dons d'intelligence, et Carie se faisait une joie de satisfaire leur avidité de lecture et de chant.

Elle ignorait, dans cette vie si étrange, ce que lui réservait l'avenir, mais, pendant l'hiver d'attente, elle se consacra tout entière à ses enfants. Il n'y avait pas de jardin où ils auraient pu jouer et la rue était sale et encombrée, aussi chaque belle matinée, lorsqu'on avait déblayé le travail de la journée, Wang Amah et

Carie, qui portait le bébé, emmenaient-elles les enfants par les petites rues, pour éviter l'attention, jusqu'au chemin de montagne. Heureusement c'était très près. On atteignait vite une route qui serpentait sous les arbres et les bambous jusqu'aux terrains verdoyants des tombes.

Carie se sentait toujours attristée par ces arpents semés de tombes ; le sol était vert au printemps et en été, puis sec et brun en hiver, lorsqu'on avait coupé l'herbe comme combustible. La jeune femme songeait aux vies enfouies là, et souvent oubliées. Les tombes des soldats tués à la guerre étaient petites et serrées les unes contre les autres ; celles, plus importantes, des hommes riches et de leur famille étaient entourées de murs; chaque sépulture avait sa signification. Mais Carie préservait ses enfants de cette tristesse, et ils jouaient gaiement sur les tombes, ramassant des fleurs sauvages et courant sur les pentes raides. Plus tard lorsqu'ils allèrent dans leur pays, ils s'étonnèrent de voir les collines unies, sans le plus petit édifice, et comprirent pour la première fois qu'ils avaient joué toute leur vie au-dessus des morts. C'est ainsi que cette mère américaine protégeait ses enfants et leur conservait la gaieté.

Le flanc de la colline sur laquelle ils s'amusaient le plus fréquemment s'étendait à l'ombre d'un fort construit au sommet. Non loin de là, les soldats faisaient l'exercice dans un champ, et les enfants ai-

maient à regarder les hommes vêtus de bleu et de rouge foncer avec leurs lances et leurs épées, ou bien à entendre tonner l'unique canon enlisé dans la boue du mur qui entourait le fort.

Au pied du mont serpentait le fleuve. Il rentrait lentement dans son lit, faisant apparaître une plaine riche, d'où s'élevait, abrupte, une île en forme de cône aigu, appelé encore aujourd'hui l'île d'Or. Une pagode exquise, que Marco Polo contemplait de son temps, se dressait au-dessus des toits recourbés du temple de cette île.

Autant les enfants jouissaient de la vue des soldats étincelants, et du son si brusque de l'étrange petit canon, autant leur mère affectionnait les monts lointains dont les sommets s'échelonnaient en pics, le long de la rive du fleuve. Clairs et bleus à midi, voilés de brume le matin et le soir, Carie les aimait; ils remplaçaient un peu pour elle cette autre ligne de montagnes profilées contre le ciel de sa patrie autour des terres de son ancienne demeure, à dix mille lieues de là.

L'été s'approchait de nouveau. L'été que chaque année Carie redoutait à cause de ses éternelles journées humides. La puanteur des rues remplies de détritus, montait, envahissant les trois pièces. Les géraniums languirent et moururent à la chaleur et les roses se fanèrent. Les mouches pullulaient, sorties

des piles d'ordures à demi consumées qui fumaient sous le soleil brûlant. L'air chaud pesait comme une buée nauséabonde. Il fallait à tout prix, se dit Carie, emmener les enfants à la montagne.

Sur l'une des collines, près du fort, se trouvait un ancien enclos des missions, et, après bien des pourparlers, Carie trouva une maison à un étage, vide pendant l'été. C'était une demeure basse, carrée, de six pièces, placées trois par trois, de chaque côté d'un couloir qui traversait la maison, et une véranda garnissait deux des murs extérieurs. Cela semblait être un paradis auprès de l'appartement situé au-dessus de la rue bruyante et encombrée. Carie s'installa et l'été s'écoula. Parfois Carie s'impatientait, le soir, lorsqu'elle faisait la chasse aux mille-pattes qu'elle craignait de voir grimper dans les lits des enfants, car leurs piqûres rendent malade.

Les mares et les rizières tassées au fond des vallées donnaient naissance à beaucoup de moustiques et des nuées de mouches sortaient des grandes jarres remplies de vidanges dont se servent les fermiers pour enrichir le sol. Cependant on pouvait contempler les vallées fertiles et les collines basses, couvertes de bambous; éloigné d'une lieue, le fleuve cruel, réduit à une large bande jaune, coulait inoffensif au bord de l'horizon. Très tôt le matin, une brume épaisse emplissait les vallées, et les sommets des monts émergeaient, semblables à des îlots verts.

C'était splendide, et paraissait d'autant plus beau à Carie que cela lui rappelait son pays. Seulement ces brouillards étaient lourds et chauds, tandis que ceux de la Virginie avaient le piquant de la gelée, à l'aube.

Une petite pelouse où s'ébattaient les enfants et un bout de jardin étaient encore ce qu'il y avait de mieux. Carie planta des fleurs et se levait de bonne heure pour les cultiver et les pousser à s'épanouir avant son départ. Ce fut son premier jardin en Chine.

Mais l'été prit fin et Andrew arriva, disant qu'une maison les attendait, plus haut sur le grand canal, dans une petite ville appelée Tsingkiangpu dont il avait fait la base de son travail pendant ces derniers mois. Il quittait ce centre et parcourait un large réseau de pays, soit à dos de mulet, soit en charrette ou à pied, pour prêcher et enseigner sa foi dans les hameaux, les villages et les villes. Il était suffisamment familiarisé avec Tsingkiangpu pour y avoir sa demeure et il y avait loué une habitation chinoise qu'il venait de faire réparer.

Carie regrettait sa maison à laquelle elle s'était attachée, et ses fleurs n'avaient encore que des boutons, mais elle emballa ses paquets, ses meubles et ses enfants, et suivie de Wang Amah, la famille s'embarqua sur une jonque. Au bout de dix jours de lente navigation et de halage le long du placide canal, elle atteignait la vieille ville chinoise qui ne con-

tenait aucun habitant de race blanche. Andrew avait trouvé une maison de dimensions exceptionnelles au fond d'une grande cour. On disait qu'elle était hantée par le fantôme d'une femme maltraitée par son mari, à qui avait appartenu l'immeuble. Cette femme reparaissait sous la forme d'une belette, si bien que personne ne voulait louer la maison et son propriétaire fut heureux de la céder même à un étranger.

Quoi qu'il en fût, Carie se montra reconnaissante, et une fois de plus se mit à installer son foyer. Elle répétait la même formule à peu de chose près — des murs propres, blanchis à la chaux, de grandes fenêtres percées dans le mur et de frais rideaux à volants, des nattes propres sur le plancher; la cour semée de gazon, des fleurs encore, des chrysanthèmes achetés à des marchands, et de petites roses simples, très gaies, rouges, roses et jaunes. Puis lorsque le cher harmonium et la table eurent pris leur place, qu'on eut installé les lits, quelques sièges de rotin et la cuisine, le foyer se trouva reconstitué. Au-dehors, tout le trafic principal se faisait dans la rue bruyante qui courait de l'est à l'ouest à travers la ville, puis il y avait le grondement de la cité, les cris des vendeurs, des coureurs de pousse-pousse, se frayant un chemin parmi la foule, le grincement des brouettes. Mais à l'intérieur des murs derrière le portail, on trouvait ce coin de paix et de propreté où l'Américaine avait reconstruit un petit fragment de son pays au sein duquel elle pourrait élever ses en-

fants. Elle y amenait souvent des femmes chinoises qui s'émerveillaient et soupiraient en voyant combien cet intérieur était joli.

Andrew avait ouvert de nombreuses chapelles dans la ville, et il prêchait dans toute la région. Il allait et venait, plein du zèle de sa mission. Il maniait bien la langue et passait une partie de son temps à faire des livres pour ses auditeurs.

Carie, à cette époque de sa vie, ne le suivait pas loin de sa demeure et des enfants, mais elle se rendait souvent dans les chapelles et jouait sur les petits harmoniums en dirigeant les chants avec sa voix claire. Après le sermon d'Andrew, elle enseignait aux femmes qui, par petits groupes, venaient écouter l'étrange doctrine. La plupart d'entre elles étaient des malheureuses créatures, déçues, lasses de la vie et courbées par le chagrin; elles étaient dégoûtées par les exigences des prêtres de leur religion. Quelques-unes ne comprenaient pas la nouvelle doctrine, et, sans doute, les mots prononcés par Carie n'apportaient jamais le message qu'elle voulait.

Mais lorsqu'elle avait écouté les tristes récits, sa sympathie si prompte, si naturelle, avait encore plus d'influence que les paroles qu'elle prononçait. Sa première impulsion était toujours de « chercher le remède » et on finit par l'appeler « l'Américaine aux bonnes œuvres ». Beaucoup de Chinoises venaient la

trouver, des inconnues, qui avaient entendu parler d'elle et qui terminaient invariablement leurs histoires en disant avec une expression de désir inquiet : « On prétend que vous trouvez toujours un moyen... »

Elle était constamment prête à entendre les doléances. Je la revois, assise devant la fenêtre du petit salon, son visage mobile altéré par la compassion et écoutant avec sérieux une voix brisée qui ne s'arrêtait pas. Les enfants jouaient et criaient joyeusement dans le jardin; de temps à autre, elle leur souriait tout en restant attentive, le regard triste». La plupart de ces femmes étaient des êtres opprimés qui n'avaient jamais rencontré dans leur vie quelqu'un qui consentît à écouter les plaintes de leurs pauvres cœurs, aussi elles les répétaient maintes fois, soulagées de parler à une oreille sympathique. Un jour j'ai entendu une femme lui dire : « Expliquez-moi ce que je dois faire, et je le ferai. Dites-moi ce que je dois croire et je le croirai. Dans toute ma vie je n'ai jamais rencontré personne qui prêtât attention à une seule de mes paroles ou de mes larmes. Mon père ne m'aimait pas car j'étais une fille; mon mari ne tenait pas à moi; mon fils me méprise. On m'a toujours dédaignée parce que je suis une femme laide et ignorante. Cependant, vous vous êtes intéressée à moi, bien que vous soyez une étrangère, une Américaine, aussi votre foi sera la mienne. Vous devez avoir la vraie

religion puisqu'elle vous rend bonne — même envers moi. »

Cet hiver-là fut un des plus heureux de la vie de Carie. La maison chinoise était très confortable; on avait fait faire un poêle de zinc à un ferblantier et les deux fenêtres étaient garnies de fleurs. Carie possédait le don de les faire pousser; les pièces qu'elle habitait et qui auraient semblé nues avec leur maigre mobilier prenaient l'air meublé et hospitalier à cause des plantes qui les ornaient.

Mais le printemps arrivait et l'été approchait de nouveau. Si seulement cette saison n'existait pas ! se disait Carie. Mais l'été fut pire que jamais, car il y eut au printemps une sécheresse inaccoutumée qui persista jour après jour. Les fermiers, qui, à l'époque des pluies, comptaient sur les inondations pour remplir les rizières, virent leurs récoltes sécher en herbe, sous leurs yeux. L'été fut torride, au-delà de tout ce qu'on pouvait imaginer. Il fallut renoncer à l'espoir des récoltes de riz et les cultivateurs semèrent du maïs ici et là pour ne pas se trouver entièrement dépourvus.

Carie, avec sa vive intuition, prompte à saisir les variations d'humeur des gens qui l'entouraient, constata un changement chez les habitants de la ville; il venait peu de monde à la petite chapelle d'Andrew. La foule du début se clairsemait, et un certain di-

manche la salle se trouva vide. Le lendemain, Wang Amah, au retour du marché, avertit Carie qu'elle ferait mieux de ne pas sortir dans la rue. Pressée de questions, la servante répondit à contrecœur : « Les gens disent que les dieux sont en colère parce qu'il y a des étrangers en ville. C'est la première fois qu'ils viennent y habiter et jamais jusqu'ici on n'avait souffert d'une sécheresse pareille. Alors, on croit que les dieux doivent être fâchés. »

Andrew lui-même, aveugle en général à tout ce qui se passait en dehors de l'œuvre, s'aperçut que lorsqu'il parlait dans la rue ou distribuait des traités religieux, les gens prenaient des mines hostiles. Une ou deux fois même, un homme s'était emparé d'une de ces brochures et l'avait déchirée à la face d'Andrew. Geste significatif dans un pays où les caractères d'imprimerie sont sacrés par eux-mêmes. Mais l'opposition donnait plus de fermeté à Andrew, et lorsqu'il sentit son travail impossible en ville, il entreprit une de ces grandes randonnées dans la campagne qui duraient plusieurs semaines et Carie resta seule avec les enfants et Wang Amah.

Par une brûlante journée du mois d'août, Carie cousait près de la fenêtre. L'air était lourd, écrasant, et sa densité semblait accroître chaque bruit de la rue. Elle entendit chuchoter sous la fenêtre ouverte. Elle écouta, l'oreille tendue, remplie d'appréhension. Deux hommes complotaient.

« Ce soir à minuit, disaient-ils, ce soir à minuit, nous forcerons la porte, nous les tuerons et jetterons leurs corps devant les dieux pour qu'ils nous donnent la pluie. »

Carie se leva bien vite et partit à la recherche de Wang Amah. « Va écouter dans la rue, dit-elle, et tâche de découvrir ce qu'on projette pour ce soir », et elle répéta tout bas ce qu'elle venait d'entendre.

Sans mot dire, Wang Amah mit son plus vieux manteau et sortit. Bientôt elle revint, le regard fixe. Elle ferma soigneusement toutes les portes et colla ses lèvres à l'oreille de Carie.

« Oh ! ma maîtresse, dit-elle d'une voix haletante, ils viendront ce soir pour vous tuer, vous et les enfants ! Tous les Blancs doivent périr. »

Carie la regarda : « Crois-tu qu'ils le feront vraiment ?

— Pourquoi pas ? » répondit Wang Amah accablée, et doucement elle essuya ses yeux du coin de son tablier : « Tous ces gens pour qui vous avez été si bonne, murmura-t-elle — il ne s'en trouvera pas un seul parmi eux qui osera vous venir en aide à présent. S'ils l'essayaient, ils seraient massacrés eux aussi. » Carie restait immobile et silencieuse; elle se hâtait de réfléchir. Wang Amah regarda la femme

blanche dans les yeux et dit fermement : « Mais il y a moi. »

Carie s'avança et saisit la main fidèle, brune et dure. « Je n'ai pas peur, dit-elle. Je vais aller prier mon Dieu. »

Elle se retira dans sa chambre, ferma la porte et tomba à genoux près du lit. Un instant, les battements de son cœur lui firent tourner la tête. Cette journée amènerait-elle la fin de sa vie — de celle si courte de ses enfants ? Elle éleva son cœur vers de vagues hauteurs où on lui avait appris que Dieu régnait, et elle pria : « Si c'est ta volonté : sauve-nous, mais en tout cas aide-moi à ne pas avoir peur. » Puis, après une longue pause, elle reprit : « Si le moment de mourir est venu, aide-moi à faire passer mes enfants les premiers. »

Elle resta longtemps agenouillée, demandant ce qu'elle devait faire. Puis elle attendit en silence, mais, comme les autres fois, aucune réponse ne lui parvint. A la longue elle se releva, fortifiée par son propre courage et la forte et salutaire colère qui montait en elle.

« Je ne me laisserai pas massacrer par un tas d'ignorants superstitieux, et je ne permettrai pas qu'on tue mes enfants. », se dit-elle pleine de décision et étonnée elle-même de son calme. Malgré le

silence de son Dieu, elle se fierait à Lui et ne craindrait pas les hommes.

Ce soir-là, elle coucha les enfants de bonne heure et puis se mit à coudre tranquillement. Toute la journée, sa colère l'avait soutenue. « Je n'ai aucune envie de mourir », se dit-elle tout haut avec fermeté. Peu à peu, un plan d'action s'était imposé à elle.

Elle s'approcha de la fenêtre avec son ouvrage et se mit à écouter en travaillant. Le murmure de la ville palpitait dans l'air étouffant et poussiéreux. Elle surveillait, suspendue à la plus légère variation de son rythme. Vers minuit, le changement eut lieu. Le murmure s'enfla et parut monter vers la maison. L'heure approchait. Elle se leva et appela doucement Wang Amah, assise sans bruit dans l'ombre de la cour. « Wang Amah, je te prie, prépare le thé à présent. »

Puis elle descendit, mit des tasses et des soucoupes autour de la table ovale et des gâteaux dans les assiettes. Lorsque tout fut arrangé, avec le soin qu'on prend quand on donne une fête, elle balaya le plancher, rangea la pièce et plaça les chaises comme pour recevoir des invités. Ensuite, elle alla dans la cour et ouvrit tout grand le portail d'entrée.

Un petit groupe d'hommes, en avant-garde, se tenait sur le seuil, les visages cachés par l'obscurité de cette nuit étouffante. Ils reculèrent dans les ténèbres; Carie fit semblant de ne pas les voir et n'eut aucune défaillance. Elle revint dans la maison, laissant la porte ouverte derrière elle, releva la mèche de la lampe à huile, dont la clarté se répandit au-dehors, puis monta réveiller les trois enfants. Elle les habilla et les descendit. Ils ne disaient rien, étonnés de ce qui se passait, mais leur mère leur parla d'un ton naturel, chanta une petite chanson, les installa par terre sur la natte et leur donna leurs jouets du dimanche. Bientôt, ils s'amusèrent joyeusement et Carie s'assit de nouveau avec son ouvrage. Wang Amah avait apporté des pots remplis de thé et se tenait immobile derrière les enfants, la face impassible.

Autour de la maison, le murmure s'amplifiait, se changeait en un bruit de voix grondantes. Lorsqu'elles se firent plus nettes et plus proches, Carie se leva d'un air indifférent, s'avança à la porte, et cria : « Entrez donc, je vous prie ! »

Les hommes étaient déjà au milieu de la cour et au son de la voix de Carie ils se précipitèrent en avant; une foule de gens haineux, irrités, appartenant aux plus pauvres classes laborieuses. Ils étaient armés de bâtons, de massues et de couteaux. Elle les appela de nouveau, aimable et cordiale, grâce à un

effort de volonté. « Entrez, mes amis, mes voisins, j'ai préparé le thé. »

Les hommes hésitèrent alors, incertains. Quelques-uns se poussèrent à l'intérieur. Carie s'affaira, versa du thé dans une tasse qu'elle tint à deux mains selon les règles de la politesse, et s'avança l'offrant à celui qui devait être le meneur, un grand individu à l'aspect revêche et à moitié nu. Il resta bouche bée, puis s'empara de la tasse, incapable de faire autrement. Carie répandait ses plus brillants sourires sur les visages qui luisaient, éclairés par la lumière venue de la porte grande ouverte.

« Voulez-vous entrer et vous servir de thé ? leur dit-elle. Asseyez-vous. Je regrette que mon humble maison ne contienne pas assez de sièges mais vous êtes les bienvenus. »

Elle recula et fit semblant de s'occuper autour de la table. Les enfants interrompirent leurs jeux et Edwin courut à ses côtés. Elle les rassura doucement. « Rien à craindre, mes chéris. Ce sont des gens qui veulent savoir ce que nous sommes — de drôles de gens qui n'ont jamais vu d'Américains et qui se demandent en quoi ils sont faits. »

La foule commençait à pénétrer dans la pièce. Les gens regardaient fixement devant eux, la bouche

ouverte, distraits momentanément. Quelqu'un observa tout bas : « C'est drôle qu'elle n'ait pas peur. »

Carie entendit et demanda avec une surprise très bien feinte : « Pourquoi craindrais-je mes voisins ? »

Les autres se mirent à examiner les meubles, les rideaux, l'harmonium. L'un d'eux posa le doigt sur une touche et Carie lui montra comment on produisait le son, puis elle se glissa sur le tabouret et se mit à jouer doucement et à chanter en chinois : « Jésus, ton nom est amour. »

Un silence de mort régna dans la pièce jusqu'à ce qu'elle eût terminé. A la fin, les hommes se regardèrent, hésitants : « Il n'y a rien ici, que cette femme et ces enfants », fit l'un.

« Je rentre chez moi », dit simplement un second, en sortant.

Quelques autres, le visage encore sombre, s'attardèrent, et le chef de la bande s'arrêta pour regarder les enfants. Il tendit la main à Arthur; le petit garçon au teint rose, amical, et qui toute sa vie avait été entouré de visages bruns, sourit et saisit le doigt noir et maigre de l'homme, qui se mit à rire, ravi, et qui s'écria : « En voilà un qui s'amuse bien ! »

La foule se réunit alors autour des enfants; on les examinait avec de bruyants commentaires; on ramassait leurs jouets pour les regarder et s'en divertir. Carie, angoissée, était à l'affût d'un mouvement brusque qui eût effarouché les enfants et déchaîné par là un changement d'humeur chez ces hommes. Wang Amah, au visage sombre et sévère, veillait près de la porte. Enfin, le meneur se leva et déclara à haute voix : « Il n'y a rien de plus à faire ici; je rentre. »

Ce fut le signal du départ. L'un après l'autre, avec des coups d'oeil en arrière, les Chinois se retirèrent dans la rue en traversant la cour. Carie s'assit, prise d'une soudaine faiblesse et, soulevant le bébé, le berça doucement sur ses genoux. Les hommes, attardés un instant sur le seuil du portail, emportèrent cette dernière vision de la jeune femme.

Lorsqu'il ne resta plus personne, Wang Amah se glissa jusqu'à elle, saisit l'enfant et le serra contre son sein d'un geste farouche.

« J'aurais tué le monstre qui lui aurait fait du mal ! » murmura-t-elle, et Carie aperçut le manche du couteau à découper qui sortait de la veste de Wang Amah. Carie se contenta de rire un peu nerveusement; elle souleva Edith dans ses bras, prit Edwin par la main, et fit monter tout le monde. Elle

baigna les enfants de nouveau dans de l'eau fraîche et les remit au lit.

Ensuite, elle descendit fermer le portail de la cour qui donnait sur la rue silencieuse et vide à présent, dans l'obscurité qui précède l'aube. Carie s'arrêta sur le seuil de la maison. Un peu de vent venait du sud-est, il semblait présager un typhon. Elle écouta. Une rafale s'éleva soudain, soufflant à travers les fenêtres, et les rideaux volèrent horizontalement. Ce vent si pur avait la fraîcheur de la mer lointaine.

Carie monta se coucher et resta immobile, l'oreille tendue. Le vent amènerait-il la pluie ? Elle resta éveillée une heure entière, puis tomba dans un léger sommeil dont elle sortit bientôt. Une averse s'abattait sur le toit d'ardoise, véritable musique ! L'eau se déversait des angles de la maison, éclaboussant les pavés de la cour. Carie était transie de joie. Son corps se détendait enfin dans l'air frais et humide. La terrible nuit — la nuit atroce était finie.

Elle se leva et vint à la fenêtre. Le jour gris commençait à paraître au-dessus des toits, mais pas un être ne bougeait. La ville dormait, accablée par la chaleur passée, et dans les rues vides la pluie tombait en longues lignes régulières. Ils étaient sauvés... Etait-ce enfin un signe du Ciel ?

La fin de l'été approchait et Carie se sentait heureuse et soulagée. Puis, comme si la joie ne pouvait durer chez elle, Arthur tomba malade un jour, d'une fièvre subite, au début de septembre. L'enfant avait fait une mauvaise chute, le jour précédent, dans l'égout recouvert de briques de la cour; il prit un air languissant aussitôt après et Carie le surveilla anxieusement. Mais le soir, il était gai comme d'habitude.

Le lendemain, il retomba dans l'état de langueur et à midi il était rouge de fièvre. Carie lui administra les simples remèdes qu'elle avait, le baigna dans l'eau fraîche, et Wang Amah l'éventait sans cesse. Malgré cela, la fièvre continuait à monter et le soir l'enfant avait perdu conscience. Toute la journée il s'était plaint, mais, si jeune, il ne pouvait indiquer où il souillait, bien que sa mère examinât le petit corps à plusieurs reprises. A la fin, il tomba dans une terrible prostration, les lèvres exsangues, et elle se pencha sur lui, terrifiée et impuissante; Wang Amah toucha les petits pieds.

« Il se meurt », dit-elle doucement.

Il n'y avait pas de médecin de race blanche dans la ville, mais la mère ne pouvait laisser mourir son enfant comme ça. Elle se tourna, hors d'elle, vers Wang Amah. « Va, va, trouve le meilleur docteur

chinois de la ville, demande-lui de venir tout de suite — dis lui — un fils va mourir ! »

Wang Amah disparut aussitôt et revint très vite accompagnée du docteur, un petit vieillard ratatiné, vêtu d'une robe noire, sale, avec d'immenses lunettes de cuivre sur le nez. Il entra, silencieux et impassible, dans la chambre, sans regarder à droite ni à gauche et s'avança directement vers le petit lit. Il sortit de sa manche une main malpropre, aux ongles longs, semblables à des griffes, et tint délicatement, entre le pouce et l'index, le petit poignet brûlant. Il resta ainsi un long moment les yeux fermés. Puis il se leva, retira de sa robe un morceau de papier plié, prit dans sa ceinture son encre et un pinceau et traça rapidement quelques hiéroglyphes.

« Il faut porter cela à la pharmacie », dit-il à Wang Amah, puis faire infuser les plantes dans l'eau chaude et en donner à boire un grand verre toutes les deux heures. Il tendit la main pour recevoir son paiement et sortit.

Wang Amah prit le morceau de papier, elle alla chercher un paquet d'herbes et un grand anneau de cuivre vieux et tout vert-de-grisé. Elle se hâtait de préparer le breuvage, lorsque Carie l'appela : « Amah ! Amah ! » C'était un cri et Wang Amah courut clans la chambre du malade. « Mon bébé ! mon bébé ! »

Carie le tenait clans ses bras. Il se mourait d'une convulsion. Wang Amah eut un léger grognement de compréhension, prit sur le lit un petit vêtement qu'avait porté l'enfant, s'empara au passage d'une lampe allumée et sortit de la maison en courant. Carie entendit la voix monter de la rue : « Enfant, reviens, reviens chez toi. » L'appel se répéta, de plus en plus faible, à mesure qu'il s'éloignait.

Carie avait entendu ce cri bien des fois et avait frémi de sa tristesse. Souvent aussi elle avait croisé une mère en pleurs portant à la main une lanterne allumée et une petite veste, et elle avait eu le cœur lourd de sympathie car elle savait que quelque part un enfant se mourait et que la mère, dans un dernier espoir, allait tenter de ramener la petite âme errante.

A présent cette petite âme errante était celle de son enfant. Elle serrait contre elle le corps frêle et tandis qu'elle le tenait il eut un frisson, puis s'immobilisa.

Le lendemain, elle envoya un coureur à la recherche d'Andrew, car il n'y avait pas d'autre service postal à cette époque. Wang Amah acheta un petit cercueil, Carie le doubla d'un peu de soie bleue qu'elle avait et, ensemble, les deux femmes baignèrent l'enfant blond et le déposèrent à sa place; en entendant leurs pleurs on n'aurait pu savoir laquelle des deux était la mère. On fit venir les hommes pour

sceller le cercueil, car l'air conservait encore sa chaleur d'été. Puis, lorsque tout fut terminé, Carie s'assit et attendit son mari. Il arriva le lendemain soir, exténué par ce voyage forcé. Carie vint à sa rencontre, les yeux secs, à bout de nerfs.

« Il faut que je parte, lui dit-elle, que je voie une femme blanche — quelqu'un de ma race. Emmenons le petit corps à Shanghaï auprès de l'autre. Je ne peux pas laisser mon bébé, ici tout seul, dans cette ville païenne ! »

Andrew consentit devant le désespoir qu'il sentait dans l'accent de sa femme. Le lendemain matin, ils louèrent une jonque et partirent pour la côte, un voyage de quatorze jours le long du fleuve.

Mais comme on était sans journaux et qu'il n'y avait pas de bureau de poste pour faire circuler les lettres, personne ne les prévint qu'à Shanghaï le choléra faisait rage. Ils arrivèrent dans la pauvre pension de famille de la mission en longeant les rues assombries par la mort. Le premier jour, Carie compta plus de cinquante cercueils passant devant sa fenêtre. Elle fut terrifiée et aussitôt l'enterrement ils hâtèrent leur départ.

Mais à l'aube du jour où ils devaient rentrer Carie fut prise de vomissements violents et de diarrhée. Une heure après, Edith, qui approchait de ses quatre

ans, fut prise à son tour. Andrew chercha un docteur, mais en vain, car c'était le jour des courses d'automne et tous les hommes de race blanche se trouvaient sur le terrain aux portes de la ville. Il fallut attendre deux heures pendant lesquelles Carie gisait, mourante. Lorsque le médecin arriva, il se mit vivement à l'œuvre pour la ranimer, indiquant à Andrew et à Wang Amah la manière de s'y prendre avec l'enfant malade.

Carie avait perdu conscience, mais une fois de plus son corps robuste prit le dessus et elle revint à elle. Vers dix heures du soir elle eut la force de murmurer : « Edith, Edith. »

Andrew qui n'avait jamais rien pu lui cacher, balbutia : « Essaie de croire... »

« Elle n'est pas morte ? demanda la pauvre mère haletante.

— Si », ne put s'empêcher de répondre Andrew.

Le lendemain on acheta un second petit cercueil qu'Andrew suivit seul au cimetière; la tombe fraîche dans laquelle reposait aussi Maude fut recouverte et on y enterra le troisième enfant. Carie, étendue sur son lit, sans larmes, amère, s'efforçait de s'humilier devant cette puissance terrible qui la spoliait ainsi. « Je crois... je deviendrai meilleure... Je veux avoir

confiance! » Mais au fond de son cœur qui refusait d'être écrasé elle pleurait et s'écriait : « Avoir confiance en qui ? »

Après la longue et pénible convalescence de Carie, on revint en jonque à la ville du centre. La maison semblait grande et vide avec Edwin redevenu à neuf ans l'enfant unique. Il était difficile de le distraire, de lui donner de la gaieté. Carie voulait en faire un être fort et vigoureux. Cependant, au milieu de cette atmosphère énervante et confinée, elle seule aurait pu le soutenir, et elle se sentait trop triste pour cela. Depuis qu'elle n'avait plus que ce fils, elle le veillait avec une crainte et une tendresse passionnées qu'elle savait être mauvaises pour lui.

Tout le long des jours et des nuits, son cœur saignait, pleurant les enfants qu'elle avait perdus. Andrew était retourné à son travail, comme il le devait, et elle restait seule. Wang Amah demeurait son amie, son aide, mais la simplicité de la Chinoise ne suffisait plus à Carie.

De nouveau, elle se remit à l'œuvre, soulageant lorsqu'elle le pouvait, retournant à la petite chapelle, mais, quand elle essayait de parler de Dieu, son cœur restait aride et silencieux. Que savait-elle de Lui en dehors des paroles creuses qu'on lui avait enseignées

? Ses lèvres ne transmettaient aucun message; seules ses mains obéissantes persistaient dans leur travail.

Elle ne pouvait même plus chanter les anciens cantiques sans pleurer. A la longue, l'effort usa ses forces. Elle luttait non seulement pour dominer son chagrin, mais encore pour trouver Dieu. Elle priait souvent et s'accrochait à un espoir religieux, car elle ne connaissait pas d'autre secours. La foi en une bonté tangible était nécessaire à sa nature positive. Mais ses prières semblaient revenir vers elle, comme un écho lancé dans le désert.

Wang Amah vit combien elle dépérissait et, un jour qu'Andrew se trouvait à la maison, elle lui dit qu'il allait perdre sa femme à son tour, s'il ne trouvait pas rapidement un remède à sa peine. Andrew regarda Carie et la trouva, en effet, triste, pâle et maigre. L'expression terne de ses yeux bruns l'effraya.

« Carie, dit-il en hésitant, si nous allions... aimerais-tu retourner un peu chez toi, en Amérique ? »

Elle le dévisagea sans mot dire et, brusquement, ses yeux sombres se remplirent de larmes. Son pays... sa maison... c'était la seule chose qui pût la sauver.

Ils avaient été dix ans absents et, selon la coutume des missions, Andrew avait droit à un congé d'un an. Un mois plus tard, ils faisaient route vers la côte.

En arrivant à Shanghaï, l'idée de retourner chez elle parut brusquement intolérable à Carie. Elle ne voulait plus partir. Elle avait le cœur à vif, la plaie saignait encore, et elle se sentait incapable de supporter la vue de visages familiers, pleins de sympathie, qui raviveraient sa douleur. Andrew, confondu par cet étrange revirement, consulta un docteur qui ordonna un changement de scène complet — dans un pays nouveau pour Carie. Ils choisirent la Méditerranée et l'Europe.

Pendant trois mois ils parcoururent les divers pays d'Europe et Carie gardait une passivité qu'on ne lui avait jamais vue. Ils débarquèrent en Italie et allèrent de là en Suisse. Ils restèrent un mois dans l'exquise ville de Lucerne et mangèrent du miel doré tandis que leurs regards allaient du plus bleu des lacs aux montagnes blanches et brillantes. C'était le meilleur des remèdes. La beauté faisait du bien à Carie, et la vue des frais espaces, des gens paisibles et propres, des petites églises aux clochers pointus ou des grandes cathédrales obscures rendait la santé à son âme. Vaguement elle retrouva l'impression qu'il

restait quelque chose de bon dans la vie. Et si la vie était bonne, Dieu existait donc encore; et Carie dans un avenir lointain saurait réconcilier sa douleur avec cette notion; en attendant elle se sentait trop lasse pour la moindre lutte. Elle s'était révoltée une première fois, puis désespérée devant un nouveau coup; mais quand sa belle et brillante petite Edith lui avait été retirée à son tour, à quatre ans, elle était restée muette, le cœur brisé. La tristesse de la vie autour d'elle, parmi les gens au milieu desquels elle travaillait, avait accentué cette sensation de malheur universel. Elle avait besoin de voir des pays calmes et prospères, où la souffrance n'est pas apparente.

Ils finirent par remonter au nord, en Hollande, où elle rechercha activement l'ancienne fabrique de meubles de Mynheer à Utrecht, modernisée à présent, mais demeurée une affaire importante. Carie éprouva un grand plaisir à y conduire Edwin, à lui montrer la maison et la ville et à voir poindre chez lui un sentiment de fierté à l'égard de l'isolement dans lequel elle avait vécu dix ans et reprenait racine parmi les siens.

Deux semaines passées en Angleterre, à la fin de l'été, pénétrèrent son âme de beauté, et elle se sentit de nouveau bien portante de corps et un peu mieux moralement. Du moins, elle arrivait à refouler sa douleur dans le passé, et si elle n'avait pas encore le courage d'envisager l'avenir, elle pouvait se ré-

jouir et songer avec une certaine excitation joyeuse à son pays et à sa vieille demeure.

Etait-il possible que pendant ces dix années cette plaine tranquille fût demeurée aussi belle ? De nouveau Carie, assise à la fenêtre de sa chambre de jeune fille, contemplait le paysage d'autrefois. Elle ne se lassait jamais de rester ainsi dans ce calme. La musique l'aurait rendue moins heureuse que ne le faisait la vue des montagnes boisées, s'élevant du sol fertile et paisible; elle aimait aussi à retrouver la rue du village abritée par de grands ormes et des érables, et à revenir dans la petite église blanche où le frère d'Andrew officiait toujours. Sa manière de prêcher était peut-être encore plus vague, sa petite femme, plus ronde, mais à part cela rien n'avait changé, sauf les visages connus, sur lesquels dix années de vie s'étaient imprimées.

A la maison Carie retrouvait ceux qu'elle aimait : son père, les cheveux d'un blanc de neige, avec son même despotisme et se montrant toujours un peu raide vis-à-vis d'Andrew; Cornélius qui avait épousé une jolie brunette beaucoup plus jeune que lui et qui se laissait mener par elle. Toutes les sœurs étaient mariées à l'exception de l'aînée et de la plus jeune, et Luther... comment ce gamin aventureux avait-il pu

se transformer en un commerçant prudent et fortuné, bon mari et père de deux enfants ?

Ils étaient tous là, heureux de la revoir, de l'accueillir avec une tendre sympathie dans la vieille maison, et cependant quelle large fissure séparait à jamais leurs vies de la sienne ! Le sentiment de divergences entre eux planait sans cesse sur Carie, le souvenir d'autres visages, de pays étrangers. Elle causait avec chacun des siens; les bonnes soirées de musique continuaient; elle allait voir ses sœurs et partageait les moindres détails de leur vie : la cuisine, la lessive, le ménage et les longues promenades en voiture dans la belle campagne d'automne, derrière la paire de vieux chevaux — mais en même temps elle était ailleurs, et elle finit par comprendre combien profondément leurs notions de vie, leurs expériences, différaient des siennes.

Ses sœurs menaient une existence sans risques, en pleine sécurité, dans un pays neuf, riche et fertile, mais elle avait appris à connaître une autre contrée, très ancienne, surpeuplée d'êtres qui souffrent, empuantie par une vie trop abondante —qui naît trop vite, qui meurt trop vite, une vie sombre et brûlante.

Peu à peu, Carie sentit que malgré les racines qui l'attachaient à son pays, du fait de sa naissance et de son amour pour lui, elle était liée à la Chine, liée par ce qu'elle en savait, liée par des âmes telles que

celle de -Wang Amah, liée par les trois petits corps qui dormaient dans cette terre antique, mêlant leur poussière pâle à sa noirceur. Jamais plus elle ne lui serait étrangère; elle supportait même l'idée d'y revenir un jour, car un peu de son cœur et de sa chair y demeurait enseveli.

Mais il n'était pas encore question de rentrer, pas avant bien des mois. Le magnifique automne s'écoula. Avait-il jamais été aussi beau ? Les érables pouvaient-ils flamboyer ainsi dix ans de suite ? L'hiver arriva, et Noël. Tous les fils, les filles, et les enfants des fils et des filles se réunirent sous le toit de la grande maison blanche. Edwin en perdait la tête de joie. Trop excité pour parler d'une manière cohérente, il se lançait dans les jeux qui remplissaient les journées, au sein d'une liberté qu'il n'eût jamais crue possible : dans la maison, les bois, les prairies, la neige, en parties de patinage et de toboggan.

« Oh ! maman ! j'adore l'Amérique ! » répétait-il sans cesse. Cette exclamation la frappait au vif. Si elle retournait en Chine ne le priverait-elle pas de ce beau pays, son patrimoine ? D'un autre côté, un lien douloureux et muet attachait Carie à la contrée lointaine, aussi remettait-elle à plus tard sa décision.

Après les fêtes de Noël, ils allèrent tous voir la famille d'Andrew qui habitait une grande ferme pleine de coins et de recoins sur la rivière Green-

brier. Cette famille était très différente de celle de Carie. Il y avait abondance de nourriture dans la maison, et le gaspillage froissait ce sens de l'économie légué à la jeune femme par ses ancêtres hollandais. Les produits de la ferme et les fruits se perdaient, tandis qu'on manquait d'argent. Le père d'Andrew était un grand homme maigre et sombre, aux yeux profonds empreints de ferveur religieuse et avec une nature âpre de mystique. Sa voix était solennelle et semblait sortir d'une tombe.

Par contre, la mère d'Andrew, une vieille dame sarcastique, mordante, avait une manière de parler assez acerbe. Elle s'était volontairement retirée de la vie active à la soixantaine, et depuis lors, bien que parfaitement ingambe, elle passait son temps entre son fauteuil à bascule et son lit. De ces deux points de mire elle examinait son monde. Sa perpétuelle querelle avec son mari formait le principal intérêt de sa vie. Elle le tourmentait jusqu'à ce que lui, qui n'avait pas le don de repartie de sa femme, la fît taire en l'accablant de paroles tonitruantes.

Chaque soir, le vieillard réclamait un feu de bois dans la grande cheminée de pierre. Dès qu'il était allumé, il s'étendait de tout son long sur le devant de foyer en peau de bête et, silencieux, regardait les flammes d'un œil fixe. Personne ne savait à quoi il rêvait; mais à une époque où chacun redoutait les courants d'air, il y avait un risque à rester ainsi cou-

ché devant le feu. Sa vieille épouse moqueuse ne manquait jamais de lui crier : « Tu attraperas la mort, là », ou bien s'il ne prêtait aucune attention à cette remarque trop anodine, elle ajoutait : « Tu te comportes comme un enfant. »

Elle n'était satisfaite que lorsqu'elle l'avait tourmenté suffisamment pour qu'il se retournât vers elle, ses épais sourcils gris froncés, en criant : « Tais-toi, femme. » Alors elle reprenait sa gaieté et ne parlait plus à son mari. Elle se contentait de pousser de petits grognements de mépris, tout le long de la soirée, chaque fois qu'elle le regardait.

De ce mariage, sept fils et deux filles étaient nés dans cette maison sévère et sans joie. Tous les fils avaient choisi le ministère comme profession. Cette demeure parut bizarre à Carie; elle manquait de toutes les grâces de la simple courtoisie qui donnait tant de charme à la sienne. Mais pendant sa visite, qu'elle fit aussi brève que possible, elle comprit mieux Andrew, son austérité, sa crainte, son ardeur si étrangement endiguée, la force de mysticisme qui dirigeait sa vie.

En automne, elle s'aperçut qu'elle attendait un enfant, et il lui sembla préférable de rester dans la vieille maison jusqu'à ce que cette petite vie se fût un peu développée. Elle revint donc dans sa chambre, passer le beau printemps dans son pays

natal, se refusant à songer au passé et à l'avenir, partageant avec Edwin la joie des semis et des fruits hâtifs, trouvant un plaisir de rêve à cueillir des pommes en juin, à manger des fraises et des cerises encore humides de rosée, argentées, et fraîches au matin.

Elle s'abandonna complètement à la perfection de cette vie simple, satisfaite de renoncer à toute réflexion jusqu'à la venue du bébé. Les tâches mêmes de cette existence lui causaient du plaisir; la lessive sous les arbres de la cour, derrière la maison où les baquets étaient placés à l'ombre des grands ormeaux, la bouilloire suspendue à des barres de fer croisées, et l'eau tirée, limpide, du fond du puits voisin, le repassage du linge neigeux dans la fraîcheur de l'office, avec la porte grande ouverte donnant sur le jardin vert, tandis qu'une abeille bourdonnait autour des travailleuses; elle aimait battre le beurre et voir les grains dorés se former sur la surface crémeuse puis s'agglomérer en masse épaisse, mouler les mottes fraîches, les saler, et imprimer sur chacune l'ancienne marque qui représentait une fraise.

Edwin prenait part à tout; il insistait pour aider aux divers travaux, mais à chaque instant il s'interrompait et courait avec ses cousins, nu-pieds, dans le verger et les prés. Cela faisait tant de bien à Carie de le voir perdre la pâleur de l'Orient, et de le regarder se développer, prendre un teint rouge, des yeux vifs

— un air de gaieté bruyante, dont elle ne l'aurait pas cru capable.

Ce qu'il y avait encore de meilleur, c'était la calme matinée du dimanche, le déjeuner, dans la grande salle à manger fraîche, si tard que même Hermanus s'y trouvait. Toute la maison, reluisante après le nettoyage du samedi, était imprégnée d'une atmosphère de calme, de respect. Puis venait la lente promenade vers l'église, chacun dans ses meilleurs atours, la vision de la chère tête blanche du père qui précédait la famille dans la rue ombragée du village, les salutations pleines de dignité des voisins, la musique des cloches — la plus douce aux oreilles de Carie — et puis la tranquille beauté, la sainteté de l'église pleine de repos. Véritablement Dieu s'y trouvait, rendu presque visible.

Carie trouva la guérison dans les sentiers de paix et de beauté de son pays. Et puis, sans signe précurseur, sans vision brusque, elle reprit conscience de ses intentions anciennes. Ici tant de magnificence, de propreté, de vertus; là-bas les mains brunes et vides, les corps brisés, l'appel pathétique, irrésistible, de la misère à son cœur trop tendre.

Il n'y eut donc encore aucun signe direct, aucune vision envoyée par Dieu, mais seulement l'appel des malheureux qui, selon ses croyances, restaient hors du salut pour lui imposer l'idée du retour.

Sa petite fille naquit un jour d'été sans nuages, et quand l'heure fut passée, Carie se retourna dans son lit pour contempler les montagnes au-delà des plaines, et un peu de la bonté de la vie revint affleurer à son cœur. La vie de nouveau — cette petite vie couchée à côté d'elle — quel nom pourrait-elle donner à l'enfant sinon celui de Consolation ? Et c'est, ainsi qu'elle la nomma.

Ils restèrent encore quatre mois, jusqu'à ce que le bébé eût pris des forces : Consolation était devenue le centre de la maison, chaque jour les petites cousines lavaient les vêtements et les langes et les montaient, triomphalement pliés et repassés, parfumés de soleil et de vent. Tous étaient fiers de la jolie enfant blonde dans une famille où les yeux étaient noirs en général et, pour sa mère, cette petite Consolation devint aussi un espoir.

Carie se sentait le courage d'envisager le retour dans l'autre contrée avec l'enfant américaine, née dans sa vieille maison. Parfois cependant, elle était envahie de craintes, en songeant à ces autres petites existences qui lui avaient été si vite données et retirées, mais elle savait qu'il lui faudrait partir, ne fût-ce qu'à cause d'Andrew qui avait hâte de retrouver son travail là-bas.

Oui, c'était son devoir. Avait-il fallu la mort de trois enfants pour la ployer à l'obéissance aux volon-

tés de Dieu ? Ses volontés muettes ? Elle se sentait brisée, elle obéirait. Elle ne réclamerait plus de signe divin. Elle aurait confiance et serait soumise; elle écouterait l'appel, sinon de Dieu, puisqu'il se taisait, du moins celui des habitants de ce pays là-bas, l'appel des moins heureux, des moins fortunés, des opprimés de la vie. Peut-être Dieu lui-même parlait-il sous cette forme ? Mais, qu'il parlât ou se tût, elle était décidée à obéir et à aller « de par le monde ».

De nouveau le retour par terre et par mer. Carie avait peur de l'océan et de terribles souvenirs l'envahirent lorsque le mal de mer reparut, lui enleva son lait, et qu'elle dut avoir recours à des moyens artificiels. L'enfant refusa du reste le biberon; elle était petite de corps, mais forte de volonté, et une des visions amusantes du voyage fut celle d'Andrew, tenant dans ses larges mains maladroites le bébé réjoui mais entêté, qu'il essayait d'alimenter d'une manière assez périlleuse avec un bol et une cuiller. C'est ainsi qu'on dut nourrir Consolation à travers l'Océan Pacifique avec les efforts combinés d'Andrew et de la femme du bord, heureusement très bonne, et qui prit en affection le petit être souriant et têtu.

Mais en dépit de tout, l'enfant prospéra et fut débarquée à Shanghaï gaie, vigoureuse, et ne paraissant pas avoir souffert d'un trajet de dix mille lieues avant d'avoir atteint ses six mois. Elle était absolu-

ment le bébé qu'il fallait à Carie, une drôle de petite fille ronde, amusante, qui débordait de bonne humeur et de menues requêtes. Wang Amah, mise au courant de cette arrivée, était venue sur la côte, et son visage radieux, avec la lèvre inférieure qui pendait, fut le premier qu'aperçut Carie en mettant le pied sur la jetée. La bonne vieille créature bronzée se précipita sur Edwin et le serra contre son cœur, ce qui révolta en lui le jeune mâle, puis Wang Amah reçut dans ses bras la petite fille blonde et potelée; la servante revit en pensée les deux bébés morts et s'accrocha à celui-ci avec des pleurs et des rires. Carie voulut reprendre Consolation et la porter elle-même dans le pousse-pousse jusqu'à l'hôtel, mais Wang Amah refusa de la donner. Quant à Consolation, elle accepta ce nouvel amour comme son dû. Elle considéra un instant Wang Amah, d'un regard fixe, puis l'adopta.

Ils ne restèrent tous qu'une journée sur la côte, car c'était la fin de l'automne; il faisait frais et Andrew désirait reprendre au plus vite ses tournées dans le pays. Mais Carie trouva une heure pour se rendre sur le petit terrain où reposaient ses trois enfants; elle y planta la racine d'un rosier qu'elle avait apporté du porche de sa maison. Le matin de son départ elle l'avait arraché, et bien enveloppé avec de la terre et de la mousse dans de la toile à sac, puis constamment arrosé durant la traversée.

« Ces trois petits n'ont jamais vu l'Amérique, leur patrie, dit-elle tristement à Edwin, qui l'aidait dans sa besogne — ils sont nés et sont morts en terre étrangère, et cela me consolera de penser qu'il y a quelque chose venant de mon pays et de ma maison, pour leur faire un bel abri. »

Un grand palmier poussait au-dessus de la tombe, et à son ombre, la rose américaine poussa et prospéra.

On s'embarqua une fois de plus, d'abord sur un vapeur le long du fleuve Yangtsé, puis sur une jonque, pour remonter le grand canal jusqu'à l'ancienne demeure de Tsingkiangpu.

Il y avait d'affreux rappels dans la maison et dans la cour — Carie ne pouvait supporter la vue du terrible égout, au fond duquel Arthur avait pris son mal. Elle le combla et en fit un massif de fleurs. Mais elle se refusait à songer en ce moment au passé. Cette nouvelle petite créature, gaie et absorbante, avait besoin d'elle; il fallait instruire Edwin. On attendait aussi une famille américaine qui venait habiter près d'eux; Edwin y trouverait un petit camarade de jeux, et elle, une douce et gentille compatriote comme amie. Et puis, surtout, les foules sombres de ce pays la réclamaient; le silence même de leur misère l'avait rappelée. La première fois elle était ve-

nue pour l'amour de son Dieu, cette fois-ci à cause de ces pauvres gens.

Je peux commencer à raconter une partie de ce récit par moi-même, car j'ai fait connaissance avec l'Américaine. Mes premiers souvenirs d'elle remontent à sa demeure de Tsingkiangpu. Ce sont des souvenirs très vagues, des images qui s'éclairent doucement; je mettrais leur réalité en doute si elles n'étaient pas si solidement fixées dans mon esprit.

Je revois une matinée de printemps dans la cour, où des roses fleurissent partout, en feston sur les murs de briques grises, éclatantes contre une bordure de gazon vert. Je me cramponne à la main d'Edwin et titube sur les dalles de pierre de la vieille allée. Devant nous se trouve le grand portail, toujours fermé à la circulation du monde extérieur. Ce portail est surélevé à six pouces du sol, et on voit passer dessous une procession ininterrompue de pieds — des pieds nus, ou chaussés de sandales de paille, de souliers de velours. Ils représentent pour moi la vie inconnue du dehors. Je m'arrête et très doucement, car je suis un peu replète, je m'étends par terre et regarde sous les larges battants. Mais, malgré mes efforts, je ne vois rien au-delà des robes flottantes qui s'arrêtent aux genoux ou descendent jusqu'aux pieds, et les jambes brunes et nues sur lesquelles les

muscles ressortent comme des cordes. Je n'y comprends rien, je me relève et fais tomber la poussière qui m'a salie.

C'est à ce moment qu'elle apparaît, celle autour de qui notre petit monde intérieur se concentre. Elle porte une robe blanche à ruches qui balaie le gazon quand elle marche, et un vieux chapeau de paille à larges bords est attaché sur ses boucles brunes par un ruban rouge. Elle tient à la main une paire de ciseaux de jardin et coupe des roses, humides de rosée, jusqu'à ce qu'elle en ait une grande brassée. Elle tient à bout de bras une rose blanche admirable, semée de gouttes d'eau qui brillent, et qui me paraît être de la dimension d'une assiette. La jeune femme la contemple, puis, délicatement, la respire. Je suis si frappée par l'expression d'extase de son visage, que je veux l'imiter. Elle me tend la rose et sans la moindre précaution j'y enfouis ma figure. La fleur est encore plus large et plus humide que je ne l'aurais cru, et je m'en écarte en éternuant, toute mouillée et la respiration coupée, avec la sensation d'un contact avec une mare glacée.

Pendant un long été, il me semble avoir à peine vu Carie. Elle repose jour et nuit sur son lit, ratatinée, petite et maigre avec des yeux énormes. Matin et soir, Wang Amah m'amène près d'elle, et commence toujours par me mettre une robe blanche propre, et refaire la longue boucle blonde en forme

de tunnel posée sur le sommet de ma tête. Wang Amah l'enroule autour de son doigt sombre et tire la langue en s'appliquant. Quand elle rentre sa langue je sais qu'elle a fini et que je peux remuer. C'est Wang Amah qui, à cette époque, me paraît le personnage important de la maison. Elle me baigne, me bourre l'esprit de petites poésies chinoises, me gronde et invoque le Ciel à cause de mon indépendance, et deux fois par jour me prépare au rite de l'entrevue avec la dame blanche, dans l'autre chambre.

Longtemps après, lorsque Carie elle-même me fit le récit de ces jours-là, j'appris qu'elle avait été de nouveau victime de ces germes de dysenterie, si redoutés, et pendant trois longs mois d'été brûlant, elle ne put quitter son lit. Elle se trouva obligée de confier ses enfants à Wang Amah, et si Edwin était alors un grand garçon, Consolation n'avait que deux ans, et Carie se tourmentait pour elle; aussi deux fois par jour Wang Amah la lui amenait, fraîche et pimpante, les cheveux brossés et bouclés, le petit visage joyeux et de bonne humeur.

Il n'y avait pas de médecin à cette époque dans la ville, mais une Anglaise, amie de Carie, une des nombreuses personnes à qui elle avait témoigné de la bonté, à un moment donné, et qui était doctoresse, quitta son travail et, en guise de congé, soigna Carie

tout l'été. Elle lui sauva la vie, car la jeune femme se trouvait encore enceinte.

Après les grandes chaleurs de septembre, une matinée de brise fraîche amena à Carie un fils, un gros garçon aux cheveux noirs, aux yeux bleus, qu'elle appela Clyde. Carie, en admirant le bel enfant, s'étonna qu'il fût né, aussi fort et vigoureux, d'un corps usé comme le sien. La saison moins chaude permit la guérison de Carie, et de nouveau sa santé superbe reprit le dessus.

Ces années furent, en somme, des années heureuses pour Carie. Elle se remit peu à peu à son travail parmi les Chinois, ouvrit sa petite clinique pour les mères et les enfants, ses classes de lecture, et reçut les femmes nombreuses qui venaient implorer son aide. Mais elle n'abandonnait pas ses enfants pour cela. Elle installa sa clinique dans la loge du concierge et organisa sa salle de classe et de réception dans une pièce de la maison; elle pouvait ainsi surveiller ses enfants de la fenêtre, lorsqu'ils jouaient dans la cour.

Elle ne s'occupait à ces diverses œuvres que l'après-midi; les matinées étaient consacrées aux leçons d'Edwin, qui devenait un très grand garçon, avancé pour son âge, et avant qu'elle n'eût le temps

de s'en apercevoir, Consolation voulut apprendre à lire. Les trois enfants poussaient vite, robustes et intelligents. Ils adoraient la musique et les couleurs. Carie devait improviser bien des choses, suppléer par elle-même à tout ce qu'aurait donné l'ambiance américaine, qui était en somme leur apanage. Elle s'en inquiétait surtout lorsqu'elle voyait Edwin terminer trop vite ses devoirs et ses leçons. Elle ne voulait pas qu'il lui restât trop de loisirs pour errer dans les rues. La famille américaine, dont elle avait beaucoup espéré, ne séjourna que très peu de temps, et de nouveau Carie fut l'unique compagne d'Edwin. Elle redoutait sans cesse de ne pas pouvoir maintenir chez ses enfants la manière de penser, le code de vie des gens de leur pays; elle craignait qu'en dépit de ses efforts, la molle fatalité orientale ne pénétrât dans leur âme, leur enlevant toute vigueur.

C'est à ce sujet qu'elle eut sa seule querelle avec Wang Amah. Carie, voyant qu'Edwin n'aimait pas se donner de mouvement, lui confia la tâche de porter chaque jour le bois pour alimenter les poêles, de ranger sa chambre et de la tenir propre. Cela parut un sacrilège à Wang Amah. Le fils aîné — obligé de faire le travail d'un domestique. C'était inimaginable ! Pendant que la famille déjeunait, elle se faufilait dans la chambre d'Edwin, la mettait rapidement en ordre, et quand le jeune garçon rentrait, la pièce était reluisante et son travail fini. Il garda sur ce point un silence discret jusqu'à ce qu'un jour Carie découvrît

Wang Amah occupée à son coupable et affectueux service.

Carie avait un caractère vif et parfois une langue mordante. Elle possédait à cette époque une maîtrise complète du dialecte chinois, et elle ne supportait aucune intervention en ce qui concernait ses enfants, surtout lorsqu'elle considérait que leur éducation et leur rectitude se trouvaient en jeu. Elle ne mâcha pas les mots à Wang Amah, et la douce vieille répondit pour se disculper : « Chez nous c'est une honte que de faire travailler un fils aîné. C'est bien quand il s'agit des filles, mais pas des garçons.

— Oui, c'est cela ! s'écria Carie, indignée, et vos hommes grandissent dans la paresse et deviennent des monstres comme celui d'avec lequel je t'ai séparée. »

La remarque frappait juste, et Wang Amah se retira humble et abattue. Aussitôt après, Carie pleine de regrets, selon son habitude, tenta de lui expliquer qu'on doit apprendre le travail à ses fils si l'on veut qu'ils parviennent à quelque chose, et qu'en Amérique on instruit garçons et filles de la même manière, et avec la même considération. Mais cet ordre social dépassait la compréhension de Wang Amah; cependant à l'avenir elle cessa de protester.

Carie faisait à cette époque de grands efforts pour former le caractère de son fils aîné. Dans un pays où tout l'entourage tendait à l'exalter et à lui donner une fausse opinion de lui-même, il était difficile de lui enseigner la politesse envers sa mère, ses sœurs, et les Chinoises qui venaient les voir. Edwin avait une nature altière; les domestiques le traitaient avec une déférence exagérée, et il surprenait des réflexions qu'on faisait sur sa position, comme fils aîné. Carie avait de la peine à contre-balancer cela; Andrew, sans cesse absent, se sentait trop las pour s'occuper de son fils dans les rares intervalles de repos qu'il passait chez lui.

Je conserve, en souvenir de ce temps-là, un petit journal qu'Edwin, sur le conseil de sa mère, composait chaque semaine, un feuillet illustré d'une jonque remarquablement dessinée à la plume. La jonque bondit au vent à pleines voiles — l'image tracée avec esprit est très vivante. L'idée de ce journal venait de Carie, mais Edwin, qui avait un don naturel pour écrire et dessiner, s'en empara avec ardeur. Il récoltait des bribes de nouvelles de différents endroits, envoyait des annonces au loin, dans les postes des missions répandus au centre du pays ou dans les ports; il finit par trouver bon nombre de souscripteurs, dont beaucoup, sans doute étaient heureux de procurer au jeune garçon quelques pièces chaque mois. Il accumulait ainsi un peu d'argent de poche qui, en dépit de l'oeil vigilant de sa mère, passait

surtout, je le crains, en friandises telles que nouilles frites à la mode chinoise, bonbons de sésame, et petits gâteaux au lard, vendus par les marchands ambulants.

Mais si Carie se préoccupait sans cesse d'Edwin, il faisait aussi sa joie, et j'ai su par lui la place étonnante que sa mère tenait dans sa vie. Il conserve d'elle le souvenir d'une compagne joyeuse, animée, intéressante, toujours prête à suggérer une occupation quelconque. Ses yeux pointillés d'or brillaient tout à coup et elle s'écriait : « Je vais te dire ce qu'on va faire ! »

Et c'était à coup sûr une chose merveilleuse. Elle apprit à Edwin à chanter, à jouer du violon, et il trouva en elle un critique sévère, mais sympathique, lorsqu'il tenta d'écrire ses poèmes épiques ou des romans. Elle ne l'encourageait guère dans cette dernière voie; cependant, sans l'avouer, rien ne lui plaisait comme de lire un bon roman, car elle était profondément humaine et s'intéressait pardessus tout à ses semblables. Mais la religion de son temps lui avait enseigné à considérer les romans comme des choses mauvaises, de même que la danse et les cartes. Elle savourait les *Pickwick papers* qui la faisaient rire de bon cœur, puis elle se repentait de s'en être amusée. Cet exemple peint admirablement la dualité de sa nature. Elle trouva un compromis en ne tolérant chez elle que des classiques, ce qui contri-

bua à former très tôt le goût de ses enfants. Edwin, à sept ans, se plongeait dans Dickens, Thackeray et Scott. Les autres enfants l'imitèrent par la suite, si bien qu'ayant goûté à cette nourriture solide, les auteurs médiocres leur parurent toujours pâles et insipides.

Malgré ses sept enfants, Andrew n'apprit jamais à tenir un bébé ni à lui enfiler une robe. Il était né prophète, un saint placé hors de la vie journalière des humains. Même chez lui, il conservait un air lointain. Aucun de ses enfants ne se serait avisé de courir à lui pour se faire attacher un soulier ou un bouton. J'ai entendu Carie rire en disant : « Quand j'étais malade il se voyait obligé parfois d'aider Wang Amah. Il m'amenait les enfants habillés derrière devant. C'était comique, ils avaient un air bizarre — on se demandait s'ils entraient ou sortaient ! »

On a souvent comparé Andrew à saint Paul. Il ressemblait à l'apôtre : religieux par nature, entreprenant, courageux sur beaucoup de points, fidèle au devoir tel qu'il le concevait, aveugle à tout le reste. Il apparaissait à ses enfants comme un être obscur, hors de leur sphère. Il se montrait très strict avec eux, lorsqu'il se rendait compte qu'ils existaient, et il désirait par-dessus tout les trouver exemplaires, mais, par manque de compréhension, il n'arriva jamais à leur montrer la vertu sous un jour attrayant.

Les enfants préféraient l'impétuosité de leur mère, ses petites vivacités et ses brusques retours, ses larges embrassades et ses plaisanteries, ses regards joyeux, à la froide perfection de leur père.

Mais en toute justice, il faut reconnaître que jamais Carie n'a mis en doute l'importance prédominante de la mission d'Andrew. Elle a eu beau s'insurger parfois contre les dures conséquences qu'elle en devait subir, je crois qu'au fond, elle se disait que le mysticisme de son mari dépassait son propre entendement, et que nous devions tous le suivre, d'un peu loin. A cette époque nous commencions à sentir peser sur nous l'ombre de ce que nous appelions : « Le Nouveau Testament de notre Père. » Andrew, avec son sens très juste de la critique littéraire, se plaignait de l'unique édition chinoise de la Bible. Depuis quelques années, l'idée de traduire lui-même, du grec, le Nouveau Testament tout au moins, s'imposait à lui. Excellent érudit en ce qui concernait les langues mortes, il lisait toujours l'Evangile en hébreu ou en grec dans ses méditations privées. Je revois la tranche dorée et fanée de l'exemplaire de poche dont il ne se séparait jamais. Il avait beau changer de costume, il gardait son Nouveau Testament sur lui, à l'intérieur de sa veste. Lorsque, après sa mort, nous l'avons couché pour l'éternel sommeil, nous lui avons laissé ce petit livre, sachant qu'il ne reposerait pas sans lui.

Il travaillait à sa traduction le soir, ou pendant quelques jours de congé, l'été. A mesure que les années passaient, les pages manuscrites, couvertes de longs traits de son écriture chinoise, un peu anguleuse, s'empilaient sur le bureau d'Andrew, et le vieux savant chinois, tout voûté, qu'il consultait et qui lui venait en aide pour certaines tournures de phrases et le style, devint l'hôte habituel de la maison.

Mais une fois le travail terminé, il fallut le publier et l'argent manquait. Nous ne pouvions rien prélever, que sur un salaire déjà trop maigre. Carie et Andrew discutèrent la question. Elle songeait à ses enfants et lui à son livre. Elle disait : « Vraiment, Andrew, on ne peut pas dépenser moins pour leurs vêtements; je les retourne, les rapièce et les refais, et je n'ose pas économiser sur la nourriture.

— Je le sais », fit-il, à la fois anxieux d'aboutir et désespéré.

Elle le regarda et comprit à quel point son rêve lui tenait au cœur. Aussi finit-elle par céder : Nous tâcherons de nous arranger, retiens chaque mois cinq dollars et mets-les de côté, il faudra bien nous en tirer avec ce qui restera, je gratterai quelques sous partout où c'est possible. »

Il était heureux à nouveau. Cependant les enfants arrivèrent à considérer ce Nouveau Testament comme un puits dans lequel sombraient les jouets désirés; la robe à laquelle rêvait la petite fille, ou bien les livres auxquels tous aspiraient. Ils demandaient inquiets : « Maman, est-ce que nous pourrons acheter quelque chose qui nous fait envie, quand notre père aura fini son Nouveau Testament ? » Ils n'oublieront jamais l'expression de leur mère lorsqu'ils lui posèrent cette question. Elle semblait irritée sans que cela les concernât et elle répondit d'un ton ferme : « Oui ! Nous achèterons chacun ce qui nous plaira le plus ! »

Mais ce moment ne vint jamais, car elle mourut avant qu'Andrew n'eût terminé. Il faisait imprimer une édition après l'autre, la revoyait et la corrigeait, car il voulait obtenir une œuvre parfaite. Le Nouveau Testament ne cessa pas d'appauvrir Carie, sa vie durant. Il lui dérobait cette marge infime qui transforme le simple confort en pauvreté amère. Elle ne laissa pas cependant les regrets de ses enfants se changer en plaintes. Elle avait pris une décision et tracé sa vie en conséquence; elle les obligea à respecter le rêve de leur père, bien qu'elle se révoltât parfois, presque ouvertement.

Les enfants ne pouvaient pas s'empêcher de voir la différence qui existait entre leurs parents. Consolation se sentit très intriguée, dans son jeune âge, par

trois marques rouges gravées sur le grand front pâle de son père, chaque fois qu'il venait déjeuner. Elles se dissipaient dans le courant de la matinée, mais lorsqu'il inclinait la tête pour la prière, au début du repas, elles ressortaient, écarlates et sévères. Un jour, la fillette prit courage et demanda à Carie : « Qu'est-ce qui fait ces marques sur le front de père ?

— Ce sont celles de ses doigts, lorsqu'il appuie sa tête sur ses mains pour prier, répondit gravement Carie. Votre père prie pendant une heure chaque matin quand il se lève. »

Une pareille sainteté inspirait le respect. Les enfants cherchaient en vain des traces semblables sur le front de leur mère. « Pourquoi ne pries-tu pas, toi aussi, maman ? » demanda l'un d'eux.

Carie répondit — peut-être avec une pointe de sécheresse : « Qui vous habillerait alors, vous nourrirait, arrangerait la maison et vous ferait travailler ? Il doit y avoir des gens qui travaillent, je pense, et d'autres qui prient. »

Andrew sortit de son habituelle rêverie assez longtemps pour surprendre ce dialogue et observer doucement : « Si tu consacrais un peu plus de temps à tes prières, le travail n'en irait peut-être que mieux. »

Carie, obstinée, répondit : « Le temps manque, et le Seigneur doit comprendre qu'une mère avec des petits enfants est obligée d'abréger ses dévotions. »

En réalité, Carie était incapable de méditer longuement. Parfois, au milieu de son travail, elle lançait au ciel une brève supplique, mais sa voix s'élevait, lui semblait-il, sans lui ramener de réponse précise. Vers le milieu de sa vie, si remplie à cette époque, elle abandonna volontairement ses continuels efforts en quête de Dieu. Elle ne restait jamais passive, mais elle ne possédait de certitudes que sur un seul point : elle devait venir en aide à tous ceux qui s'approchaient d'elle et avaient besoin de son secours, ses enfants, ses voisins, ses serviteurs et les passants. Elle finit par résumer sa religion en deux mots : « confiance et obéissance. » Si Dieu existait vraiment, il fallait se fier à lui. Elle agirait donc comme s'il était présent et accomplirait tous les devoirs pratiques qui donnent à une religion sa valeur sociale. Je crois que c'est surtout dans le contraste entre le doute de son esprit, l'incertitude de ses croyances théoriques, et les réactions rapides de sa nature généreuse, qu'elle se montrait essentiellement américaine.

Un jour, Carie, découragée par une période pendant laquelle Edwin avait été particulièrement agité et énervé chez lui, supplia Andrew d'emmener quelquefois son fils dans ses tournées. Ce sont les seuls

moments de sa vie où le jeune garçon se rapprocha un peu de son père. Ils voyageaient tous les deux en jonque, puis à dos de mulet, à travers le pays, pendant des lieues; aussi les heures de camaraderie forcée, les repas en commun, les tête-à-tête solitaires le soir, permirent-ils à Edwin de comprendre le véritable sens de l'activité de son père, et pour la première fois, assez vaguement, la passion pour le salut des âmes lui parut une belle chose.

Cette double influence, celle de son père, avec son amour des âmes humaines, et celle de sa mère, qui portait à ses semblables un intérêt si chaud et si ardent, le dégoûta à jamais d'un travail qui ne serait qu'un simple gagne-pain. Le scepticisme naturel de sa mère, qu'elle avait étouffé en elle par un si violent effort de volonté, reparut en lui, plus tard, en sorte qu'il ne put jamais revenir aux missions, mais en même temps, un autre trait du caractère maternel s'insinuait chez le jeune homme, plus subtilement, et le formait irrévocablement : toute sa vie il s'intéressa en premier lieu à l'humanité et se montra toujours prêt à répondre à ses requêtes.

En attendant, Andrew arrivait à une de ces décisions périodiques, et déclarait à Carie qu'il devait aller plus loin, s'avancer dans l'intérieur des terres et y prêcher l'Evangile. « Il avait entendu l'appel. »

Carie écouta, absolument navrée. Cette maison, avec sa cour, lui était devenue un foyer. Elle y avait ses fleurs, de l'espace dans lequel ses enfants pouvaient vivre et grandir. La sombre cité l'environnait de toutes parts, mais elle avait appris à l'accepter et su construire en son sein une oasis, une demeure de son pays. Elle était de ces femmes qui donnent à ce qui leur appartient une note personnelle. Son jardin, ses chambres, son panier à ouvrage, son fauteuil — tout cela lui ressemblait en quelque sorte et faisait partie d'elle-même.

En dehors de ces racines, qui devenaient profondes, s'en trouvaient d'autres, non moins fortes. Carie avait des amies, des Chinoises, attirées vers elle par sa sympathie pour leurs misères ou bien par sa cordialité, car elle leur permettait de parcourir sa maison, d'admirer la magie des poêles, de la machine à coudre, de l'harmonium et toutes les merveilles venues d'un pays étranger. Carie avait appris à aimer ces femmes car elle oubliait facilement les différences de races et de cadre. En plus deux familles de race blanche devaient arriver et Carie se réjouissait à l'idée d'avoir de nouvelles amies semblables à elle. Mais ces attaches à un endroit et dans un groupe qu'elle affectionnait ne servaient qu'à donner plus d'agitation à Andrew. Il sentait trop d'ouvriers réunis dans un même endroit — il lui fallait s'aventurer sur de nouveaux champs d'expérience.

Carie protesta, supplia, se mit fort en colère, pleura même un peu, puis subitement capitula. Elle savait à présent que rien n'est aussi inflexible qu'un homme de Dieu qui croit entendre la parole divine. Dans un silence de mort, elle emballa tout ce qu'elle possédait et arracha les racines de ses rosiers. Wang Amah, de son côté, roula ses effets dans son édredon et au fond d'un grand mouchoir bleu; ensuite, elles furent prêtes.

Chapitre 4

Andrew avait choisi, comme nouvelle base d'action, une petite ville située au nord. Les gens s'y montrèrent hostiles aux étrangers et ne voulurent rien louer. Andrew finit par loger sa famille à l'auberge. Ils vécurent tous dans trois misérables pièces aux murs de terre, au sol d'argile battue, sous un toit de chaume. Les murs bas les séparaient seuls de la foule de gens grossiers qui vivaient entassés au milieu d'une saleté sordide.

Carie planta ses rosiers en pots et se mit bravement à l'œuvre; elle voulait s'efforcer une fois de plus de créer un foyer qui lui rappelât son pays, mais elle avait perdu son énergie. L'inconnu provoquait chez Andrew un sursaut de vigueur; il y respirait à l'aise, mais sa femme souffrait de vivre dans un semblable milieu, des pièces encombrées, de l'absence de jardin, de la maladie qui rôdait, de la saleté et par-dessus tout de l'hostilité qui l'environnait. Le souvenir de ses trois enfants morts l'obséda de nou-

veau. Leurs vies, si tôt tranchées, lui apparaissaient à présent comme autant de sacrifices offerts à Andrew et à son Dieu. Elle veillait jalousement sur les trois qui lui restaient — il ne fallait plus de victimes.

Andrew se sentit exalté par les occasions qui s'offrirent à lui cette année-là, malgré ce qu'il dut endurer. C'était l'époque de la guerre avec le Japon, et dans ces districts éloignés, tout étranger passait pour Japonais. Un matin, après une absence de plusieurs semaines, Andrew entra soudain pendant que sa femme et ses enfants déjeunaient. Il n'avait sur lui que ses vêtements de dessous, il était nu-pieds et saignait de blessures aux épaules et dans le dos. On lui avait dérobé tout ce qu'il possédait, sa mule, ses affaires et ses provisions. Une bande de soldats errants, qui persistait à le prendre pour un Japonais malgré ses protestations, l'avait attaqué. Cependant Andrew mesurait six pieds de haut, ses yeux étaient bleus, et il portait à cette époque une barbe rousse.

Pendant l'hiver, la maison de terre au toit de chaume devint si humide et malsaine que le bébé, Clyde, prit un rhume qui se termina en pneumonie. Andrew, comme d'habitude, se trouvait absent, il n'y avait pas de docteur à plusieurs centaines de lieues de là et Carie passa de nouveau par cet effroi de la mort qui serre le cœur. Elle tendit des couvertures

dans un angle de la pièce, installa un coin à l'abri des courants d'air, au fond duquel Wang Amah et elle ne cessèrent de veiller pendant dix longs jours; enfin, et comme à regret, l'enfant revint lentement à la vie.

Carie le serra contre elle et, farouche, se jura à elle-même que c'en était assez — dans toute la ville personne ne s'intéressait à son fils, à sa vie ou à sa mort au nom du Dieu d'Andrew ! Ce Dieu lui-même s'en souciait-il ?... Dorénavant elle ne sacrifierait plus ses enfants.

Elle commença d'un air déterminé à faire ses paquets et se prépara à quitter le taudis. Il pleuvait depuis longtemps, l'eau montait au-dessus du sol de terre, baignait les pieds des tables et des chaises; pour circuler on avait dû poser des planches sur des briques, mais le précieux harmonium trônait, à l'abri, au milieu d'une estrade de bois. Lorsque tout fut prêt pour le départ, Carie attendit Andrew. Elle le vit arriver, un matin, au début du printemps, et elle se hâta d'enfiler son manteau et de mettre son chapeau. En entrant, il fut stupéfait de la trouver ainsi équipée, les meubles emballés dans des nattes et les rosiers arrachés de nouveau. Pour la première fois de sa vie, elle ne laissa pas Andrew placer le moindre mot; elle lui imposa silence, la colère rendait terribles ses yeux pointillés d'or.

« Tu peux prêcher de Pékin à Canton, lui dit-elle d'une voix blanche, impressionnante, aller du pôle Nord au pôle Sud, jamais ni moi ni mes enfants ne te suivrons. Je les emmène à Chinkiang; si la maison basse, sur la colline, est libre, nous y resterons, nous aurons un endroit paisible, de l'altitude et un air pur. Sinon je retourne dans notre pays. J'ai donné trois de mes enfants; je n'en ai plus à offrir à Dieu. »

Andrew, très scandalisé, ne parvint pas à la raisonner; elle sortait déjà de la barrière, serrant la main d'Edwin, tandis que Wang Amah, derrière elle, tenait celle de Consolation et portait Clyde dans ses bras. Pour une fois, Andrew dut suivre sa femme; ils allèrent au bord du canal, louèrent une jonque et revinrent vers le sud. Carie, les lèvres serrées, persista dans son obstination pendant les trois semaines que dura son voyage jusqu'à Chinkiang. Par un heureux hasard, la maison basse était vide et, sans mot dire, elle s'y installa.

Elle demeura vingt-sept ans dans cette ville et personne ne put l'entraîner ailleurs.

Mais le changement de résidence n'enleva pas à Carie sa principale préoccupation au sujet d'Edwin. Une fois sa famille tranquillement installée sur la colline, le jeune garçon, privé de compagnons de son âge et de sa race, tournait en rond. Il avait beaucoup

de maturité pour ses quinze ans, ci le temps était venu de le faire entrer au collège; Carie comprit bientôt qu'elle devait l'envoyer seul en Amérique. Elle arriva d'autant plus facilement à cette conclusion qu'elle désirait lui voir subir l'empreinte directe de son pays, avant qu'il n'atteignît l'âge d'homme. Elle se décida, la mort dans l'âme, à faire ce nouveau sacrifice à une cause qu'elle ne concevait pas encore clairement, mais elle avait appris à suivre jusqu'au bout une même ligne de conduite; aussi, l'été suivant, Edwin fut-il envoyé en Amérique avec des amis.

Carie écrivit de longs plaidoyers à son frère Cornélius. Elle lui confiait Edwin; elle voulait pouvoir songer à son fils habitant, pendant les congés, la grande maison, dans une paisible et saine ambiance. Cette pensée la réconforta après le départ d'Edwin, mais ne l'empêcha de passer des nuits d'angoisses et d'insomnie en se faisant des reproches de l'avoir envoyé là-bas trop jeune. Lui qui paraissait si grand garçon quand il était près d'elle, lui semblait un enfant, de loin. Elle lui envoyait des pages vibrantes de tendresse, cherchant à savoir par lui tout ce qu'il pensait et faisait. Lorsqu'elle sut qu'il fumait, elle s'en désola pendant bien des jours, car elle craignait qu'il n'eût appris d'autres choses en même temps. Mais Cornélius envoyait d'excellents rapports sur le jeune homme. Elle les lut avec orgueil; à la fin, il ajoutait avec une certaine circonspection : « Edwin

nous paraît un peu paresseux », alors Carie se réjouit de le savoir loin de l'atmosphère rêveuse, indolente de l'Orient, et au milieu de la vie active, plus âpre, de sa patrie. C'était salutaire pour lui — très salutaire — mais la maison semblait à moitié vide !

Carie ne demeura pas longtemps sur la colline. Le propriétaire de la maison basse revint de congé avec sa famille, et il fallut de nouveau déménager. Andrew découvrit une petite maison à l'extrémité de la ville chinoise, heureusement, en sorte qu'il était assez facile à Carie d'emmener les deux enfants prendre chaque jour l'air sur les hauteurs.

Cette maison se trouvait à côté de la partie du quai concédée aux Anglais, par traité, après les batailles de l'opium, et le quartier était plein de mauvais lieux. Carie se hâtait lorsqu'elle passait avec ses enfants devant les portes ouvertes, au seuil desquelles on voyait des femmes de tous les pays, étendues à demi nues, et elle se réjouissait au-delà de toute expression qu'Edwin fût loin, Edwin avec ses yeux d'adolescent, si perçants. Des hommes de race blanche débarqués des navires stationnaient autour des maisons publiques. Carie était indignée; elle eût préféré ne rencontrer que des Chinois. Elle avait honte, et se désolait qu'à côté d'un homme comme Andrew, avec sa lumineuse droiture, des ivrognes lascifs, à la bouche pleine de jurons, pussent venir de sa belle patrie dont elle était si fière. Cependant son

cœur se trouvait attiré par ces gens, la plupart très jeunes, presque aussi jeunes que son fils, si éloignés de leur pays. Parmi eux de vieux matelots l'apitoyaient encore davantage, car après un plus long exil il ne leur restait aucun foyer sur terre. Elle reprit son ancienne tâche, elle guettait les navires étrangers, cuisinait, pétrissait des gâteaux, remplissait sa petite maison de marins, et écoutait les confidences avides, apaisant chez beaucoup le besoin d'une mère, d'une sœur ou d'une amie.

Clyde était alors une grande source de joie pour Carie. Aucun de ses enfants ne lui ressemblait autant; leurs deux âmes étaient étroitement liées. Clyde, en grandissant, devint exceptionnellement beau et courageux. Grave et joyeux tout à la fois, il avait, comme sa mère, un cœur trop généreux pour ne pas en souffrir. Il se tournait instinctivement vers Carie comme une fleur vers la lumière, et quand ils étaient ensemble, ils paraissaient inondés de bonheur.

Carie avait légué à Clyde son esprit courageux et je ne l'ai jamais vue aussi émue que le jour où, à cinq ans, Andrew ayant vigoureusement fouetté l'enfant pour une peccadille — et sa main maigre frappait fort — le petit s'arrêta très vite de pleurer pour chanter bravement : « Marchons, soldats du Christ »,

les yeux encore pleins de larmes et ses petites cuisses marquées de traces douloureuses. Bien des années après, lorsqu'il ne lui restait plus de ce fils qu'un souvenir, elle n'avait qu'à se rappeler le petit visage mouillé, les yeux bleus grands ouverts, leur expression courageuse et la petite voix tremblante, pour que ses yeux à elle se remplissent de larmes. Il avait hérité de son amour de la beauté et je me souviens du grand cri de joie avec lequel il accueillait les premières rieurs sauvages dans les prés, et comment, par la suite, parce qu'il les avait tant aimées, Carie en cueillait chaque printemps de grandes brassées pour fleurir sa tombe.

Car cet enfant adoré, peu après sa cinquième année, fut pris, un jour, d'une fièvre terrible et tomba très gravement malade. Il n'y avait pas de docteur dans la ville sauf un métis hindou, homme doux et bon, sans grande science médicale, et le docteur du port anglais, un ivrogne si invétéré que chacun ignorait ses capacités. L'Hindou diagnostiqua une bronchite, mais, dès le début, Carie craignit la diphtérie car elle avait acquis quelques notions médicales pratiques par ses études et par ses expériences auprès des Chinoises qui l'appelaient à leur aide.

Carie veilla Clyde constamment, mais la maladie gagnait et elle envoya un coureur à la recherche d'Andrew, parti en pleine campagne à trois journées de Chinkiang. L'enfant étouffait, et il était évident

que rien ne pourrait le sauver. Avant le retour d'Andrew, Clyde mourut, et Carie tint encore une fois dans ses bras le corps d'un fils.

Le père arriva à temps pour le voir dans son cercueil. Le lendemain, jour de l'enterrement, le vent souffla en tempête, la pluie ne cessa de tomber, et Carie à bout de forces, malade, et portant encore dans son sein une nouvelle vie, ne put suivre le petit cortège jusqu'à l'enclos où dorment les morts de race blanche.

Ah ! l'infinie tristesse de ces petits carrés de terre dispersés çà et là parmi les villes de Chine, ces petits carrés de terre où les étrangers ont préparé pour eux-mêmes un dernier asile ! Ils l'entourent de hautes murailles, avec des grilles pointues, en fer, fermées par de grosses barres, Dans ces champs de repos où règne une singulière paix, on trouve quelques arbres et des sentiers sablés, tracés avec ordre; les tombes sont rapprochées, on voit surtout des tombes de femmes et d'enfants — beaucoup, beaucoup d'enfants, des tombes de matelots aussi, et les sépultures de ceux qui, l'épitaphe l'indique, ont été tués par des foules hostiles. Mais tous ces disparus, si étrangers à la Chine quand ils vivaient sur son sol, semblent s'en éloigner encore davantage après leur mort. On dirait qu'ils cherchent à se protéger, comme s'ils risquaient d'être engloutis par les foules voraces, insensibles, qui fourmillent autour d'eux.

Je me souviens que le jour où on enterra Clyde, Carie se tenait debout près de la porte-fenêtre. Elle pleurait en suivant des yeux la petite procession qui longeait l'allée dans la cour. Ses larmes tombèrent sur mon âme nue; je me glissai à côté d'elle et regardai au-dehors, moi aussi. La pluie tombait en raies droites; elle éclaboussait le petit cercueil qui franchissait le portail. Quand il fut hors de vue, Carie continua à pleurer, sans colère cette fois, ni passion, mais comme on pleure quand on ne garde en soi aucun espoir.

Ce jour-là, un peu d'elle-même cessa d'exister, disparut pour ne plus revenir. Elle avait voulu ensevelir ses autres enfants dans la ville internationale de Shanghaï, mais elle ne pouvait pas se séparer de celui-ci, même après sa mort. Puisque la mère devait vivre dans cette contrée lointaine, son petit garçon lui tiendrait encore compagnie.

Le lendemain de l'enterrement, Consolation tomba malade à son tour. Carie, saisie d'une terreur nouvelle, découvrit les mêmes symptômes chez sa fille. Allait-elle donc perdre chacun de ses enfants ? Elle ne pouvait plus supporter la présence du docteur hindou, avec son regard sombre et terne, ses gestes indolents. Elle sortit dans le vent et la pluie, héla un pousse-pousse, pour aller plus vite à la recherche du

médecin ivrogne du port. Elle le trouva dans une maison publique; une fille chinoise ricanait assise sur ses genoux. Carie s'avança et lui secoua l'épaule pour le faire revenir à lui.

« Mon enfant se meurt, dit-elle simplement, c'est la diphtérie. Venez-vous ? »

Un vague rappel au sentiment du devoir, longtemps oublié, parut lutter et se faire jour dans le regard de l'homme blanc, aux yeux rougis; il se leva sans mot dire, en chancelant, tandis que la fille glissait à terre, puis suivit Carie, marmottant : « J'ai une nouvelle drogue... beaucoup de cas de diphtérie... J'ai trouvé ce remède à Shanghaï, je pourrais essayer. »

Carie constata ensuite que, dans ses moments lucides, c'était un docteur très remarquable, et, la veille, il s'était justement procuré un sérum tout récent. Carie n'osa pas le quitter un instant de crainte qu'il ne retombât dans son état de torpeur; elle dit aux porteurs de le suivre chez lui, entra à sa suite dans la maison, le réveilla lorsqu'il s'assit et fit mine de s'endormir, fouilla son laboratoire à la recherche de la petite fiole qu'il était trop maladroit pour trouver, découvrit sa seringue et l'entraîna chez elle auprès du lit de l'enfant malade.

Mis en sa présence, le docteur, étonnamment lucide, fit l'injection d'une main très sûre. Au bout de la journée un mieux se déclara et deux nouvelles doses mirent la fillette hors de danger. La crise une fois passée, Carie s'effondra à bout de forces, et il ne resta personne pour soigner Consolation, la ramener à la santé. Andrew était resté à la maison tant que l'inquiétude y régnait; il se sentait à présent rappelé par son travail, du reste sa présence n'eût pas changé grand-chose, car sa fille ne le supportait pas à côté d'elle.

Mais Carie, dans le besoin, avait toujours une amie, quelqu'un qui lui devait de la reconnaissance pour ses bontés. Cette fois-ci, c'était une jeune Anglaise ignorante, isolée, venue comme institutrice dans la famille d'un fonctionnaire des douanes et qui s'était trouvée attirée dans une de ces sordides histoires d'amour, comme on en voit dans les ports. Elle s'était enfuie chez Carie quand elle avait dû quitter ses patrons, et Carie lui vint en aide, l'hébergea, lui montra sa folie, si bien que la jeune fille en arriva à mépriser son séducteur et se décida à retourner chez elle. Elle retarda son voyage pour soigner Consolation. Ce n'était pas une tâche légère, car la petite convalescente réclamait sa mère et montrait tout ce que son caractère avait de résolu et d'obstiné. Carie fut très touchée de cette aide; les deux femmes se lièrent d'une amitié qui se prolongea pendant des

années, bien après la guérison de Consolation et sa sortie de l'enfance.

Il semblait à Carie qu'elle ne retrouverait jamais ses forces ni son entrain. Elle demeura inerte tout l'hiver et grelotta au début du printemps, dans la fraîcheur humide du bord de l'eau. La maison était triste avec une seule petite fille pour la remplir. Edwin, très loin, semblait absorbé par sa nouvelle existence. La pensée du bébé à venir n'amenait aucune joie, car à quoi bon ces naissances et ces morts successives, une telle dépense de vie, un affreux gaspillage qui fend le cœur ?

Carie fut reprise de son ancienne crainte morbide : ses enfants ne lui seraient-ils pas retirés à cause de son péché de rébellion ? N'avait-elle pas renoncé à son avide recherche de Dieu en se contentant d'aider ses semblables, sans faire beaucoup d'efforts pour obtenir la foi ? Aussi allait-elle entrer en lutte avec elle-même, essayer de se soumettre, afin d'éviter un nouveau châtiment, car Dieu pouvait encore l'atteindre, puisqu'il lui restait un enfant. Elle essaya d'imposer silence à son désir d'obtenir une manifestation de la présence de Dieu. Elle lut des livres de pratique religieuse et tâcha de suivre certaines règles de méditation et de lecture de la Bible, mais son esprit impatient, pratique, s'élançait en avant, et, quand elle lisait, ses pensées étaient ailleurs.

Elle finit par se dire, presque désespérée, que seule la beauté pourrait la guérir; la splendeur tranquille des brumes au-dessus des vallées dont elle gardait le souvenir, les cimes des monts, les petites rangées de fleurs, qu'elle avait cultivées dans chacune de ses demeures; la musique et la poésie, car elles aussi procurent une sorte de paix. Cependant elle redoutait cette paix qui, peut-être, ne lui venait pas de Dieu, mais simplement d'un assouvissement de cette partie d'elle-même qui avait soif de bonheur et qu'elle avait cherché toute sa vie à comprimer. Le Dieu qu'elle connaissait était un Dieu austère, et l'austérité ne pouvait pas lui venir en aide, car elle était contraire à sa nature.

Lorsque, au mois de mai, sa petite fille naquit, une brunette, aux yeux bleus, Carie put à peine sourire. Les journées passèrent et elle ne se remettait pas. A la longue, la fièvre survint et l'infection se déclara. Carie perdit son lait et les cris du bébé affamé retentirent dans le silence de la maison. Andrew et Wang Amah essayèrent de le nourrir avec un mélange lacté qui parut beaucoup lui déplaire, malgré sa faim. Mais la mère ne s'apercevait plus de ce qui arrivait à sa fille.

Wang Amah, angoissée, redoutait une dernière catastrophe; les bouillons légers, le lait coupé d'eau, ordonnés par le docteur, lui inspiraient la plus grande méfiance. Un soir, elle me le raconta plus

tard, Carie trouva que son bouillon sentait le poisson. Elle le but, malgré sa répugnance, car elle avait besoin de se soutenir et se dit vaguement qu'elle ne courait aucun danger; son bol avait dû être placé à proximité d'un plat de poisson. Mais, aussitôt après, elle se sentit étrangement stimulée, puis elle s'endormit et se reposa mieux qu'elle ne l'avait fait depuis bien des jours. Dès le lendemain elle entra en convalescence.

Wang Amah avoua plusieurs semaines après, lorsque sa maîtresse fut guérie, qu'elle avait substitué ce soir-là, au bouillon habituel, une décoction de poisson et d'herbes que les Chinois emploient contre les fièvres puerpérales, car elle voyait bien que le docteur laissait mourir Carie, et elle ne pouvait envisager ce malheur.

« Je ne sais si elle m'a sauvée ou non, disait Carie. Peut-être la fièvre était-elle sur le point de me quitter; en tout cas le breuvage de Wang Amah ne m'a fait aucun mal; cette femme possède une grande dose de sagesse que la vie lui a donnée. » Enfin Carie était guérie et cela nous suffisait. L'été suivant, la maison basse, sur la colline, se trouva de nouveau libre. La famille qui l'habitait retournait définitivement en Amérique et la demeure fut attribuée à Andrew et à Carie. Cependant il n'y avait pas de quoi s'enthousiasmer, il ne s'agissait en somme que d'une maisonnette en mauvais état dont les planchers af-

faissés fourmillaient de mille-pattes et de scorpions. Je me souviens d'un véritable rite : chaque soir à minuit, en été, Andrew élevait une lumière et Carie, armée d'une vieille pantoufle, tuait les insectes venimeux d'un geste prompt. Les mille-pattes se réfugiaient dans les coins les plus inattendus; une fois Carie en trouva un nid sous son oreiller, et Andrew écrasa un de ces énormes myriapodes dans son éponge, à son bain du matin. Mais Carie était satisfaite de sa maison car elle avait un vieux jardin, des arbres et un rosier blanc en touffe, au-dessus de la véranda. Lorsque la famille s'installa au mois de mai, il était en fleur, couvert de grappes de roses minuscules en forme de boutons, et qui répandaient un lourd et doux parfum musqué. La tourterelle y avait fait son nid.

Carie reprit courageusement l'existence journalière. Consolation devenait une grande fille, il fallait l'instruire en toutes choses, selon la coutume de son pays, et songer à Faith, le bébé. Carie put vivre là le cœur plein, car la beauté l'environnait, se répandait sur les collines et dans les petites vallées, semblables à des jardins, où des hommes bruns et menus cultivent les champs, aidés par leurs femmes. Cette beauté faisait à Carie l'effet d'un bain d'oxygène qui la vivifiait, lui donnait de l'énergie. Les brumes s'élevaient du fleuve, à l'aube, recouvraient les bambous mousseux, et parmi les tombes, les hautes herbes prenaient un reflet d'argent. Au fond des vallées,

dans les champs, des mares étaient entourées d'une frange de saules et de pêchers. Au printemps, Carie n'avait jamais contemplé plus merveilleux spectacle.

Les lettres d'Edwin ajoutaient à son contentement. Il se trouvait beaucoup plus heureux qu'au début. Les premiers temps il s'était senti découragé et très solitaire, dans une contrée que sa mère lui avait appris à considérer comme sa terre maternelle. Carie, consternée, s'était dit : « J'ai bien fait de l'envoyer là-bas aussi jeune, sans quoi il ne se serait jamais adapté à sa patrie. »

Ainsi, la conscience d'avoir sagement agi la réconforta, et son propre amour pour son pays parut renaître lorsque son fils commença à s'y acclimater et à découvrir l'Amérique par lui-même.

Elle sentait constamment la présence des quatre enfants qu'elle avait perdus, et chaque fois qu'elle le pouvait, elle allait à Shanghaï visiter la sépulture des trois premiers. Le petit enclos où reposait Clyde était à une courte distance, elle s'y rendait à pied, s'échappant de chez elle, pour s'asseoir un moment auprès de cette petite tombe paisible.

C'est ainsi qu'en son âge mûr Carie arrangea résolument sa vie, une vie plus remplie que jamais. Elle se refit une demeure et y trouva pour la première fois une impression de stabilité. Les six pièces

étaient grandes, trouées de larges fenêtres qui s'ouvraient sur le jardin, la vallée et les monts, et il lui était doux d'y installer son foyer.

Je me souviens de cette maison comme d'un lieu de délices pour nous tous; l'ordre, la propreté, la simplicité y régnaient, les fleurs y mettaient leurs grâces, et je sens encore à mes narines la fraîche odeur des nattes d'herbe, sur les planchers. C'est là que grandit Consolation, que Faith commença à parler, à marcher, et se développa à son tour; c'est là qu'Andrew venait se délasser pour partir ensuite, réconforté, afin de prêcher et d'enseigner au loin, pendant ses longues absences. C'est de là aussi que Carie répandait sa chaude et abondante hospitalité : de jeunes couples américains, déroutés par leurs premiers jours en Orient, s'installaient pour débuter dans sa chambre d'amis; des missionnaires fatigués s'y reposaient, des vagabonds y dormaient — ces étranges déchets de la race blanche que l'immense mer d'Orient ramasse par hasard, et qui semblent à peine savoir eux-mêmes comment ils sont venus, et sûrement pas où ils vont— tous ceux qui errent, sans demeure, tous les malheureux, venaient à sa porte par quelque sentier inconnu; elle les recevait, et les laissait repartir, propres, nourris et encouragés.

Elle ne leur disait pas beaucoup de paroles en dehors des conversations pratiques, enjouées, qu'elle entamait sur des sujets ordinaires, car elle n'a jamais

su prêcher; quand elle voulait parler des choses de l'esprit, elle le faisait en général par l'intermédiaire de la musique. Elle chantait son cantique favori, un fragment d'oratorio, de sa voix riche et tendre, à une heure de la soirée où la maison était tranquille, pleine de rêves et de pensées, et sans plus d'efforts, Carie laissait l'harmonie faire son œuvre.

Un jour, un vagabond bizarre vint habiter une semaine avec nous. Personne ne savait qui il était. Il se disait Américain, et il avait en effet les intonations de voix d'un commerçant yankee. Mais on reconnaissait à peine en lui un être humain tant la vie l'avait malmené. Il resta à la maison, mangea gloutonnement, écouta en gardant le silence, car il ne pouvait guère ouvrir la bouche sans laisser échapper des jurons et il sentait, d'une manière assez vague, que ce n'étaient pas des mots à prononcer en notre présence. Lorsqu'il nous quitta, bien reposé, nettoyé, vêtu d'un costume d'Andrew, et chaussé de ses souliers, il hésita à la porte, et finit par marmonner : « Jamais cru revoir l'Amérique ! — Mais si tout de même — chez vous, madame ! »

C'est environ vers cette époque qu'on légua à Carie sa fille chinoise.

Carie avait secouru une femme indigène dans le malheur, et celle-ci lui laissa sa petite fille de dix ans appelée : Précieux Nuage. La Chinoise, sur le point de mourir, dit à Carie qui se trouvait à son chevet : « Personne en dehors de vous ne s'est soucié de moi. Mon père ne m'aimait pas parce que j'étais une fille de plus dans une demeure déjà trop pleine. Mon mari ne m'a jamais aimée. Il ne m'a prise que pour veiller à sa maison après la mort de sa première femme; mon fils non plus ne m'aime pas. Pourquoi vous êtes-vous montrée si bonne, vous n'êtes ni de ma chair ni de mon sang ? »

Carie, le cœur triste, répondit doucement avec un sourire : « Je n'en sais rien, sinon que le chagrin de votre âme m'a attirée vers vous. Ne sommes-nous pas après tout les enfants d'un même père ? »

La femme dit encore : « Je n'ai rien à vous laisser si ce n'est ma petite fille, car je ne tiens qu'à elle; prenez-la et faites-en une femme comme vous. »

Carie emmena l'enfant après la mort de la mère, et pendant des années, Précieux Nuage fit partie de la maisonnée. Au bout de quelques mois, Carie la mit dans une pension chinoise, où l'enfant fut instruite dans sa langue maternelle, au milieu des gens de sa race, dont Carie ne voulait pas la séparer, car cela lui semblait être la pire des solitudes. Elle lui fit garder le costume chinois, sans toutefois lui bander

les pieds. Précieux Nuage avait un peu honte de cette singularité, au milieu de ses compagnes, mais Carie s'appliqua à lui broder de jolis souliers particulièrement élégants, afin de lui montrer que des pieds naturels n'étaient pas forcément laids.

Lorsque la jeune fille atteignit ses dix-sept ans et eut achevé ses études, Carie, suivant la coutume du pays, la fiança avec un jeune Chinois instruit, qu'elle savait honorable. Par exception, elle voulut s'assurer du consentement de Précieux Nuage et permit aux deux jeunes gens de se rencontrer dans son salon — chose dont on n'avait jamais entendu parler jusqu'ici. Précieux Nuage était jolie et douce, le jeune homme digne et bien de sa personne, et ils se plurent dès le début. Carie étudia soigneusement leurs caractères, amusée de ce rôle, nouveau pour elle, d'agent matrimonial, et fut persuadée qu'ils seraient heureux ensemble. C'est du reste ce qui arriva après le mariage chinois aussi conforme à la coutume que possible. Précieux Nuage appelait Carie sa mère, et celle-ci plus tard, avec son cœur si grand, si généreux, adopta à leur tour les enfants de sa fille chinoise qui la considéraient comme une vraie grand-mère.

Carie aurait hérité de bien des enfants chinois si elle avait pu les prendre. Il se présenta parfois des cas tragiques. Un jour, un homme entra dans la chapelle pendant que Carie causait avec les femmes

indigènes; il portait dans ses bras un grand corps aux membres pendants, qu'il déposa à ses pieds, sur le pavé de briques.

« Voici notre fils, dit-il durement, il est, comme vous le voyez, bon pour la mort. Cependant, si vous le voulez, cela nous évitera de le tuer. Après tout, c'est un fils. »

Carie regarda la pauvre créature, un idiot, complètement inapte. Carie ne pouvait songer à l'emmener, malgré sa pitié. Elle secoua tristement la tête et essaya d'expliquer à l'homme qu'il devait se sentir responsable, même envers un pareil enfant.

Mais, sans mot dire, l'homme ramassa le long corps pâle et bon à rien et sortit de la chapelle. Carie s'en souvint jusqu'à la fin de ses jours; elle disait, troublée : « Je me demande si, après tout, je n'aurais pas dû prendre ce pauvre être. D'une manière ou de l'autre, j'aurais tâché de m'en tirer. »

Carie, dans sa période de maturité, mena une vie active, donc heureuse, bien que l'ancienne vivacité, la jeunesse du regard et des gestes, se fussent transformées en une attitude de calme et de paix. Elle avait vécu trop de choses incompréhensibles auxquelles il fallait se résigner, en abandonnant aussi ses questions pressantes à Dieu. Ses accès de gaieté devenaient très rares, mais elle en avait encore par-

fois, et les deux petites guettaient avec empressement ces heures-là, les plus belles de leur vie. Un air de mystère, un souffle joyeux faisaient pétiller les yeux brun et or de Carie et elle irradiait une sorte de clarté. Les enfants retenaient leur respiration car, après avoir aperçu l'expression lumineuse et enjouée de leur mère, ils s'attendaient à une plaisanterie, un drôle de couplet ou quelque mot d'esprit. Carie avait le don des rimes faciles, et, pour s'amuser, improvisait malicieusement un vers après l'autre.

Les enfants poussaient des cris de joie, mais Andrew souffrait d'entendre ces extravagances. Il levait la main en signe de protestation, d'abord avec douceur, puis, très agacé : « Carie... Carie... je t'en prie ! » disait-il d'un ton suppliant.

Cela ne faisait qu'exciter Carie qui lançait des rimes de plus en plus brillantes et ne s'arrêtait sur un bel effet que lorsqu'elle voyait son mari sérieusement ennuyé. Parfois, elle prenait en rentrant les intonations pompeuses de quelque brave personne, un peu stupide, qu'elle venait de quitter. C'était au grand scandale d'Andrew, et à la joie des petites filles qui avaient hérité de l'humour brillant de leur mère et de son goût de la plaisanterie. Elle imitait les gens au point de les personnifier, de prendre leur expression. Mais Carie ne laissait jamais déborder cette gaieté. Trop souvent, lorsque ses filles battaient des mains et lançaient des cris de joie, elle s'arrêtait,

un peu troublée, et disait avec une gravité subite : « C'est très mal à moi de m'amuser d'un brave homme — ce bon frère Jones — si excellent. Mes petites, il ne faut pas imiter votre méchante mère. »

C'était l'ancienne lutte qui continuait entre sa robuste nature, si riche, et l'empreinte que la religion puritaine avait fait subir à sa conscience délicate. Elle ne cessait de se débattre avec elle même pour devenir ce qu'elle appelait « bonne », atteindre au détachement d'Andrew — qui était peut-être aussi de l'égoïsme ? et à sa communion mystique avec Dieu.

Mais Carie ne devait jamais connaître de paix durable. En 1900 éclata en Chine la révolte des Boxers. Dans un effort désespéré pour maintenir le vieil empire, l'impératrice voulut débarrasser le pays des étrangers. Le moyen était simple, il suffisait de massacrer ceux qui s'y trouvaient et d'empêcher les autres d'entrer.

L'édit royal fut transmis secrètement dans chaque province et pendant l'été on apprit avec stupeur que des groupes de race blanche avaient été massacrés çà et là. Carie frémit, prête à défendre les deux enfants qui lui restaient. Elle attendit avec angoisse les décisions du vice-roi de la province.

Le vice-roi de Kiangsu passait pour intelligent et il ne manqua pas de voir la folie de l'édit royal.

L'impératrice était une femme ignorante, mesquine et provinciale. Le vice-roi répondit à l'espoir qu'on mettait en lui; il refusa de se soumettre à l'édit et, loin d'ordonner le massacre des Blancs dans sa province, il fit un pacte avec les consuls étrangers, promettant que, s'ils n'envoyaient pas de vaisseaux de guerre dans ses eaux, il protégerait les Blancs.

Cela semblait rassurant, mais on restait inquiet car il était difficile de prévoir pendant combien de temps il tiendrait cette promesse qui, après tout, pouvait dissimuler un traquenard permettant de massacrer plus facilement des personnes sans défense. Andrew et Carie tinrent de longs conciliabules avec leurs amis chinois. Andrew voulait rester, s'en remettant à Dieu. Mais Carie se souvenait que, par quatre fois, sa confiance dans le Seigneur n'avait pas suffi à sauver ses enfants. Ils se décidèrent finalement à attendre, et à vivre au jour le jour.

Andrew loua une jonque qui appartenait à un vieux Chinois chrétien; il demanda à l'homme de se tenir avec son embarcation près de l'extrémité d'une rue qui débouchait sur le fleuve. Carie, de son côté, trouva un sentier caché qui menait tout droit à la ville à travers les bambous, derrière la maison, et les roseaux des mares dans la vallée. Wang Amah et elle se tenaient prêtes à le descendre en courant avec les enfants, à n'importe quelle heure!

Nuit et jour, pendant cet été horrible, elles attendirent l'heure du danger.

Un petit panier d'aliments pour la fillette était préparé et chacun avait son paquet contenant une paire de souliers et du linge de rechange. Carie enferma dans une boîte certaines choses auxquelles elle tenait : du métal d'argent qui lui venait de son grand-père, une grappe d'améthystes montées en argent, quelques livres de sa mère — et elle enterra le coffret dans le sol de la cave avec l'aide du serviteur.

Elle s'efforça de protéger ses enfants contre la frayeur qui rôdait; elle ne voulait pas les voir atteints par cette ombre et troublés dans leur gaieté par le côté ténébreux du pays qu'ils devaient habiter. Elle avait toujours essayé de leur donner une enfance normale et joyeuse, comme ils l'auraient eue dans leur pays. Ils s'amusèrent donc tout l'été, leurs matinées remplies par les occupations qu'elle leur procurait tandis qu'elle vaquait aux soins de la maison. Elle s'amusait aussi avec ses filles qui se souviennent encore de cette camaraderie. Carie avait beaucoup plus de loisirs, car les visiteurs devenaient rares. Les gens craignaient ce qui pourrait survenir; l'impératrice se montrait hostile aux étrangers et on ne voulait pas être vu en compagnie d'Américains.

Quelques fidèles persistaient à les fréquenter; Carie les appréciait; elle aimait la bravoure, le courage, sous toutes ses formes. Elle leur disait simplement qu'ils devaient tenir bon, garder la foi à l'heure des persécutions, comme d'autres l'avaient fait avant eux. Elle-même aurait l'énergie nécessaire. Les pionniers, ses ascendants, lui avaient légué ce calme, cette force dans l'adversité, cette absence de crainte. Elle était toujours brave en face d'un effort à accomplir.

Le consul américain, qui habitait dans le port, eut des raisons de croire à une trahison et il fit dire à Andrew de surveiller le drapeau consulaire qu'on voyait de la véranda. En cas de péril imminent, il tirerait le canon et abaisserait trois fois le drapeau. Ce serait le signal. Il faudrait quitter la maison sans le moindre délai, descendre au bord de l'eau et s'embarquer sur un vapeur qui attendait. Tous les autres Blancs étaient déjà partis.

Carie se sentait partagée, et elle en souffrait. D'un côté, elle avait ses enfants et son instinct la poussait à s'enfuir avec eux, loin du danger, et de l'autre, il restait les chrétiens chinois, qui formaient un petit cercle d'amis véritables et qui, eux, étaient pris de panique. Ils se trouvaient moralement séparés des leurs et se demandaient ce qu'ils allaient devenir. Carie ressentit de nouveau un irrésistible appel à sa sympathie.

On finit par convenir qu'au signal donné, Carie, seule, emmènerait Wang Amah et les enfants, laissant Andrew pour encourager les fidèles. Carie y consentit, mais je me figure qu'elle se disait avec quelque regret que son mari lui était supérieur et mettait moins d'impatience, de fougue exagérée, dans les manifestations de sa bonté. Ces semaines passées sous une perpétuelle menace de mort avaient donné beaucoup de gravité à Carie. Elle comprit à quel point, malgré ses chagrins, sa nature demeurait rebelle, et son Dieu inaccessible. Elle devint humble, silencieuse et se demandait comment, lorsque sonnerait l'heure inéluctable, elle amènerait les gens à Celui qu'elle n'avait pas encore trouvé elle-même.

Carie prit donc en toute humilité le chemin du fleuve, quand, par un humide après-midi d'août, le signal fut donné. Elle emmena ses filles et Wang Amah, et elles traversèrent en hâte les rues écartées qui conduisaient au vapeur. Andrew les accompagnait. Carie monta sur le bateau et se retourna vers son mari. Jamais elle n'avait éprouvé pour lui un semblable respect. Il paraissait si solitaire, ce grand étranger, pâle, casqué et vêtu de blanc, debout sur le quai, environné de petits indigènes bronzés. Le reverrait-elle jamais ?

Huit mois s'écoulèrent. Andrew était encore à son poste et Carie occupait avec ses deux filles une modeste chambre dans une pension de famille de

Shanghaï. Elle faisait travailler ses enfants régulièrement chaque jour, ensuite les récréations se passaient dans un parc étroit en bordure du fleuve Whangpoo. Les petites jouaient là dans le meilleur air possible, au milieu de cette ville étouffante. Le passage des grands vaisseaux, des jonques et des sampans était la principale distraction. Parfois un transatlantique longeait les quais, majestueux. C'était une cause de joie. Carie attirait à elle les enfants et le leur montrait du doigt. Un bateau venu tout droit d'Amérique ! — de leur patrie ! Wang Amah le regardait fixement, et les enfants le suivaient des yeux, rêveurs. Aucun d'eux ne connaissait l'Amérique. Jusqu'ici ils se la figuraient à travers des visions de beauté infinie : des fleurs de pommiers, roses, sous un ciel bleu, de fraîches grappes de raisins pourpres, qu'on cueille et mange tout de suite, sans les laver, des pommes tombées, bonnes à ramasser, des chevaux sur lesquels on monte, des prairies où l'on se poursuit, du sucre d'érable qui s'écoule d'arbres immenses, dorés à l'automne. Toutes ces choses, et bien d'autres encore, représentaient pour eux le pays. Les jours où les navires passaient, ils mettaient de côté leurs jeux et posaient à Carie mille questions et, quand ils revenaient dans la pension de famille, leur petite chambre s'élargissait de toutes les causeries et des rêves qu'ils formaient sur cette contrée si vaste qui leur appartenait.

Dix mois s'étaient passés et une expédition des nations occidentales contre la Chine avait ramené la sécurité et permis le retour à la maison carrée, au sommet de la colline. Un jour heureux vit tous les membres de la famille réunis. La maison et le jardin n'avaient pas été touchés bien que le coffret contenant les trésors de Carie eût été volé, sans doute par le serviteur qui avait aidé à l'enfouir. Carie eut un premier mouvement de violente indignation, suivi comme d'habitude par de la commisération. « Le malheureux s'est figuré que cela serait pris et qu'il ferait mieux d'en profiter », dit-elle.

Cette attitude de Carie en face d'une faute commise était caractéristique. Le méfait l'indignait encore, et même davantage, en y réfléchissant, mais avec sa largeur d'esprit elle comprenait le coupable. Elle s'apercevait très vite quand on la trompait. Je me souviens, par exemple, d'un petit incident : un jour d'hiver, en l'absence d'Andrew, un de ses aides vint réclamer son salaire. Carie voulut le régler. Elle monta, prit la somme en dollars, dans son petit coffre-fort personnel, et la remit à l'homme. Elle dut s'écarter un instant, appelée par une de ses filles. Lorsqu'elle revint il lui dit : « Madame, voulez-vous me changer un de vos dollars, il est faux. »

Il montrait dans sa main tendue une pièce visiblement en plomb. Carie s'en empara vivement et la palpa. Elle était brûlante tandis que l'argent qu'elle

venait de descendre d'une chambre très froide était glacé. Ce dollar avait absorbé la chaleur d'un corps humain.

« Vous vous trompez, dit-elle calmement, celui-ci, vous le portiez sur vous. »

Elle observa fixement le Chinois, puis poursuivit avec une expression de pitié et un accent de tristesse :

« Mon ami, est-ce pour un unique dollar que vous alliez perdre votre honnêteté ? »

Le Chinois baissa les yeux et s'éloigna sans mot dire, mais elle se sentait peinée, ayant eu confiance dans la droiture de cet homme.

Je passe trop vite à l'hiver, car l'automne amena son épreuve. Chaque année, dans cette saison, le choléra sévissait dans le pays, et jusqu'à la fin de l'épidémie Carie vivait dans la terreur. Elle surveillait avec soin la cuisson des aliments et l'ébullition de l'eau. Le choléra, à une époque où l'on ne savait pas bien le traiter, avait une marche si foudroyante que la mort survenait souvent avant qu'on eût pu tenter le moindre remède. Cette année-là, Wang

Amah fut prise, brusquement, une nuit, et ne voulut pas réveiller sa maîtresse.

Carie entendit les plaintes et les vomissements de la servante, car elle avait le sommeil léger et avait appris dans ce pays de surprise à ne dormir que d'une oreille, comme elle disait. Elle se leva donc aussitôt et, pieds nus, selon son habitude, la nuit — car malgré le danger des mille-pattes, elle était trop vive pour prendre le temps d'enfiler des pantoufles — elle entra dans la chambre de Wang Amah et fut saisie d'effroi. Wang Amah s'enfonçait rapidement dans le coma. Carie se révolta; elle se refusait à laisser mourir Wang Amah. Elle courut à la cuisine, alluma un grand feu dans le fourneau et fit chauffer l'eau d'un bain. Elle glissa de l'eau chaude et du whisky dans la gorge de Wang Amah, lui pétrit les mains et la soigna avec des remèdes qu'elle possédait. Dès que le bain fut prêt, Carie y plongea Wang Amah, ne laissant émerger que sa tête; elle versa du lait additionné d'eau dans la bouche de la servante, lui massant le cou pour la forcer à avaler. Ce traitement énergique la fit revenir à elle. A l'aube, Wang Amah était encore très faible, mais vivante.

Carie appela Andrew, car jusqu'ici, dans sa hâte, elle n'avait pris le temps de réveiller personne. Elle empêcha son mari d'approcher trop près par crainte de l'infection, et lui donna ses instructions au sujet

des enfants; elle le pria de faire tout son possible pour avoir un peu de sens pratique.

« Laisse tes prières ce matin, Andrew, dit-elle suppliante. Les enfants feront toutes les bêtises possibles avant déjeuner. » Andrew la regarda d'un air de reproche, mais il faut bien dire que pendant une semaine entière il s'efforça de suivre les instructions que sa femme lui criait du fond du jardin, où elle soignait Wang Amah installée dans une petite pièce, réservée en général aux outils de jardinage.

Au bout de cette semaine, on put désinfecter la malade et la ramener dans sa chambre, et Carie retrouva ses enfants. Le lien qui unissait les deux femmes se resserra encore. Wang Amah n'oublia jamais le sacrifice de Carie qui avait quitté ses filles et risqué sa vie pour la soigner. Elle demanda à Carie avec étonnement : « Qui êtes-vous ? Quel cœur faut-il avoir pour donner sa vie à une pauvre créature si ordinaire, que personne n'a jamais cherché à regarder deux fois ? »

Carie a toujours été confondue lorsqu'on lui témoignait de l'adoration, et cette fois-ci elle confessa humblement ses scrupules à Andrew : si elle avait réfléchi, elle n'aurait pas fait cette bonne action, mais elle n'avait pas eu le temps de penser, prise d'une colère subite à l'idée qu'une maladie aussi ré-

pugnante aurait pu lui enlever Wang Amah. La colère lui servait d'appel aux armes.

Carie dit à Andrew, avec une expression un peu anxieuse, car elle agissait toujours sans rapporter ses actes à Dieu :

« J'ai peur de ne pas avoir soigné Wang Amah au nom du Seigneur.

— Si tu pouvais seulement songer à Lui et L'invoquer, répondit Andrew, inquiet du salut de sa femme.

— Mais, Andy, fit-elle avec un grand sérieux, quand quelqu'un va mourir, on se hâte de le sauver sans se demander pourquoi. »

Un monde séparait ces deux êtres, et ils se regardèrent sans se comprendre. Andrew ne faisait rien sans penser à Dieu, et la vie renfermait assez de richesses pour satisfaire Carie.

C'est à peu près à cette époque qu'il fut question de Kuling. Carie s'était écriée une fois de plus après la maladie de Wang Amah : « Chaque été il nous arrive une chose terrible. Si seulement nous pouvions quitter quelque temps cette affreuse chaleur de

la vallée du Yangtsé, je n'aurais plus si peur pour mes filles. »

Plusieurs familles de race blanche, disséminées le long de cette vallée, partageaient les craintes de Carie pour leurs enfants, et un Anglais qui chassait dans les monts Lu y trouva un refuge contre la chaleur, une série de ravissantes vallées, peu profondes, situées au sommet d'une haute chaîne de montagnes. Tout l'été, on y respirait un air vivifiant, surtout aux heures fraîches de l'aube et du couchant, et même au milieu du jour, grâce aux torrents et aux brumes bienfaisantes des hauteurs. L'Anglais répandit la nouvelle de sa découverte, et un groupe de personnes se réunit pour louer des terrains et faire construire des maisonnettes avec les pierres qui abondent dans les vallées.

Carie obligea son mari à visiter le site. Il en revint en disant : « Je n'ai jamais rien vu qui ressemble autant à notre pays. » Cela suffisait. Avec le peu d'argent dont ils disposaient — et je crois que Carie dut emprunter une fois au Nouveau Testament de notre père — ils achetèrent un terrain; l'été suivant Carie et les fillettes s'embarquèrent sur un vapeur qui remontait le fleuve jusqu'à la ville la plus proche des montagnes; de là, elles eurent une longue journée de voyage en chaise à porteurs à travers des lieues de rizières, de collines ondulantes, couvertes

de bambous, et finalement on commença l'ascension des hauteurs.

Au pied des collines il faisait chaud, humide et très déprimant. Mais à mesure que les porteurs, d'un pas sûr et rythmé, escaladaient le flanc des montagnes, une douce et subtile fraîcheur pénétra l'atmosphère. Carie s'animait, elle croyait respirer l'air des cimes de la Virginie occidentale. Pour la première fois depuis son départ, elle en retrouvait le parfum. On monta pendant deux heures une pente raide, par un sentier qui serpentait sur le versant de la montagne. En contrebas, les torrents venus des sommets retombaient en cascades écumantes et argentées sur les rocs des précipices, ou dormaient dans de profondes flaques vertes.

Carie n'avait jamais vu de fleurs semblables, même en Amérique. Là-bas celles des montagnes sont petites, exquises, mais sans parfum. Ici, frôlant la chaise à porteurs, fleurissent d'immenses lis tigrés, rouges et tachetés, des daturas blancs gigantesques, le dos de leurs pétales strié de pourpre; des fougères délicates s'étalent partout et, sous les pins et les bambous d'une légèreté de plume, la terre se recouvre de mousses épaisses. De temps à autre, une vigne lance sur un arbre sa pluie de fleurs en forme d'étoiles, riches de parfum, puis soudain, à travers le silence, on entend la note profonde, pleine et sau-

vage, d'un oiseau qui jette son appel limpide et sonore malgré sa douceur.

Jamais Carie n'eût soupçonné une telle splendeur dans un pays grouillant d'humanité et dont elle disait : « Il contient trop de vivants et trop de morts. » Elle s'appuyait au dossier de sa chaise à porteurs et contemplait avec extase les brumes blanches qui se condensaient, brillantes, autour des pics, très haut devant elle. On montait toujours, il semblait que le chemin les mènerait jusqu'au ciel, lorsque, tout à coup, un tournant invisible les conduisit dans un étroit défilé, où les vents des hauteurs s'engouffraient, aussi frais que les eaux des torrents, toniques et vivifiants.

Les coolies déposèrent leur fardeau et laissèrent la brise souffler sur leurs dos nus et en sueur, puis, en guise d'accueil, ils lancèrent un cri étrange et clair que l'écho répercuta d'un pic à l'autre : « Da la-la-la-la hoo-oo ! »

Carie aurait pu se joindre à ce cri de joie, répondre à la voix des monts avec le même accent sauvage.

Ensuite, ce fut la montée finale, rapide et courte, jusqu'à la vallée qui ressemblait à une coupe que les cimes des montagnes élèveraient vers le ciel. Sur un

côté de cette coupe se trouvait la maisonnette de trois pièces qu'Andrew avait fait construire.

Personne ne peut se figurer ce que cette demeure, avec la vallée, la beauté environnante et la fraîcheur de l'air, représentèrent pour Carie, à cette époque et dans les années à venir. Le soulagement causé par les nuits sans chaleur, pendant lesquelles on pouvait dormir, l'aspiration, jusqu'au fond des poumons, de cet air vif, l'eau qui coulait des rochers, bonne à boire sans être stérilisée, l'absence d'inquiétude, de craintes de contagion, durant ces deux mois, le bonheur de voir les enfants prendre des couleurs roses, devenir gros et joufflus à la fin de l'été, au lieu de maigrir, pâles et languissants à force de mauvaises nuits, de rougeurs pénibles et de furoncles — tout cela ne saurait s'exprimer. Carie était si transportée de reconnaissance, que parfois elle priait tout haut avec ses filles, dans une de ses oraisons rapides qui ressemblaient plutôt à un battement du cœur qu'à des paroles sorties des lèvres. Elle élevait cette prière vers Dieu, dans une émotion débordante, sans savoir s'il l'accueillait ou non.

Carie parcourait la montagne avec les enfants, pique-niquant n'importe où. Elle aimait autant qu'eux manger en plein air, et lorsque Andrew était absent elle s'écriait joyeusement à l'heure du dîner : « Prenons nos assiettes et allons dehors. »

Et elles s'asseyaient sur les marches de la maison ou sur le flanc de la montagne, selon l'humeur du moment; tout en mangeant, elles regardaient le soleil tomber derrière les cimes, subitement, comme dans les régions montagneuses. Mais Andrew ne jouissait pas de ces brusques fantaisies, ni du manque de confort que représente une assiette sans table, ni d'aucun changement à ses habitudes. Quand il était chez lui, il fallait s'asseoir avec décorum aux trois repas précédés de la prière, et Carie devait se contenter de placer sa chaise en face de la porte grande ouverte.

Andrew prenait parfois de courtes vacances, lui aussi, dans la montagne, mais il ne semblait pas souffrir de la chaleur. A mesure que les années passaient, il se desséchait et paraissait de plus en plus robuste. Il ne sentait pas dans sa chair et son âme les malheurs des autres comme le faisait sa femme. La musique lui était indifférente, la poésie aussi; il était rarement ému par les beautés de la nature et la voix de la souffrance humaine ne représentait trop souvent pour lui que le cri des pécheurs révoltés contre la punition d'un Dieu juste.

La divergence entre la nature des deux époux ne pouvait que s'aggraver avec le temps, ou du moins paraître plus évidente. Carie ne voulait pas, vis-à-vis d'elle-même, admettre leur désunion, mais elle la laissait voir inconsciemment par mille petites impa-

tiences qu'Andrew supportait en silence et, visiblement, comme une épreuve envoyée par Dieu. Ce genre de patience n'arrangeait pas les choses pour Carie; elle en éprouvait un certain malaise parce qu'elle ne se trouvait pas aussi bonne que son mari.

La tension entre eux ne parut guère tant que Carie se sentit nécessaire à ses filles. Jamais femme ne s'est montrée plus profondément maternelle, plus animée de ces joyeux propos, de ces petites chansons qui écartent les larmes chez un enfant, mais, malgré cette fantaisie, elle avait des mains toujours prêtes aux soins les plus tendres et savait veiller avec calme et vigilance lorsque le besoin s'en faisait sentir. Jamais elle n'a été mère plus parfaite que durant les étés dans la montagne quand elle pouvait se consacrer entièrement à ses enfants. Elle les conduisait ici et là à la recherche des belles choses, elle leur apprit à aimer les falaises et les rocs déchiquetés profilés sur le ciel, et aussi les petits creux au fond desquels les fougères et les mousses se groupent autour d'une flaque d'eau. Elle rapportait dans la maison un peu de cette beauté et remplissait les chambres de fougères et de fleurs.

Je crois que sa recherche de Dieu, à laquelle elle ne renonça jamais, lui semblait plus aisée qu'ailleurs au sommet des montagnes, car Dieu paraît proche lorsqu'on ne voit pas la souffrance humaine. Elle finirait bien par sentir sa présence un beau jour au

milieu de toute cette splendeur qui rend bon et patient. Le dimanche matin elle allait dans la petite église de pierre que l'on construisit lorsque la communauté s'agrandit, et le son clair de la cloche qui les invitait au prêche lui donnait une joie réelle. Je crois qu'elle ne l'entendit jamais sans songer à son pays au-delà des mers et c'est beaucoup en souvenir de sa patrie qu'elle répondait à cet appel, qu'elle chantait et adorait, même ce qu'elle ne concevait pas. Avec sa nature et son éducation, elle éprouva toujours le besoin, dans son bonheur, de s'adresser à quelque chose au-dessus d'elle, que son esprit recherchait afin de pouvoir lui rendre grâce, aux belles heures de la vie. Elle était une de celles chez qui la joie et la paix font ressortir les forces les meilleures et que la souffrance trop grande affole et pousse au défi.

C'est ainsi que tantôt rapides, tantôt lentes, neuf années s'écoulèrent, et de nouveau Andrew et sa famille purent, s'ils le désiraient, prendre un an de congé au pays. Ils s'y préparèrent en juin, louant leur maison dans la montagne à des amis, après quoi ils rejoignirent la côte et firent voile sur l'Océan Pacifique. Edwin était devenu un homme pendant ces dernières années — années interminables pour sa mère, si on les mesure par ses pensées constantes, ses craintes et ses nuits blanches. Edwin avait terminé ses études au collège et se préparait à l'université. Sa famille n'habiterait donc pas la grande maison

blanche, mais la ville où serait Edwin, qui entrait dans l'université où son père avait fait ses études, à Lexington, une vieille cité de Virginie, remplie de souvenirs historiques et de l'atmosphère d'autrefois. Carie s'en réjouissait, espérant en imprégner l'âme de ses filles qui déjà aimaient leur patrie sans la connaître.

Mais il fallait tout d'abord traverser l'Océan. Carie fut plus malade que jamais à bord, et elle eut hâte de mettre pied à terre dès qu'on atteignit San Francisco. Elle désignait une chose et l'autre aux petites filles qui ouvraient de grands yeux, examinaient l'eau courante, l'électricité, les hautes constructions majestueuses et s'émerveillaient, fières de ces prodiges, car le pays qui les renfermait était le leur.

Mais une chose les scandalisa, c'était de voir des hommes blancs charger des camions et porter des bagages. Consolation, horrifiée, demanda :

« Est-ce que même les coolies sont blancs dans ce pays ? »

Carie se mit à rire : « Nous n'avons pas de coolies ici, voilà pourquoi les gens sont heureux. Chacun travaille et on n'est pas humilié de se servir de ses mains. »

Mais ces questions la faisaient réfléchir; elle craignait que, malgré elle, ses enfants n'eussent subi l'empreinte de l'Orient. Préoccupée, elle résolut d'enseigner cette même année la cuisine, la couture et les soins du ménage à sa fille aînée. Elle était convaincue que le travail de la maison empêche le mécontentement de germer.

« Toutes les femmes devraient savoir tenir une maison, pétrir le pain, cuisiner et coudre, disait-elle, même lorsqu'elles ont beaucoup de serviteurs. »

Et plus tard, lorsque Consolation se montrait un peu maussade devant la mise en pratique de cette théorie, Carie lui disait : « Une fois dans ta vie tu seras obligée de t'y mettre et puis, nous autres, Américaines, nous travaillons. »

C'était le mot final qui exprimait les traditions de sa race; elle les conservait intégralement car dans ce corps vigoureux qui ne connaissait pas la peur, il ne coulait pas une goutte de sang lymphatique.

Le voyage en chemin de fer à travers les Etats-Unis avait toujours été une joie pour Carie, une prise de possession. Elle voyait son pays se dérouler devant elle, admirait ses monts, ses champs et ses plaines; elle regardait les lumières éclairer les petites

maisons le soir; elle participait à l'animation des rues, des villages et des villes, et en jouissait comme d'une symphonie. Assise à la fenêtre du wagon, les yeux brillants, elle contemplait le spectacle changeant. Elle notait tout ce qui s'était développé, la moindre transformation; chaque signe de prospérité la réjouissait et elle le désignait aux enfants.

Mais cette fois-ci, elle ne voyait l'Amérique qu'à travers Edwin, son fils devenu jeune homme.

Voilà de nouveau le village familier, la barrière blanche, l'immense érable, la grande maison qui reste à jamais le foyer véritable. Et voici son père, mince, aussi droit que dans sa jeunesse, avec sa tête blanche et sa tenue soignée, linge impeccable et costume noir. La vanité empêcherait-elle Hermanus de vieillir ? — Et cette autre tête blanche, ce dos voûté, était-ce vraiment là Cornélius, entouré de ses filles ayant des airs de jeunes femmes ? Ce grand garçon aux épaules carrées, aux joues rouges, devait être son fils, cette sérieuse matrone, la jeune épouse d'autrefois. Neuf années s'étaient écoulées et, lorsque Carie se regarda dans le miroir de son ancienne chambre, elle vit sur ses tempes les deux ailes blanches de ses cheveux et ne retrouva plus le bel éclat de son teint d'autrefois.

Les sœurs de Carie habitaient toutes chez elles, et la maison, privée de leur présence sur le seuil,

semblait étrange. Mais là, tout timide, à l'écart, se tenait un grand jeune homme svelte, à l'air réfléchi. N'était-ce pas Edwin ? Lorsque sa mère voulut lui passer les bras autour du cou, il dut se pencher, tant il avait grandi. Il portait un lorgnon, un faux col très haut, et paraissait avoir plus que ses vingt et un ans. Elle l'écarta à longueur de bras, pour bien l'examiner. Elle vit, croisant le sien, un bon regard, peut-être un peu rêveur, mais doux, sincère et intelligent. Carie aurait à découvrir ce qui se passait derrière ces yeux graves, car elle s'apercevait nettement que son petit garçon n'était plus.

Carie se fit une joie de parcourir la ferme et le village avec ses petites filles, de leur montrer chaque coin dont elle se souvenait et de rencontrer tous ses vieux amis. Ici, ces tranquilles foyers lui semblaient contenir l'âme même de sa patrie. Le dimanche, elle se réjouissait à nouveau d'aller à l'église, d'entendre tinter la petite cloche dont elle n'avait jamais oublié le doux son argentin. Hermanus, malgré son grand âge, conduisait sa famille comme par le passé, marchant en tête tandis que tous suivaient à la file le long de la rue du village. A présent Carie, Andrew et leurs trois enfants participaient à ce rite qu'elle affectionnait. Dans l'église, le frère d'Andrew prêchait encore, avec les cheveux blancs et un aspect frêle. Il ne s'était jamais complètement remis des misères endurées pendant la guerre civile, et une vieille blessure s'ouvrait de temps à autre, dans sa hanche. Mais

il arrivait encore à prêcher ses tranquilles sermons, qui n'avaient rien de mondain et se rapportaient aux questions de doctrine. Et Carie, au son de cette voix, se sentait l'âme réconfortée.

Ah ! comment pourrait-elle jamais quitter l'Amérique ?

Ce fut un heureux été pendant lequel Carie se remit avec bonheur à tous les travaux d'autrefois : hallage du beurre, lessive sous les arbres, repassage dans l'office fraîche, conserves de fruits; ensuite elle entreprit une tournée de visites aux sœurs et aux frères mariés. Etait-il possible que la petite Greta fût devenue cette mère de famille aux yeux noirs, si raisonnable, malgré un reste de fantaisie malicieuse, et Luther, ce commerçant établi, prospère, avec ses quatre enfants ? — Les vacances terminées, Andrew loua une maison à Lexington, une vieille demeure disparate, plus ou moins meublée, située à l'extrémité de la ville. Ce fut la première installation de Carie en Amérique. La vieille maison avait été construite avant la guerre et la cuisine était loin, elle faisait partie des pièces réservées aux esclaves et Carie devait aller et venir à travers un jardin enchevêtré. Une autre femme s'en serait plainte, mais elle se considérait privilégiée d'apercevoir au-delà du jardin le flanc d'une montagne et une forêt. Elle avait le travail facile grâce à son pas rapide et à ses chants, et il lui paraissait léger auprès de celui auquel elle était habi-

tuée. Elle n'avait à s'occuper que des siens, à les nourrir, les soigner et les amuser. Elle n'était plus en butte aux sollicitations du dehors, comme en Chine : appel de la maladie, de la souffrance, de la misère humaine, et Carie se reposait sans ce fardeau que la sympathie faisait peser sur elle.

Elle n'avait pas non plus à instruire ses enfants; Consolation allait à l'école pour un an; Edwin, à l'université, l'enchantait par ses brillantes études, et Faith était pendue à ses jupes comme compagne de jeux. On se réunissait autour de la vieille cheminée de pierre; Andrew allumait un feu de bois, et ils soupaient de lait — « d'une vache », ne manquait pas de faire observer Faith, d'un air sérieux — et de grands gâteaux de gingembre avec des fruits qu'on ne trouve pas en Chine.

A ces moments-là Carie observait son fils; elle essayait de découvrir ce qu'il était devenu et de rétablir le lien si serré qui les unissait avant leur séparation. Elle désirait ardemment lui voir acquérir tout ce qui lui manquait à elle. Mais sa douceur même rendait Edwin évasif. Il semblait docile, loyal, et il était certainement bon, et cependant Carie le sentait loin d'elle. A la fin, à contrecœur, elle abandonna la partie et attendit, tristement consciente de tout ce qui la séparait de ce fils en qui elle avait cru retrouver encore son petit garçon. Mais, pendant ses années de

solitude, l'homme s'était développé en lui et il ne pouvait plus dépendre d'elle.

Peut-être cette émancipation lui facilita-t-elle le retour, à la fin de l'année, vers cet Orient ou tant d'êtres avaient encore besoin d'elle. Carie avait quitté son pays depuis vingt-deux ans. Il lui tenait autant au cœur que par le passé, elle y voyait la plus belle des contrées bénies de Dieu. Mais la place qu'elle s'y était faite se comblait à présent. Vingt ans et ses frères et sœurs avaient appris à vivre sans elle, bien qu'ils lui eussent gardé beaucoup d'affection. Vingt ans, et les filles de Cornélius habitaient, jeunes femmes, les pièces dans lesquelles elle vivait à leur âge : leurs robes, longues, avec de grosses manches à gigot, pendaient à la place des crinolines et, sur le mur, les photographies des jours d'école accrochées dans un filet, selon la mode du jour, remplaçaient la sombre petite madone de son jeune temps. Cornélius habitait depuis tant d'années avec sa femme la chambre où sa mère était morte, qu'Hermanus lui-même paraissait avoir oublié celle qui l'avait si passionnément aimé. Au village, Mr. et Mrs. Dunlop étaient morts depuis longtemps, les camarades de classe de Carie s'étaient mariées et - avaient quitté le pays, et seul le vieux Neale Carter, toujours célibataire, vivait tout somnolent, servi par ses Nègres. Lorsque Carie le revit, énorme, cramoisi, et qui bredouillait entre ses crises d'assoupissement, elle sentit que le roman qui aurait pu se développer était fini à

tout jamais. Neale Carter ne se souvenait de rien et ne songeait qu'à sa nourriture et à ses projets.

Carie avait quitté l'Amérique, et l'Amérique l'avait oubliée; si elle voulait s'y fixer à présent, elle devrait s'y créer de nouveau une place.

Mais il n'en fut pas question, car bien avant la fin de l'année Andrew se sentit impatient de reprendre son travail. Il avait perdu ses parents; la vieille demeure était vendue et son cœur était resté là-bas, parmi le peuple jaune. Du reste, en Amérique, il se sentait inutile au milieu de tant d'églises et de prédicateurs disséminés dans la contrée, ce qui permettait à tous ceux qui le désiraient d'entendre la parole et d'être « sauvés ». Aussi songeait-il aux habitants de ces lointains pays à qui personne ne s'adressait; leur appel le rendait sourd à tout le reste; et l'été suivant, lorsque Edwin eut brillamment terminé son année d'université et trouvé une situation de directeur d'école, ce qui le rendait indépendant, sa famille se prépara au départ.

Carie éprouvait une profonde tristesse au moment des adieux à son fils. Si l'Amérique devait le retenir

— et elle le souhaitait — il était perdu pour sa mère; elle le sentait sans se l'expliquer au juste. Mais Edwin avait atteint l'âge d'homme et il devait choisir

sa vie. Pouvait-elle le blâmer s'il préférait la patrie qu'elle lui avait appris à aimer depuis qu'il était né ? Seulement ce choix signifiait son exil à elle, loin de son fils. Peut-être ne le reverrait-elle plus qu'une ou deux fois dans toute son existence? Carie quitta l'Amérique, les yeux humides de larmes rares, et le cœur désolé. La séparation d'avec son pays n'était pas seulement physique, il s'y mêlait une rupture spirituelle qui irait s'accentuant et elle partit comme si elle n'avait plus de foyer.

Carie revint sur le bord du fleuve, dans la maison située parmi les collines, au-dessus de la sombre petite ville chinoise étalée comme la lie au bord de l'eau. Elle arrangea sa demeure et son jardin avec un calme qui, chez une nature aussi exubérante que la sienne, ressemblait à de l'abattement. L'âge commençait à marquer sur elle ses empreintes. Elle conserva toujours sa somptueuse couronne de cheveux épais, doux et bouclés, mais ils blanchissaient et ses formes, assez opulentes à l'époque de sa maturité, s'amincirent de nouveau.

Je crois qu'elle sentait sa jeunesse très loin d'elle, un simple souvenir. L'Amérique l'avait dépassée, oubliée, elle n'y gardait aucune place. Il faut vivre dans son pays, avec son pays, si on veut lui appartenir complètement. C'est pourquoi Carie se réjouit d'avoir donné son fils à la patrie. Elle-même se mit pour la première fois à vivre sa vie, sans se

rendre compte qu'elle transportait son pays avec elle, le personnifiait véritablement, pour tous ceux qu'elle rencontrait.

Elle recommença son œuvre de bonté envers les indigènes et créa, dans son intérieur, l'atmosphère dont elle désirait entourer ses enfants. Consolation avait grandi; elle était assez difficile de caractère, volontaire et passionnée. Elle ressemblait à Carie, qui ne s'en apercevait pas, et déplorait seulement de lui voir un excès de sensibilité, une trop grande faculté d'émotion, qui la feraient souffrir plus tard. Carie essaya d'apprendre le contrôle de soi-même à la jeune fille, alors qu'elle-même n'avait jamais pu arriver à se vaincre. Elle fit un programme de travail journalier pour Consolation, lui enseigna la musique et la peinture, et lui donna chaque semaine de longs devoirs de style à écrire. Carie, sans l'aide qu'ont les femmes modernes, éleva ses filles du mieux qu'elle put. Elle entraîna leurs corps, l'assouplit par des exercices, redressa leur maintien et les encouragea à la bravoure physique.

Je me souviens qu'elle donnait à Consolation une pièce d'argent pour chaque nid de corneille qu'elle arrivait à décrocher à la cime des arbres. Consolation se souvient encore aujourd'hui, dans son âge mûr, d'un certain jour où, jeune fille, elle attrapa un de ces nids. C'était en mars, et le vent faisait balancer le tronc très mince sur lequel elle grimpait de

plus en plus. Il fallait s'y prendre très tôt au début de l'année, Carie n'ayant pas le cœur de voir détruire un nid fraîchement construit.

Carie eut souvent beaucoup de peine à plier sa fille à la discipline d'une routine quotidienne. Consolation résistait avec véhémence, et sa mère n'obtint gain de cause qu'en stimulant l'amour-propre de l'élève et en lui faisant des compliments. Mais, grâce à son don de sympathie, Carie, en s'interrogeant elle-même, sut comprendre et gagner l'enfant, en sorte qu'elle lui fit traverser sans trop de difficultés la période si fantasque de l'adolescence. Carie choisit ce qu'elle jugea préférable dans la culture de son pays et Consolation en fut pénétrée. En dépit de leurs natures ardentes, la mère entoura sa fille d'influences salutaires; elle lui inculqua fermement et à tout jamais l'amour du bien et du beau, sans autre recours que celui des livres et de la nature.

En dehors de ses devoirs de mère, les journées de Carie étaient plus occupées que jamais par les gens qui l'entouraient, surtout après une de ces années de famine si redoutées. Celle de 1905 fut particulièrement terrible. Les récoltes manquèrent, si bien que dans la riche vallée du Yangtsé, si fertile en général et admirablement drainée, la nourriture fit défaut, au moment même où les réfugiés descendaient en foule des provinces du nord.

Au début de l'hiver, la ville et la campagne furent envahies par de misérables créatures, hommes, femmes et enfants, qui venaient à pied, mendiant pour subsister, et beaucoup mouraient en chemin. Le froid survint, et les réfugiés augmentèrent en nombre, décharnés, sombres, à demi morts. Carie, qui avait été cependant saturée de visions pénibles, fut angoissée et émue de pitié. Elle fit tous ses efforts pour récolter de l'argent ici et là. Aucun dessert ne parut sur la table cette année-là, chaque bribe de nourriture fut économisée et même le Nouveau Testament dut attendre.

Carie n'osait pas offrir en plein jour le peu de secours dont elle disposait, tant les portions étaient infimes par rapport à la misère. Ces dons ne représentaient rien pour les milliers d'affamés rassemblés, et elle eût risqué sa vie, en les distribuant ouvertement; la foule serait tombée sur elle pour les lui prendre de force. Elle errait les mains vides, au milieu des huttes, notait les cas les plus pénibles et la nuit, revêtue de la vieille veste de Wang Amah et suivie de la servante, se glissait parmi les réfugiés et donnait soit un dollar soit un peu de nourriture. Andrew demeura absent tout l'hiver. Il était dans le nord, où la famine sévissait le plus fortement, et il secourait les malheureux avec l'argent qu'on lui envoyait d'Amérique et sur lequel il faisait parvenir certaines sommes à Carie, heureuse de sentir que cet argent lui venait de ses généreux compatriotes.

Que de fois l'ai-je entendue répéter ces mots : « Cela vous vient d'Amérique ! » Aussi les pauvres désespérés finirent-ils par voir en elle une personnification de ce pays.

Parfois des chargements de vivres, de pleins bateaux, remplaçaient les envois d'argent. Mais les produits n'étaient pas toujours bien choisis. Je me souviens d'un navire rempli de fromages légèrement endommagés; or, c'est à peu près le seul aliment qui répugne aux Chinois, quand ils n'en ont pas acquis le goût à l'étranger. Carie regarda d'un oeil tragique débarquer cette marchandise sur le quai; aussitôt elle se hâta d'aller trouver les rares familles de race blanche des environs et, avec sa chaleur de persuasion, arriva à les convaincre de prendre le plus possible de cette nourriture encombrante. Elle-même acheta ce qu'elle n'arrivait pas à vendre, et en bourra sa cave. Pendant des années, nous dûmes avaler ces fromages de famine. Grâce à l'argent que lui rapportèrent ses ventes, Carie se procura du riz, de la farine, et put, à sa grande joie, nourrir beaucoup de réfugiés.

Mais les affreux spectacles qu'elle avait journellement sous les yeux minèrent ses forces morales, si bien qu'elle faillit succomber sous le poids de sa tristesse, de son impuissance à soulager efficacement cette misère. Jamais elle ne se serait figuré que la chair humaine pût souffrir à ce degré, cette lente

torture des corps enflés, semblables à des cadavres ces misérables enfants désespérés et ce farouche égoïsme avec lequel on tirait la nourriture à soi, même lorsqu'il s'agissait des siens, entre parents et enfants, maris et femmes.

Carie ne put pas circuler longtemps, parmi les huttes, sans qu'on découvrît qui elle était. Les gens la suivirent; affolés par la faim, ils montèrent la colline en trébuchant, frappèrent des coups sur le portail et se couchèrent, en foule, tout frissonnants, contre les murs qui entouraient l'habitation. Je crois qu'il est impossible de souffrir plus que ne le fit Carie à ce moment-là. Le peu de nourriture qu'elle pouvait avaler prenait un goût de cendre dans sa bouche lorsqu'elle songeait à ceux qui en étaient privés. Cependant elle n'osait laisser entrer les réfugiés; par trop nombreux ils auraient tout dévoré pour retomber aussitôt dans leur misère. Mais le son des plaintes, les appels de son nom, qu'elle entendait jour et nuit, les morts qui gisaient là tous les matins à l'aube, jusqu'à ce qu'on vînt les enlever, la rendaient presque folle de pitié stérile, de douleur et de révolte. Toute sa farouche colère contre la divinité qui permet ces choses, lui remonta au cœur. Mais on lui avait appris à ne pas mettre en doute les desseins de Dieu. Il sait tout et rien n'arrive sans Sa volonté. Elle s'efforçait de croire à cette ancienne règle de foi : « Aie confiance et obéis. » Il était navrant de la voir ainsi déchirée. Elle faisait des efforts désespérés, s'obstinait

à chercher de la nourriture, nuit et jour. Elle allait partout, dans les maisons des riches, ce qu'elle n'eût jamais osé faire sans y être poussée par la misère humaine.

Elle ne cherchait même plus à protéger ses enfants; du reste c'était inutile. Quelle muraille eût empêché d'entendre les lamentations, ces derniers cris affreux lorsqu'on a perdu tout espoir, et les faibles appels, les plus tristes de tous, des petits enfants ? Carie enrôla ses filles à son service. Elles étaient bien obligées de voir ce que la vie peut apporter, et leur mère chercha simplement à leur épargner les spectacles extrêmes des morts douloureuses.

Il n'y eut pas de fête de Noël cette fois-ci. En temps habituel, Carie essayait toujours, à cause de ses enfants, d'en faire la plus grande réjouissance de l'année. Elle ornait la maison de houx et de verdure; c'était un véritable rite dans la famille, ainsi que le pétrissage du pudding. Comme toujours, Carie devait se procurer les choses elle-même, car il n'existait en Chine ni magasin de jouets, ni étalages. Mais elle arrivait à créer à Noël une véritable orgie de bonshommes en pâte de gingembre et de cadeaux à la fois utiles et absurdes, confectionnés par elle. La veille de la fête on suspendait ses bas dans l'âtre, et le matin, Carie décorait un arbre avec de menus objets en bouts de ruban ou en papier brillant, amassés par elle depuis des mois. C'était le seul jour où elle

se laissait complètement aller à la joie, et rien ne devait gâter le plaisir de ces heures-là, ni détruire le doux mystère de la veillée de Noël, des histoires racontées au coin du feu, et des cantiques chantés autour de l'harmonium avant d'aller se coucher. Le matin, la belle voix de Carie retentissait à l'aube: « Réjouissez-vous, le Seigneur nous est né ! »

C'est ainsi qu'elle évoquait Noël pour les siens, qu'elle leur inculquait les traditions, et la profonde signification de ce jour, de sorte qu'ils en gardent encore une impression inoubliable. Ils ont beau être disséminés dans trois continents, et leur mère ensevelie dans un quatrième, en terre étrangère, Noël remue encore en eux de profonds souvenirs. Carie enseignait la générosité à ses enfants; c'était le moment où il fallait préparer des dons, non seulement pour les parents, et entre frères et sœurs, mais pour les domestiques, les petits amis indigènes, et aussi pour ceux qu'ils savaient être dans le besoin. Elle connaissait la joie qu'on éprouve à partager et le contentement qui en résulte.

Mais cette année-ci elle n'eut pas le cœur à se réjouir, même pour ses enfants. Comment se montrer joyeux et faire un pudding et des gâteaux de fruits confits, quand on sentait ces malheureux au-delà des murs ?

« Mes enfants, on ne fêtera pas Noël, leur dit-elle gravement. Prenons tout ce que nous aurions dépensé et ce dont nous pouvons disposer et achetons des vivres à ces malheureux. »

Etrange jour de Noël, passé à cuire d'immenses terrines de riz pour le distribuer par bol à travers une fente du portail jusqu'à ce qu'il fût épuisé et que nous n'ayons plus rien à donner. La journée parut longue et silencieuse. Carie ne chanta même pas le soir. Mais en compensation elle dormit mieux car on entendit moins de pleurs au-dehors.

Faith, heureusement, était trop jeune pour comprendre tout à fait ce qui se passait, mais cela fit sur sa sœur une impression trop profonde pour son âge. Le printemps finit cependant par s'écouler, et lorsque les réfugiés que la mort hivernale avait épargnés se réunirent et prirent le chemin du retour dans l'espoir de semer leurs terres, Carie décida d'éloigner sa fille quelque temps, car elle la trouvait désemparée et nerveuse. Il y avait une pension à Shanghaï, dirigée par des Américaines de La Nouvelle-Orléans, et Carie y envoya Consolation jusqu'à ce qu'elle fût d'âge à aller au collège en Amérique.

Consolation, en effet, était restée trop seule et s'habituait à rêvasser. La solitude en terre étrangère pèse trop lourdement sur une enfant en période de croissance et sa mère prépara son départ.

Il semblait à Carie qu'elle n'éprouverait jamais de réconfort avec ses enfants. Elle devait les sacrifier à ce pays — à cette œuvre, et quand il ne s'agissait pas de leur vie, c'était leur présence qui lui était retirée. Mais elle enfermait en elle-même son chagrin et s'efforçait de prouver à Consolation que ce départ était un événement heureux qui la conduirait vers des amies de son âge et de sa race. Carie fit son possible pour lui arranger un joli trousseau qu'elle emballa avec soin dans la malle au couvercle rebondi, qui avait si souvent voyagé par terre et par mer, puis Andrew emmena sa fille et la conduisit à l'école. Il ne restait dans la maison que la petite Faith, une fillette tranquille et grave.

L'oppression si pénible de cet hiver-là fut compensée par un de ces étés bénis dans la petite maison au haut de la montagne. D'autres familles occidentales s'y installaient en nombre croissant, et Carie n'éprouva pas seulement un renouveau physique causé par le grand air, le ciel et les montagnes, mais aussi une joie spirituelle grâce à l'amitié avec des personnes de sa race et de son éducation. C'était beaucoup de pouvoir échapper, même pendant quelques semaines, à ces tiraillements de cœur, qu'elle ne pouvait éviter dans ses allées et venues parmi les jeunes Chinoises.

Il lui était salutaire de se retirer de temps à autre dans un endroit comme cette haute vallée, où elle se

plongeait dans la paix et la beauté. Elle passa cet été dans son jardin à planter des fougères et des fleurs sauvages, à tailler les arbres fruitiers et les arbustes qui poussaient autour de la maison. C'était la meilleure façon de restaurer son âme.

Pendant toutes ces années, Andrew avait parcouru résolument la région à pied ou sur un petit âne gris, et il prêchait dans de nombreux villages où il avait installé des églises. Plusieurs de ses paroissiens se trouvèrent humiliés de voir leur pasteur circuler ainsi. Un jour il arriva chez lui à cheval sur un poney blanc, bien gras, don des membres de l'Eglise. Il répondit aux questions étonnées de sa femme d'un air embarrassé et cependant satisfait, en disant : « Peut-être que je n'aurais pas dû accepter : Notre-Seigneur était monté sur un âne. »

Mais Carie s'était prise d'affection pour le cheval et lui caressait son museau noir. Elle dit vivement: « Je me figure qu'il serait monté sur un cheval si on Lui en avait donné un. »

A cette époque, n'ayant qu'une fille à la maison ! Carie reprit son travail paroissial avec Andrew et fit de grands projets pour les femmes chinoises. Elle accompagnait souvent son mari. Ils achetèrent une petite jonque et allaient dans les villes et les villages

par la voie de canaux qui serpentent dans le pays. Faith les suivait. Entre les heures des leçons qu'elle donnait à Faith et le ménage à bord de la jonque Carie instruisait les femmes indigènes et leurs filles.

Andrew et elle avaient souvent de vives discussions au sujet des conflits entre la doctrine chrétienne et les circonstances actuelles en Chine. Par exemple, un certain Mr. Ling voulait se joindre aux fidèles seulement il avait deux femmes. Andrew n'entrevoyait qu'une solution possible; il exigeait le renvoi de la concubine. Mais Carie, après avoir entendu les plaintes de celle-ci, intercéda en sa faveur et dit à Andrew : « La pauvre femme ne sait où aller et elle n'est pas responsable ! »

Andrew se buta, sûr de son droit, il n'admettait pas qu'on transigeât avec ses principes. « Mr. Ling ne fera pas partie de l'Eglise s'il garde une concubine », déclara-t-il nettement.

« C'est trop cruel ! s'écria Carie avec son habituelle ardeur contre l'injustice. Je dirais la même chose s'il s'agissait de Dieu. »

Andrew ne voulut pas répondre. Du reste d'autres complications surgirent. Carie s'aperçut qu'un pasteur en qui Andrew avait confiance fumait

l'opium. Elle s'en doutait depuis longtemps, car elle avait une intuition extraordinaire, mais Andrew ne voulait pas entendre prononcer un mot contre cet homme. Un jour Carie vit un papier s'échapper de la Bible du pasteur. Elle le ramassa avant lui. C'était une facture d'opium.

Une autre fois elle entendit murmurer au sujet d'un aide d'Andrew, très estimé par lui; et elle obtint la preuve qu'il faisait payer les entrées à l'église. Celles-ci se remplissaient à certaines époques, car les indigènes voyaient leur intérêt à se convertir lorsque les étrangers étaient puissants et partageaient avec les soi-disant chrétiens les privilèges de leurs traités. Andrew était assez humain pour se trouver gêné par la clairvoyance de sa femme et, en tout cas, pour ne pas s'en réjouir.

Mais Carie ne pouvait agir qu'à la condition de savoir la vérité. Lorsque la deuxième femme de Ling lui énuméra ses chagrins de concubine, Carie écouta et dit vivement : « Je comprends très bien. Quel remède y aurait-il à cela ? »

Et elle lança au Ciel une de ses brèves suppliques familières : « Dieu, tu vois cette femme et les difficultés de sa situation. Elle n'y peut rien. Si nous ne trouvons aucun autre moyen il faudra bien l'accepter comme elle est. »

Ensuite Carie fut saisie de remords, mais elle se rassura elle-même en se disant : « Si moi j'ai compris, il me semble que Dieu peut comprendre, lui aussi. »

Elle gardait des doutes. Andrew jugeait différemment. Peut-être Dieu était-il comme Andrew ?

La demeure de Carie, ces années-là, devint de plus en plus le rendez-vous des malheureux. Carie, avec sa voix joyeuse, son amour du soleil, des fleurs et des appartements gais, son regard brillant, son air sain et bon, avait une attitude si réconfortante qu'en sa présence les gens se persuadaient que tout allait s'arranger. Elle recevait souvent la visite d'une grande femme très belle, aux cheveux noirs, aux yeux sombres, au teint uni, olivâtre et toujours revêtue de belles robes venant de Paris. C'était la fille d'un riche commerçant anglais du port, de rang élevé et de bonne éducation.

Dans sa jeunesse, cet homme, comme beaucoup d'autres, avait amené chez lui une Chinoise, une jolie fille ignorante dont il s'était épris dans une maison de thé et dont il eut deux enfants : un fils et une fille. Le fils était un mauvais sujet, dissipé, presque toujours ivre, mais, quand il se trouvait condamné et que son père arrivait encore une fois à le tirer d'un

mauvais pas, Carie disait toujours : « Pauvre Harry Evans, il est si seul, personne ne veut de lui, pas plus les Blancs que les Chinois. Il est sans patrie — c'est la plus grande solitude qui soit ! »

Mais sa sœur, la belle et fière Ella, se sentait encore plus isolée que lui. Elle avait pris la place de maîtresse de maison chez son père, car la Chinoise en vieillissant devint horriblement vulgaire et ne paraissait jamais en public. Le père était émouvant dans la fierté qu'il ressentait en face de la beauté altière et de la calme dignité de sa fille, lorsqu'elle présidait ses dîners, assise au bout de la table. Aucun indigène n'était admis dans cette maison, sauf comme subalterne, et la jeune fille n'eut jamais l'occasion de rencontrer des Chinois de son rang qui, du reste, l'eussent méprisée. Elle ressemblait en tout point à une Anglaise, mais ses mains admirables aux doigts effilés et son teint un peu sombre, indices de la race jaune, suffisaient à éloigner n'importe quel Anglais qui eût désiré l'épouser. Elle vivait donc avec des gens de race blanche et leur restait éternellement étrangère.

Cette femme avait des crises de désespoir qu'elle cachait à son père, car il l'aimait sincèrement et ne pouvait se pardonner le mal qu'il lui avait fait en lui donnant ce sang mêlé. Quand elle était dans ses humeurs noires et qu'il s'en apercevait, il regrettait amèrement la folie, que le goût d'une jolie figure,

la satisfaction d'un désir physique, lui avaient fait commettre, condamnant ainsi cette fière créature à vivre.

Ella Evans rencontra Carie; je me souviens de la jeune fille arrivant au portail dans sa belle chaise à porteurs, en général au crépuscule, et attendant ensuite, dans la pénombre du salon, que Carie fût prête à causer avec elle. J'ignore de quoi elles parlaient, car la porte était toujours fermée et je n'entendais que des murmures. Mais un jour, je vis Miss Evans, en sortant, pencher sa haute taille et regarder gravement Carie sans mot dire. Ce soir-là à table, Carie se montra exceptionnellement triste et silencieuse.

Parfois c'était une petite silhouette revêtue d'un kimono qui attendait son tour, une Japonaise, la femme d'un vieil Anglais original, qui habitait dans une maison de bois construite à la manière de celles du Japon et située dans un creux de montagne au loin. On racontait une histoire dans le port, au sujet de ce vieillard. Je l'ai connu lorsqu'il avait les cheveux blancs et qu'il était affaibli par l'âge, mais il se tenait droit avec cet air courtois et réservé, très indépendant, du gentleman anglais. 11 avait eu autrefois un poste à la douane, dans le port, et il était fds d'un baronet, envoyé comme tant d'autres en Orient, pour y chercher fortune. Il aimait une jeune Anglaise qui devait venir le rejoindre dès qu'il aurait eu de l'avancement. C'était une blonde aux cheveux vaporeux,

disait-on. Au bout de trois années interminables il avait gagné de quoi lui installer une demeure et il lui écrivit de venir.

Les bruits les plus étranges circulaient à propos de cette maison et des achats qu'il fit à Shanghaï — des tapis d'Aubusson, des meubles recouverts de satin et un piano en bois de rose. L'Anglais s'était privé de nourriture et s'était même endetté pour les acquérir. Il alla à la rencontre de la jeune fille jusqu'à la côte rempli d'ardeur sous son aspect calme. Mais quand le bateau arriva, il ne contenait pour lui qu'une petite lettre :

« Je suis désolée, mon cher Ronald, mais nous nous sommes trompés. Je ne vous aime pas — je ne peux pas vous aimer. »

Elle s'était enfuie avec un commissaire de la marine. Ronald Stearns plia la missive et la déchira en petits morceaux qu'il jeta dans les eaux boueuses et agitées du Whangpoo; ce même soir il alla dans une des maisons publiques japonaises les plus renommées et y acheta une femme, un peu plus âgée que les autres, et dépourvue de beauté mais consciencieuse, polie, et proprette.

Il la demanda cérémonieusement en mariage et l'emmena au Consulat britannique. Très ahurie de ce changement de situation, elle le suivit, anxieuse, à

petits pas, le long des couloirs, enveloppée dans sa *geta*. Et là, en dépit des remontrances du consul, Ronald Stearns épousa la petite Japonaise et la ramena dans le port.

Il lui construisit une maison japonaise sur le flanc de la montagne, trop éloignée pour risquer la venue de visiteurs, et il vendit à la criée le piano en bois de rose, le mobilier de satin et tous les bibelots accumulés. Lorsque je fis sa connaissance, il avait vécu honorablement de longues années, très digne, et sans se mêler à l'étroite vie sociale des gens de race blanche de la ville, avec lesquels il n'avait que des rapports d'affaires. A la mort de son père, il hérita sa fortune, mais ne retourna jamais en Angleterre; il vivait en compagnie de sa femme japonaise, toujours parfaitement courtois et rempli de bonté envers elle. Ils n'eurent jamais d'enfant.

Je ne sais pas pourquoi Mrs. Stearns venait voir Carie. Peut-être simplement pour causer amicalement avec une de ses semblables, car elle était bien seule malgré ses atours, ses kimonos fleuris et ses ceintures aux couleurs brillantes. Elle parlait à peine l'anglais, ce qui prouvait quels rapports existaient entre elle et son mari. Toutes les conditions de l'existence les éloignaient l'un de l'autre. Il lisait beaucoup et, en dehors des heures d'affaires, passait son temps à étudier, bien qu'il mît son point d'honneur à venir avec elle le soir, dans le jardin japonais qu'il avait

fait planter pour elle. Ils se promenaient en silence, car ils n'avaient guère de choses à se dire. Elle n'entrevoyait même pas le monde de culture et l'éducation de son mari, et sa petite vie à elle était simple et par trop primaire pour lui. Carie devait combler un vide dans l'existence de cette femme privée de compagne.

Beaucoup de membres de la colonie étrangère du port venaient trouver Carie. Il y avait la pauvre Anglaise, folle, qui arrivait à la nuit dans sa chaise à porteurs, femme passionnée et jalouse d'un mari froid et cruel. Elle déversait sans réserve, dans l'oreille de Carie, le récit du drame de sa vie, et après son départ, les yeux de Carie étaient remplis de dégoût, de l'horreur de savoir trop de choses qu'elle eût préféré ignorer. Il y avait aussi l'ancienne missionnaire, une maigre Ecossaise poitrinaire, qui avait épousé, pour le convertir, un capitaine de vapeur, en service sur le fleuve, Ecossais lui aussi. C'était un ivrogne qui se grisait de whisky et qui s'était remis à boire aussitôt la lune de miel passée. Sa femme venait raconter à Carie tous les puérils efforts qu'elle tentait désespérément pour le distraire ou pour attiser son amour, le maintenir à un diapason qui lui permettrait de renforcer une volonté défaillante. Mais elle manquait de beauté et de charme et n'aurait pu retenir aucun homme. Elle toussait et pleurait en disant à Carie : « Si seulement je pouvais avoir un enfant, il désire une fille. »

Mais son maigre corps voûté ne pouvait donner aucun fruit et elle finit par adopter un enfant qui venait d'un orphelinat d'Australie. Le ménage tenta de reconstruire sa vie sur de nouvelles bases; malheureusement la fillette attrapa la variole, d'un serviteur indigène, avant la fin de l'année et mourut. Le père adoptif, qui était arrivé à aimer la petite blonde, devint cette fois-ci un ivrogne invétéré et la pauvre Mrs. Gibbs mourut de la maladie qui la minait depuis si longtemps.

Ces gens-là et bien d'autres, qui échouent dans les ports d'Orient, venaient chez Carie chercher du secours auprès de sa personnalité si saine. Quelqu'un semblait toujours l'attendre. Même le docteur hindou, de sang-mêlé, et sa grosse femme brune, trouvaient en elle une amie particulière, bien qu'elle ne les vît jamais sans ressentir un coup au cœur en souvenir du charmant garçon qu'elle avait perdu.

A cette époque de sa vie, Carie était spécialement attrayante et exerçait un pouvoir magnétique. Elle avait perdu un peu de l'ardeur de sa jeunesse et de ce bouillonnement intérieur, trop violent parfois pour lui permettre le repos d'esprit. Elle était adoucie par la sympathie et cependant donnait une impression de vigueur; elle apportait avec elle le souffle vivifiant, la sincérité des femmes de son pays. En la

voyant, on songeait aux choses bonnes et simples de l'existence. Elle était restée si parfaitement normale et saine, pleine d'humour, dans une atmosphère où trop souvent les hommes et les femmes de race blanche se transforment, deviennent tristes et se dégradent insensiblement. Elle conserva toujours sa robuste personnalité.

Son foyer la reflétait. Elle avait un beau potager comme en Amérique, et à sa table on mangeait des haricots, des tomates, des asperges, des pommes de terre d'Irlande et des laitues, tous les bons légumes d'Occident qu'on ne trouvait pas ailleurs. Elle ne supportait pas les volailles chinoises, si filandreuses, et elle en élevait elle-même, qui lui donnaient des œufs frais; elle avait toujours une poule grasse à faire rôtir, ou, au printemps, des poulets qu'elle faisait sauter selon une délicieuse recette de son pays. Les biscuits sortaient légers de ses mains; ses gâteaux à la noix de coco, au chocolat, étaient renommés et je me souviens d'elle, dans ses journées si occupées, pétrissant d'énormes masses de pâte, et faisant cuire les grands pains dont le parfum savoureux remplissait la maison.

C'est par des moyens aussi simples et sains qu'elle guérissait ceux qui venaient à elle, et en restant elle-même, à sa manière, elle rendait foyer et patrie aux exilés.

Je crois que ces années, avant le déclin de sa vie, furent heureuses. Elle avait appris que le foyer et la patrie sont au fond des cœurs et qu'on peut les évoquer selon son désir. L'ancienne nostalgie, le mal du pays pour ses monts de Virginie et la douce vie d'autrefois, disparurent. Tout cela, elle le conservait à jamais en elle-même, seul refuge de son passé, car il y avait eu des changements chez les siens. Son père, Hermanus, gourmet jusqu'à sa dernière heure, était mort à un grand âge. Leur séparation ne lui en parut pas aggravée et elle ne le pleura pas. Ce souvenir alla rejoindre ceux qu'elle gardait et qui vivraient autant qu'elle.

Fidèle à sa décision, elle ne changea plus de domicile. Andrew arpentait le pays : nord, sud, est et ouest, et revenait de temps à autre se retremper dans le logis si reposant que sa femme avait installé. Il voyageait seul, ce qui valait mieux pour lui aussi, car il n'était pas fait pour les soucis de famille et, délivré des ennuis et des préoccupations d'esprit causés par les déménagements de sa maisonnée, il évangélisait partout où son âme satisfaite désirait aller, croyant répondre à la voix de Dieu.

Carie, de son côté, pouvait planter un arbre et espérer en récolter les fruits; ses roses grimpaient jusqu'au toit de sa maison, et elle ne traînait plus ses

enfants d'un misérable taudis à l'autre; elle s'ingéniait à leur créer une atmosphère et les emmenait pique-niquer dans les montagnes et les temples entourés de bambous. Je me demande si j'ai jamais vu personne faire à ce point l'effet d'une étrangère dans un temple bouddhiste. Elle se tenait bien d'aplomb, l'air pratique, sans manifester la moindre émotion devant les sinistres dieux orientaux. J'ai rarement observé semblable contraste. Je me souviens de Carie dans une cour où des milliers d'années avaient déposé leur grisaille, distribuant des sandwiches à sa famille d'un geste bref et examinant les dieux silencieux, comme un vigoureux esprit moderne contemple les mythes du passé.

Carie développait avec soin le moindre talent de ses enfants. Elle ne se bornait pas aux pique-niques, aux longues promenades agrémentées d'études de botanique, elle s'ingéniait aussi à organiser de petites réunions sociales, afin d'apprendre les jolies manières à ses filles, en prévision du jour où elles quitteraient ce genre d'existence aux limites étroites; il y avait par exemple, quatre fois par an, les séances musicales dans lesquelles Carie faisait entendre sa belle voix et s'arrangeait pour que ses enfants aient aussi leur petit rôle à jouer; elles écrivaient et peignaient les programmes et leur mère ne négligeait aucun moyen qui pût les préparer à vivre plus tard dans n'importe quelle partie du monde. Une paix exceptionnelle régnait en Chine à cette époque. Les

représailles que le pays avait dû subir après la tentative d'expulsion des étrangers, au moment de la révolte des Boxers, avaient frappé les indigènes du sentiment de leur faiblesse, et les Occidentaux acquirent une puissance exceptionnelle. L'homme blanc circulait partout avec une complète indépendance, car les Chinois le voyaient soutenu par des vaisseaux de guerre, des fusils meurtriers et des soldats sans merci, qui lui procuraient du moins une tranquillité temporaire.

Carie ne voyait plus mourir les siens, ce qui était sa plus grande bénédiction. Elle regardait ses enfants se développer et se sentait en sécurité. Edwin était marié à présent, et bien qu'elle n'eût jamais vu sa belle-fille ni son premier petit-fils, elle se sentait heureuse qu'il y eût quelqu'un pour la remplacer auprès de son fils, lui organiser son foyer et veiller à ces mille petites choses qui font le bonheur et le confort d'un homme. Consolation, elle aussi, grandissait et, bien que les relations entre mère et fille à cette époque fissent souvent souffrir Carie, elle était fière de sa fille. Le temps approchait, du reste, où il faudrait l'envoyer en Amérique, à son tour.

Quant à la petite Faith, c'était, à l'exception peut-être de Clyde, la préférée de ses enfants. Elle ressemblait physiquement à ce frère, avec les mêmes boucles noires, les grands yeux d'un bleu sombre, des yeux couleur de violette. Et, moralement, elle

répondait mieux au caractère de sa mère que ne le faisait Consolation. Elle était une enfant sympathique, facile, tendre, d'un caractère égal et faisait une charmante compagne. Consolation avait hérité trop exactement les défauts de Carie : impétuosité, obstination, amour sensuel de la musique et de la beauté. Carie, à sa grande consternation, voyait reparaître chez cette fille volontaire tous les côtés de sa propre nature qu'elle s'était le plus acharnée à réprimer. Faith ressemblait davantage à Andrew; elle avait moins de vivacité que sa sœur, plus de contrôle sur elle-même, elle était tranquille et silencieuse, aussi Carie la prenait un peu trop comme confidente et amie et ne se rendit compte que plus tard que ce n'était pas là une bonne chose pour cette enfant sensible et grave.

Carie ne s'était jamais sentie aussi vigoureuse qu'à cette époque. Elle avait dépassé l'âge des maternités et de la fatigue que donnent les petits enfants. Le climat sur la colline, au-dessus du port fluvial, lui convenait très bien et elle se portait mieux que dans les plaines du grand canal. Elle était aussi très occupée, s'étant fait une place dans cette communauté débordante de Chinois de toutes sortes, et dans celle, un peu en dehors, d'hommes et de femmes de race blanche.

Mais au sein de cette vie si remplie, Carie se tourmentait au fond d'elle-même de ses rapports si

incomplets avec Dieu. Elle se disait parfois que, plus tard, elle se recueillerait et s'efforcerait de réaliser ses aspirations. Elle lirait davantage la Bible, prierait et chercherait à être « bonne ». Elle ne comprit jamais suffisamment sa propre nature pour se rendre compte qu'il lui faudrait mourir avant de se détacher des humains et de leurs misères. La vie lui lançait un défi plus fort que celui de l'au-delà, et elle ne résistait à aucun appel au combat. Elle aimait à sentir ses ressources et son intelligence mises à l'épreuve. Elle était trop occupée, par exemple, pour s'amuser à des jeux mais, par exception, elle se plaisait aux échecs parce que cela stimulait son esprit.

Je me souviens qu'elle examinait souvent ses mains avec peine — ses belles mains utiles, rugueuses, si fortes, aux doigts étrangement effilés, de grandes mains aux lignes sobres mais bien dessinées. Elle se proposait toujours de cesser de les plonger dans ceci ou cela et de porter des gants lorsqu'elle jardinerait, de les enduire de crèmes et de les soigner. Elle aimait les jolies mains blanches des dames, à la peau unie et douce, aux ongles roses et délicats. Mais, si elle pensait parfois à mettre des gants, elle finissait toujours par les retirer et elle grattait dans la terre et levait la tête en s'excusant : « Il faut que je tâte les racines, sans quoi les plantes ne poussent pas et j'aime sentir le contact de la terre. »

Nous la connaissions, et nous nous moquions de sa coquetterie en riant, car nous savions que ses doigts toucheraient à tout, de la terre du jardin jusqu'aux plaies des enfants.

« Eh bien ce sera pour mes vieux jours, quand je ne pourrai plus travailler », disait-elle en plaisantant sur elle-même.

Ah ! cette vieillesse qu'elle n'atteignit jamais, pendant laquelle elle devait faire tant de choses : soigner ses mains, être une vieille dame très digne — très digne ! elle qui brusquement était prise de tels fous rires ! — puis lire la Bible, trouver son Dieu. Cette vieillesse qui n'arriva pas, qui ne pouvait pas atteindre une créature si pleine de vie, si incurablement jeune !

Comment puis-je donner une image exacte de ce que fut sa vie, ligotée par l'économie rigide, au point qu'on gardait jusqu'au moindre journal dans le cas où on lui découvrirait une utilité quelconque, et qui aurait écrasé une âme moins indomptable que la sienne ? Je garde le souvenir de Carie toujours fraîche et jolie mais, en réfléchissant, je m'aperçois qu'elle portait les mêmes robes année après année. Elle possédait le don de chiffonner un ruban, d'épingler une fleur, qui leur donnait un aspect nouveau, et quelle allure elle avait ! Je me souviens d'un grand coffre en étain, au grenier, dans lequel tous les an-

ciens chapeaux étaient remisés, les fleurs et les bouts de rubans, les chiffons de soie. Deux fois par an elle s'écriait gaiement : « Allons à Paris acheter nos chapeaux pour la saison. »

Et nous montions au grenier avec pompe, nous ouvrions le coffre et, avec ses doigts habiles, Carie en tirait de quoi faire des chapeaux pour elle et ses deux filles. Jamais je ne l'ai vue mécontente de son travail. Ses chapeaux étaient plus jolis que ceux que je voyais ailleurs et avaient du cachet. Carie aurait pu être une modiste de premier ordre, une chanteuse, une artiste, ou faire toute autre chose à son gré. En tout cas, son imagination, sa joyeuse fantaisie et ses doigts agiles nous donnaient l'illusion, l'excitation, de l'achat d'un chapeau neuf. Des années plus tard, lorsque j'allai vraiment à Paris en choisir un, j'éprouvai une agitation moindre que lors de nos anciennes expéditions au haut de l'escalier du grenier, vers Paris, dans un coffre d'étain.

Sept années s'écoulèrent ainsi, beaucoup plus rapides qu'aucune autre période dans la vie de Carie, et plus heureuses, car la mort n'entra pas une seule fois chez elle. Carie acquit une sagesse humaine de plus en plus profonde; malgré ses défauts qu'elle ne perdit jamais, elle avait une nature riche et magnifique. A part certains conflits avec ses filles, celles-

ci la considéraient comme une joyeuse compagne, très amusante, bien que ses moments de gaieté fussent plus rares qu'autrefois. Sa patience et sa compréhension allaient en grandissant, cependant elle supportait toujours assez mal ce qui soulevait son indignation.

La période du congé d'un an revint de nouveau. Consolation était une svelte jeune fille de dix-sept ans, prête pour son entrée au collège, ardente, timide, pleine de contradictions, enfant sur certains points et par ailleurs étrangement développée. Carie avait envie de lui donner un cadeau d'adieu au moment de la séparation, quelque chose qui satisfît son goût de la beauté et de l'aventure. Réflexion faite elle se décida à aller en Amérique en traversant l'Europe, ce serait là son cadeau. Elle voulait partager avec ses filles les souvenirs qu'elle conservait des autres pays.

Je crois que c'est alors que se place la grande querelle au sujet du « Nouveau Testament de notre père », et ce fut la seule fois où Carie réussit, grâce à son obstination et à un peu de colère, à obtenir gain de cause. Andrew dut retarder la publication d'une nouvelle édition, ce qui permit d'acheter à Consolation un trousseau neuf pour le collège. La jeune fille entendit les bruits, soigneusement assourdis, d'une violente discussion derrière la porte fermée de la chambre de ses parents, et elle se souvient de l'air

grave et quelque peu déprimé de son père lorsqu'il sortit, tandis que sa mère, rouge et les yeux brillants, disait d'un air très décidé :

« Je vais t'acheter cette autre robe, après tout, et nous passerons par l'Europe. »

Ils traversèrent la Sibérie afin d'épargner le voyage sur mer à Carie. Ils remontèrent le Yangtsé à bord d'un vapeur, et prirent ensuite le chemin de fer à Hankow vers le nord. Carie était aussi vivement intéressée que ses enfants par les spectacles nouveaux. La Russie en particulier retint son attention. Elle y constata une situation humaine grave et dangereuse, et fut épouvantée des différences qui existaient entre les quelques riches éduqués et la populace, ces millions d'êtres qui vivaient d'une manière presque animale. Elle ne cessait de répéter : « Ces gens feront un jour une révolution qui ébranlera le monde. On ne peut pas être rassuré dans un pays où existe un tel état de choses. »

Moins de dix ans plus tard sa prédiction se réalisa. Elle sentit trembler l'univers et suivit avec le plus vif intérêt les étapes de la révolution russe; sa sympathie allait au peuple malgré les tendances de son esprit conservateur et qui détestait les excès.

Pendant l'été, les beaux sites d'Europe les réjouirent, chacun examinant ce qu'il préférait. Andrew

s'intéressait aux églises et aux cathédrales, et Consolation était avide de tout. Quant à Carie elle aimait à voir les maisons, les femmes et les gens. Ils passèrent deux mois sur la rive d'un lac bleu en Suisse, dans un petit château ouvert aux touristes et tenu par la veuve d'un homme qui y avait vécu étant riche et qui y était mort pauvre. Carie admirait les beautés du lac et des Alpes neigeuses, et écoutait les récits de la petite veuve. Carie trouvait toujours quelqu'un prêt à se confier à elle. Les femmes de chambre de l'hôtel, elles-mêmes, lui racontaient leurs histoires dès le second jour.

Lorsque le moment arriva d'aller en Amérique, Carie ne ressentit pas l'impatience d'autrefois. En approchant de sa patrie elle éprouva des doutes. Elle conservait ses souvenirs d'Amérique, la réalité y serait-elle conforme ? A son dernier séjour elle n'avait pas été certaine de retrouver sa place et sept années de plus s'étaient écoulées depuis lors. Que se passerait-il cette fois-ci ? Elle entendait parler de bien des choses. Les gens prétendaient que le pays était rempli de nouvelles inventions, des autos par exemple, et de bizarres machines qui servaient au ménage. Tout était transformé.

Mais si l'Amérique avait changé, il restait Edwin, sa femme et leur fils. Cela suffisait comme joie anticipée. Toute la famille traversa un océan houleux, et à New York prit le premier train pour le sud.

Mais ni Carie ni Andrew ne purent rester en Amérique toute l'année. Lorsque Carie revint dans la grande maison blanche, la présence de son père, de ce petit vieillard hautain, à cheveux blancs, lui manqua d'une manière intolérable. Sa chambre, qui avait été une véritable boutique de trésors, bijoux travaillés à la main, pierres précieuses étrangement serties, montres et pendules de toutes sortes, était vide à présent et le fils aîné de Cornélius l'habitait. Carie n'appartenait plus à la grande demeure. Elle y venait en qualité d'invitée, de visiteuse rare, qui n'y retournait qu'entre de longues périodes d'exil. La femme de Cornélius en avait calmement pris possession et il semblait que la vie d'autrefois s'était retirée de la vieille maison, que le souvenir même du passé avait disparu.

Au village, dans l'église blanche, un étranger remplaçait en chaire le frère d'Andrew, décédé. Neale Carter lui aussi était mort et sa maison vendue à des gens qui n'y habitaient que l'été. Presque toutes les figures anciennes avaient disparu. Le nom même de la ville était changé. Cela paraissait si triste et si étrange à Carie qu'elle ne put s'attarder.

Mais il lui restait Edwin avec sa petite famille, et Consolation à installer en pension. Elle se tourna vers eux et habita six mois chez son fils. Le bébé

faisait sa joie, car son cœur était assez riche et maternel pour accueillir tous les enfants de la terre. Mais malgré tout, là aussi, dans cette maison de jeunes, elle gardait l'impression d'être un hôte de passage. Il n'y avait plus de foyer pour la recueillir dans son pays, d'endroit où elle se sentirait chez elle. Elle retrouva Consolation au collège, absorbée par sa nouvelle vie et ses camarades, et comprit avec tristesse que personne n'avait plus besoin d'elle dans sa vieille patrie, pas même ses enfants dont l'existence était remplie par des occupations dans lesquelles elle n'avait aucune part. Il lui fallait traverser de nouveau l'océan, aller vers ceux qui avaient besoin d'elle, souffraient de son absence et attendaient impatiemment son retour. A chacun de ses voyages précédents elle s'était demandé si elle reviendrait en Chine et avait cru qu'il lui serait impossible de quitter encore l'Amérique. Mais cette fois-ci elle se tourna délibérément vers l'exil, d'un cœur ferme. Elle emportait sa patrie avec elle, tout entière dans son souvenir.

Je crois qu'un pressentiment avertit son âme sensible; Carie eut l'intuition qu'elle traversait l'océan pour la dernière fois. J'ignore si elle souffrait déjà des germes de la maladie des tropiques qui, en occasionnant une faiblesse incurable, devait hâter sa mort, ou bien si elle sentait trop d'indifférence autour d'elle, l'absence d'un foyer; en tout cas, elle fit ses adieux aux splendeurs de son pays.

Pendant le long et lumineux automne qu'elle passa chez son fils, elle se promena beaucoup seule, dans la forêt, se gorgeant de la vue des arbres rouges et dorés, se pénétrant des dernières visions de brumes pourpres, étalées sur les monts. Elle contemplait avec tendresse les maisons, les tranquilles habitants, propres et satisfaits, les petites églises remplies cérémonieusement le dimanche par des familles entières : père, mère et enfants. Mais Carie s'intéressait surtout aux humains, à ces êtres privilégiés qui pouvaient passer toute leur vie en Amérique. Elle aurait voulu leur démontrer à quel point ils étaient favorisés du sort, dans ce pays unique au monde, mais elle s'exprimait difficilement quand il s'agissait de choses profondes. Elle se bornait à sourire un peu tristement lorsque les gens s'étonnaient et lui demandaient si elle avait réellement envie de retourner dans cette contrée païenne. Je crois qu'elle garda jusqu'à la fin de ses jours la nostalgie de l'Amérique qu'elle avait connue autrefois.

Moi-même, je ne compris pas tout d'abord à quel point cette année comptait pour Carie, mais un jour où j'étais assise à l'église à côté d'elle, on entonna le cantique qui commence ainsi : « Oh ! la beauté des vastes cieux ! » Elle chantait joyeusement, à pleine voix, puis s'interrompit tout à coup. Je la regardai pour savoir ce qu'elle avait. Son visage était décomposé par les larmes, et je l'entendis murmurer : « L'Amérique, oh ! l'Amérique ! »

Carie retourna en Chine avec Andrew. Ils n'emmenèrent que la petite Faith. Carie fut aussi malade que de coutume en traversant l'océan Pacifique, mais elle avait la calme conviction que c'était pour la dernière fois.

Wang Amah les attendait à Shanghaï, sa face jaune, si dévouée, toute ridée et édentée, sous ses rares cheveux blancs. La fidèle servante et amie ne travaillait plus guère, mais elle vécut encore quelques années avec Carie, avant de s'installer chez son fils adoptif, ce qu'elle fit plus tard, lorsqu'elle dut se faire soigner et craignit d'être à charge à Carie. A son arrivée Carie l'avait encore à son service et elle serra la petite main calleuse et brune entre les siennes, puis tous ensemble prirent le chemin du retour vers la maison basse. Carie se disait qu'elle avait devant elle les longues années paisibles de l'âge mûr et elle les envisageait avec fermeté.

Mais sa vie n'avait pas été tracée pour la paix. Les temps étaient contraires et la catastrophe de la révolution chinoise fondit sur eux, et les entraîna dans son désordre. Pendant les onze dernières années un calme stupéfiant, étrange, planait sur la Chine — une tranquillité trouble, une sécurité trompeuse pour tous.

Soudain, les événements se succédèrent avec une rapidité qui prouvait que de vastes soulèvements avaient couvé sous cette surface unie. La dynastie mandchoue fut renversée à Pékin, et le chef des révolutionnaires, Sun Yat-sen, proclama la république en Chine.

Carie était de retour depuis quelques mois lorsque le consul américain conseilla à tous ses compatriotes de se réfugier près de la côte au cas où, à la faveur de ce mouvement général et du manque d'autorité centrale, les malhonnêtes gens en viendraient à attaquer les étrangers. Carie et Andrew se regardèrent; verraient-ils reparaître les inquiétudes anciennes ? Andrew, à demi convaincu, dit à sa femme : « Tu ferais mieux de partir », et elle emballa quelques effets, à contrecœur. Le matin du départ, Carie se sentit souffrante — je crois qu'elle était moins malade qu'elle ne le croyait — mais elle déclara qu'il lui serait impossible de voyager. On partit donc sans eux, et le lendemain Carie se trouva guérie, déballa ses affaires et se décida à assister à la révolution. Elle n'avait plus d'enfants pendus à ses jupes, et elle avait horreur de tout ce qui ressemble à une fuite devant le danger.

La bataille la plus rude se livrait à Nankin, à quelques lieues en amont du fleuve; de son lit Carie entendait les fortes vibrations des canons modernes que les Chinois avaient appris à manœuvrer en Oc-

cident. Un jour, le bruit sec de coups de fusil retentit près de la maison, et Carie, avec son imprudence habituelle, se précipita à la fenêtre pour voir ce qui se passait.

En dehors des murs de l'habitation elle vit des corps tapis cherchant à se dissimuler dans les bambous. Elle se vêtit à la hâte et descendit rapidement, sans rien dire à personne. En sortant elle s'aperçut qu'il s'agissait de réfugiées mandchoues somptueusement habillées de longues robes de soie, coiffées avec de hauts chignons et les pieds libres, à la mode mandchoue. Quelques-unes d'entre elles portaient des costumes chinois comme déguisement, mais leurs pommettes saillantes et leurs grands pieds les trahissaient. Carie comprit tout à coup qu'elles étaient femmes et filles des fonctionnaires mandchous de la ville, à la merci d'un changement de dynastie. Car c'est la coutume en Chine : ceux qui viennent au pouvoir exterminent les membres survivants des anciennes familles dirigeantes, aussi ces pauvres créatures subissaient leur sort. Carie fit signe à l'une d'elles, lui offrant asile, mais la femme recula, terrifiée, dans l'herbe haute, et Carie rentra en se tordant les mains, désespérée de se sentir impuissante, ce qu'elle supportait difficilement. Il est vrai qu'il n'y avait rien à tenter. Carie en offrant de l'aide ferait plus de mal que de bien, en sa qualité d'étrangère.

Il est impossible de calculer le nombre de femmes, d'hommes et d'enfants de race mandchoue qui furent massacrés inutilement à cet endroit et dans toute la Chine. Carie resta dans sa chambre avec Faith. Elles se bouchaient les yeux et s'efforçaient de ne pas entendre les bruits du dehors. Je crois que même Carie, habituée comme elle l'était aux visions pénibles, ne put supporter les cruautés commises ce jour-là; elle n'oublia jamais ce spectacle : ces dames si délicatement élevées, si protégées jusqu'ici, pourchassées comme des cerfs et gisant parmi les bambous, mortes, leurs robes de satin tachées de sang.

Mais une fois cette période passée, et la république chinoise instituée, pour la forme du moins, Carie s'intéressa vivement au nouvel état de choses. Elle était une révoltée de naissance, et se sentait captivée par toute rébellion. Sa patrie était une république, donc ce régime lui semblait préférable à tout autre. Elle considérait l'avenir avec espoir.

« Peut-être vont-ils faire un nettoyage à présent », disait-elle, et elle approuva hautement le décret ordonnant de couper les nattes qui pendaient aux crânes des hommes, car ces cheveux longs étaient un signe de servitude exigé par l'ancienne dynastie mandchoue. Il est vrai qu'elle s'amusait parfois de la manière dont l'ordre était exécuté et elle éprouvait une certaine sympathie pour le vieux Chinois grave

et conservateur qui considérait sa tresse de cheveux comme partie intégrante de sa personne. Des fermiers, qui entraient innocemment aux portes de la ville un matin, leurs paniers de légumes frais enfilés à une perche posée sur leurs épaules, se trouvaient arrêtés par le soldat de garde au portail, saisis par lui et leurs longues nattes coupées, avec de grossières cisailles. Plus d'un paysan hurlait d'effroi, croyant voir sa vie tranchée du même coup.

Mais pour le moment, le nouveau gouvernement se montrait énergique; partout les soldats se tenaient prêts à supprimer ce signe de servitude du passé. Plus d'un homme à cette époque s'aventurait au matin, fier de ses cheveux, pour se faufiler chez lui, la nuit tombée, comme un chien honteux, la chevelure tondue à la nuque. Carie trouvait que c'était une bonne chose en fin de compte. Elle insista pour faire tondre son jardinier et son domestique; elle considérait leurs crânes ras en se disant qu'il y avait un pas de fait vers la propreté et la vertu.

La ville redevint paisible au bout d'un temps assez court; la révolution monta vers le nord, ne laissant derrière elle que peu de changements immédiats, et guère plus considérables ou plus importants que cette tonsure générale. Carie, une fois l'agitation passée, se retrouva en face d'une existence très semblable à celle d'avant et elle se mit à son œuvre des missions, selon les projets qu'elle avait formés autre-

fois pour le temps où ses enfants lui laisseraient sa liberté. Faith était assez grande pour aller à l'école à Shanghaï, et sans fille à la maison, elle se sentait les mains vides.

Elle suivit partout Andrew, dans ses longues randonnées en jonque, en brouette ou en chaise à porteurs. Ces dernières années, une voie de chemin de fer avait été construite jusqu'à la côte, et Carie l'utilisait pour la partie la plus importante du trajet, bifurquant ensuite au nord et au sud, allant dans les villes et les villages, et faisant des lieues à pied dans la campagne. Pendant qu'Andrew prêchait, elle réunissait autour d'elle des groupes de femmes et d'enfants et leur enseignait la lecture, le chant, le tricot et la couture, et en même temps elle cherchait à leur inculquer les simples principes essentiels de la vie et de la conduite des chrétiens.

Mais elle faisait tout cela à sa manière à elle et non à celle d'Andrew. Il annonçait son message comme un étranger qui parle dans un pays qui n'est pas le sien, et qui apporte un édit de la part du roi de sa patrie. Il était de son devoir d'en donner lecture afin d'être entendu de tous. Ce devoir accompli, sa responsabilité se trouvait à couvert.

Carie dut s'apercevoir vers cette époque combien Andrew et elle restaient éloignés l'un de l'autre, malgré plus de trente ans de mariage et les sept enfants qui leur étaient nés. Elle avait épousé cet homme pour satisfaire le côté rigide et puritain de sa propre nature, et à mesure que la vie avançait, c'est l'élément humain, si riche, qui se développait profondément chez elle. Seuls tous les deux, dans la maison, à bord des jonques, seuls à marcher le long des chemins poussiéreux de campagne, ou dans les rues pavées des villes, ils n'avaient jamais de conversations. Carie, dont la causerie facile, gaie et pleine d'humour ravissait tant de personnes, s'aperçut que ses commentaires rapides sur ce qu'elle voyait autour d'elle ennuyaient Andrew, qui les trouvait inutilement audacieux. La parole légèrement pédante du missionnaire, sa lenteur à saisir l'humour, sa manière de se laisser complètement absorber par sa tâche, l'impossibilité où il était de voir ou de comprendre les difficultés pratiques des gens qui l'entouraient, sa vie ascétique, son rigorisme, qui ne laissaient aucune place à la beauté ou au plaisir, repoussaient Carie, bien qu'elle admirât sa maîtrise de soi et son exaltation d'esprit.

Elle avait rêvé autrefois de travail en commun, côte à côte, dans un esprit de camaraderie entière et invincible. Tant que ses enfants étaient petits, et sa vie remplie de devoirs de toutes sortes, elle n'avait pas pu mettre cela en pratique, mais à présent que

ses filles étaient grandes, elle prendrait sa part de tout ce que faisait Andrew. Ils liraient ensemble, pensait-elle, causeraient, travailleraient; il l'aiderait à faire des progrès, à développer sa vie spirituelle, il lui expliquerait les choses de la Bible qu'elle trouvait obscures. Et elle — sûrement elle trouverait le moyen de l'aider — de suppléer à ce qui pourrait manquer chez lui. Elle s'occuperait plus que jamais de la partie musicale de l'église; elle choisirait avec Andrew les plus beaux cantiques, au lieu des chants habituels trop graves, qui ne plaisaient pas beaucoup, et grâce à ce don qu'elle avait de trouver l'expression forte et adroite, Carie pourrait alléger un peu les sermons si secs d'Andrew. Ils les reliraient ensemble et elle proposerait de petits récits comme exemples, des comparaisons intéressantes.

Elle se plongea avec toute son ancienne ardeur, son entrain, dans cette nouvelle phase de sa vie. Joyeuse, elle ne se demanda pas un instant si Andrew désirait ou non sa collaboration. Elle se disait que c'était en vue de ces années-là qu'elle avait quitté son pays et que son sacrifice allait porter ses fruits. Andrew, sûrement, serait heureux d'utiliser l'énergie de sa femme, de même qu'elle se servirait de sa force à lui; chacun compléterait l'autre.

Mais elle se trompait. Andrew préférait rédiger seul ses sermons qui le satisfaisaient pleinement. Il doutait fort que les suggestions de sa femme pussent

les améliorer, et il trouvait bizarres et dénués de sens les cantiques qu'elle affectionnait. Du reste le ton en était trop gai pour convenir à la dignité religieuse. Il ne paraît pas décent de chanter la joie et la beauté du monde quand, au-delà, l'enfer s'entrouvre.

Andrew, en outre, était imbu de la doctrine de saint Paul qui dit que la femme est soumise à l'homme. Il lui suffisait de voir Carie tenir sa maison, mettre ses enfants au monde et veiller à ses besoins. « L'homme est le cerveau de la femme. » Selon les Ecritures ce n'est que par son mari qu'elle approche de Dieu. Si Carie s'en sentait capable, elle pouvait instruire, dans certaines limites, les femmes qui venaient à l'église, mais l'examen définitif de leur savoir à tous, de leur foi, n'incombait qu'à lui seul, en sa qualité de prêtre de Dieu, il choisirait ceux qu'il devrait admettre parmi les fidèles.

Lorsqu'elle s'aperçut de l'état d'esprit de son mari, Carie, si vive, se révolta, indignée. Elle crut voir pour la première fois sous son vrai jour le saint qu'elle avait épousé à cause de sa vertu. Malgré la bonté qu'il lui témoignait, elle le sentit étroit, égoïste, présomptueux. Une femme n'aurait donc pas le droit d'approcher de Dieu directement ? Le cerveau de Carie était cependant plus pénétrant, prompt et clair que celui de la plupart des hommes. Dieu ressemblait-il vraiment au Dieu d'Andrew ? Il semblait à Carie qu'elle avait tendu ses mains remplies

de dons si riches, spirituels et matériels, qu'elle offrait librement, aussi touchante dans sa certitude de les voir appréciés que le serait une enfant — et on les lui renvoyait, les jugeant sans valeur. C'était là son premier contact conscient avec l'esprit d'Andrew.

Je ne peux que m'écarter par délicatesse du spectacle de cette femme mortellement blessée dans son âme. Je la connaissais trop bien, j'étais trop intimement liée à elle, pour chercher à sonder par l'analyse cette partie de son existence qu'elle ne révéla jamais volontairement à aucun être humain. Il est vrai que nous savions à quoi nous en tenir, et parfois des mots tristes et farouches lui échappaient malgré elle. Mais elle ne s'y laissait jamais aller, et regrettait toujours ses paroles.

Elle avait été élevée à une époque où, dès la naissance, on se montrait sévère envers les femmes, sévère peut-être pour tous ceux qui choisissent la vocation religieuse. Carie ne concevait aucun relâchement des liens du mariage. Malgré les tiraillements mutuels, malgré les déchirements de leur union, malgré l'éloignement de leurs âmes, ces liens extérieurs ne pouvaient être brisés. Ceux de la religion et du devoir surpassaient ceux de l'amour.

Carie le savait bien. Elle s'inclina, se domina, fit taire une fois de plus sa nature ardente, avide de

bonheur, mais nous ne saurons jamais à quel prix. Elle se remit à sa vie de tranquilles allées et venues parmi les humbles femmes chinoises, douce et silencieuse malgré elle. Elle renonça aux belles visions de fortes cohortes de femmes amenées par elle dans les églises. Elle ne troublerait pas les réunions d'Andrew. Elle se contenterait d'aller ici et là, où elle pourrait rendre service, dans les chapelles et ailleurs.

Tout récemment j'ai entendu un professeur de collège chinois dire de Carie qu'il avait connue à ce moment-là : « Je me souviens d'elle tout particulièrement, parce qu'elle lavait son linge elle-même afin de donner l'argent de ses économies aux malheureux. Je n'ai jamais rencontré une femme comme elle, ni avant ni après. »

En attendant, Carie se refermait sur elle-même et vivait dans un isolement moral inconnu pendant qu'elle élevait ses enfants. Elle chantait tout bas, si Andrew était dans la maison — et cultivait son jardin qui paraissait un lieu de délices, à ceux, très nombreux, qui y pénétraient. Elle parcourait à pied les chemins raboteux de la campagne conduisant aux maisonnettes couvertes de toits de chaume, où elle rencontrait de petits groupes de femmes et de jeunes filles. Elle s'intéressait de nouveau à ses serviteurs et à ses voisins, elle envoyait quelques menus souvenirs à Wang Amah, trop âgée pour travailler et qui habitait à présent chez son fils adoptif. Elle écrivait

de longues et affectueuses lettres à ses enfants, cherchait des cadeaux à leur faire, selon ses moyens, et songeait à leur retour, si jamais il leur plaisait de revenir.

Mais ce n'était en somme qu'un semblant de vie. Carie s'étiolait. Capable de grandes tâches, tout le riche et beau débordement de sa nature se trouvait en quelque sorte refoulé. Elle était particulièrement solitaire à cette époque car sa nature éprouvait le besoin d'une amitié intime. Tant que ses enfants étaient petits, leur tendresse l'empêchait de trop souffrir de cette lacune. Mais après leur départ de la maison, l'existence lui parut intolérablement vide.

« Ce serait si bon, murmurait-elle parfois, d'avoir quelqu'un avec qui se promener — quelqu'un qui vous appartienne. »

Elle disait cela en regardant s'éloigner la silhouette d'Andrew. Il s'en allait seul le long de la route qui serpentait, trop absorbé dans ses pensées et son service pour demander à sa femme de l'accompagner et elle était trop fière pour le lui proposer. Etrange âme lointaine que celle de cet homme qui discernait Dieu au fond du ciel avec une telle certitude et ne voyait pas la fière et solitaire créature à ses côtés. Pour lui elle n'était qu'une femme. Dès l'instant où je vis Carie vaincue, je me mis à haïr saint Paul, de tout cœur, et il me semble que toute

femme doit le haïr comme moi, à cause de ce qu'il a fait dans le passé à des femmes comme Carie, des femmes nées libres et fières, et néanmoins d'avance condamnées en raison même de leur féminité. Et pour elle et ses semblables, je suis heureuse que l'influence de saint Paul ait cessé de s'exercer de nos jours.

Carie vieillissait rapidement. Elle se tassa, devint d'une maigreur lamentable, quoiqu'elle conservât son port bien droit. Il ne se mêlait plus un seul fil noir à ses longs cheveux lourds, qui s'élevaient de son front, blancs comme neige, doux et fournis. Ils faisaient ressortir la ressemblance de Carie avec Hermanus. Et bien qu'elle n'eût pas hérité de toute l'ardeur militante de son père, des éclairs de vitalité reparaissaient parfois dans le rire de Carie, ses paroles, sa manière de saisir la plaisanterie.

Elle lisait alors les Ecritures avec découragement, et prononçait rarement le nom de Dieu. Je crois qu'elle tâtonnait aveuglément dans sa recherche de la divinité. Elle sentait venir la vieillesse sans avoir rien accompli de ce qu'elle avait rêvé. Jamais, pendant toutes ces années, la présence de Dieu ne s'était révélée à elle d'une manière précise — il y avait toujours eu la crainte de confondre un signe d'en haut avec un simple hasard. Carie découpait de petites poésies, prises dans les journaux ou les revues, et les glissait entre les pages de sa Bible qui en

était bourrée : des vers très simples, tristes pour la plupart, et les descriptions des paysages qu'elle avait admirés. Après sa mort j'ai relu tout cela et compris son état d'esprit à cette époque. Il était question dans ces poèmes de petits enfants morts, d'exilés loin de leur patrie et, surtout, d'un Dieu auquel il fallait croire sans preuves, puisque personne ne l'avait jamais vu.

A soixante ans Carie fut subitement atteinte de la maladie des tropiques qui, on le découvrit plus tard, couvait depuis longtemps et la minait sourdement. C'est une maladie dont on ignore à la fois les causes et le remède. On sait simplement que parfois certains régimes la guérissent. Cette maladie est rare parmi les indigènes, mais très fréquente chez les gens de race blanche qui habitent le pays.

La belle constitution de Carie avait été usée par de fréquentes atteintes de malaria et de dysenterie, aussi le mal fit de rapides progrès. Elle ne voulut pas s'aliter au début mais, très vite, on s'aperçut que c'était une question de vie ou de mort. Consolation revint aussitôt. Elle avait passé ses examens, paraissait une femme faite, et s'attela de tout son cœur à soigner sa mère.

Lorsque Carie se mit au lit son état empira. Pendant plusieurs jours elle resta épuisée, sans parler, presque constamment somnolente. Elle ne s'était couchée qu'à la dernière extrémité quand ses jambes refusèrent de la porter. Mais à la fin elle se ranima avec un grand effort de volonté, résolue à lutter pour sauver sa vie. Rien ne pouvait la stimuler comme l'idée de ce combat. Elle devint subitement pleine d'entrain.

« J'ai décidé de ne pas me laisser mourir, dit-elle joyeusement un matin. Je ne veux pas être vaincue par ce vieux corps — il me reste de la jeunesse ! J'ai pensé à beaucoup de choses que je veux entreprendre — des choses très agréables. J'ai été stupide. Je n'ai pas assez joui de la vie ces derniers temps et à partir de maintenant cela changera. »

Elle résolut de se soigner elle-même. Le médecin fut stupéfait du changement qu'il perçut. Elle discutait son cas avec lui, s'intéressait vivement à sa propre guérison et en parlait comme s'il s'agissait de quelqu'un d'autre. Le traitement de sa maladie étant très peu connu, elle chargea Consolation d'écrire à tous ceux dont elle entendait vanter la guérison.

« Inutile de t'informer des morts ! » ajoutait-elle gaiement.

D'après les réponses il était évident que le régime seul pouvait guérir. Mais ce régime différait avec chaque personne, ce qui compliquait la question. Cette maladie résultait apparemment d'une faiblesse individuelle de constitution.

« Il va falloir que je découvre mes propres défaillances, dit-elle en riant. J'ai toujours eu peur d'en avoir. »

Le lait semblait réussir à beaucoup. Elle essaya du régime lacté pendant deux mois, en buvant un peu toutes les deux heures. Ce fut peine perdue. Elle maigrit à tel point qu'elle en devint impressionnante. On ne voyait que ses yeux sombres, son regard indomptable, qui luisait dans son petit visage ratatiné.

« Je ressemblerai bientôt à Alice au pays des Merveilles, dit-elle un matin à Consolation qui l'aidait à se baigner. Je ferais bien de croquer quelque chose pour grandir avant de fondre complètement », ajouta-t-elle en considérant ses membres flétris.

Elle essaya du lait caillé, obtenu avec des tablettes de présure. Il y eut un léger résultat, car elle cessa de maigrir pendant un mois. Mais juin survenait avec les chaleurs d'été et l'humidité lourde montait des champs de riz inondés.

Nous la transportâmes à Kuling, dans la petite maison. Le trajet fut pénible. Il fallut l'allonger sur un épais matelas, tant ses pauvres os étaient à fleur de peau.

Mais l'air des montagnes lui fit très vite du bien, et elle entendit parler d'un nouveau remède. Quelqu'un s'était guéri avec du bouillon de foie et de jus d'épinards. Elle commença à prendre ce mélange nauséabond avec enthousiasme. Sa couche était placée au-dehors, sous la petite véranda, et par-dessus les crêtes des arbres, son regard plongeait dans la vallée, qu'elle contemplait en buvant son bouillon. Nous savions qu'en admirant les beautés de la nature elle cherchait à oublier ce qu'il lui fallait avaler.

Cette première semaine nous examinâmes les pesées avec une très grande attention. Elle avait gagné deux onces; à la fin du mois, une livre et demie. Certains symptômes s'améliorèrent, entre autres, l'inflammation des muqueuses de la bouche. Carie se sentait très encouragée et pleine d'énergie et d'entrain.

Elle passait beaucoup de temps en réflexions, et nous devinions le cours de ses pensées par quelques mots prononcés, de temps à autre.

« Vous savez, disait-elle, quand je serai guérie, je deviendrai formidablement égoïste. Je m'occupe-

rai de moi-même. » Quand nous l'écoutions avec des sourires ironiques, un peu de malice éclairait son regard : « Oui, je vais avoir vraiment de jolies mains. »

Après quoi elle nous dépeignait la chère et délicieuse vieille dame qu'elle comptait devenir, douce, digne, parfaitement habillée. Nous nous en moquions, sachant fort bien que dès que ses forces reviendraient elle irait courir chez ses pauvres et gratter la terre noire de son jardin, mais elle devenait plus grave et insistait : « Je parle sérieusement. J'ai été stupide avec ma tristesse. Je veux aimer la vie plus que jamais. Toute mon existence j'ai travaillé pour les autres, mais à partir de maintenant vous ne me reconnaîtrez pas. Au fond j'ai toujours souhaité avoir des loisirs pour songer à moi-même. Je lirai tous les livres et les revues qui m'intéresseront. J'aurai une robe neuve en soie mauve et je ferai de petites visites à mes amies. Savez-vous qu'en dépit des centaines de visiteurs que j'ai reçus chez moi, je n'ai jamais été voir personne simplement par plaisir; c'était toujours parce qu'on me réclamait pour une chose ou l'autre. »

Mais la convalescence de cette maladie n'a pas une marche régulière. L'été se passa en une série de périodes d'amélioration et de rechutes, et on mesurait les progrès en constatant que chacune de ces

rechutes était moins forte que la précédente. Carie gagnait la bataille.

L'automne approchait, et il nous fallait retourner chacun à notre champ d'action. Carie décida de prolonger son séjour à la montagne. Elle regrettait l'absence de Wang Amah, trop âgée et trop faible pour venir la rejoindre, et elle resta seule, avec un serviteur, dans la maison de pierre, résolue à poursuivre sa lutte contre le mal.

J'ai dû reconstituer par certains fragments de ses lettres l'existence que mena Carie l'automne et l'hiver de cette année-là. Elle regagnait ses forces, lentement, mais sûrement, étendue sous sa véranda et occupée à regarder les feuilles changer de couleur puis tomber. Une lueur sombre, couleur de rouille, couvrait tout le flanc de la montagne et les asters pourpres fleurissaient. Jamais elle n'avait vu de paysage lui rappeler autant celui de l'automne dans son pays et son être tout entier, en revenant à la santé, se laissait pénétrer par la paix qui émanait de cette beauté.

Le jour vint où Carie put se lever et marcher un peu; chaque jour elle se massait elle-même, prenait des bains de soleil et soignait son régime qu'elle élargissait graduellement. Parfois elle commettait

une erreur et prenait un aliment qui amenait un recul, mais elle s'examinait elle-même avec détachement et nous envoyait ses rapports sur sa santé, comme si elle était son propre malade. Graduellement, après quelques expériences, elle arriva à trouver le régime qui lui convenait et fit de rapides progrès. Avant peu elle descendit les marches jusqu'au jardin planté de fougères, puis fit quelques pas le long de la route montagneuse, couverte de gravier, qui passait au-dessus de la maison.

Bientôt après, elle alla voir des voisins, plus malades qu'elle-même, qui passaient l'hiver dans la montagne pour y recouvrer la santé et à partir de ce moment-là il ne fut plus question que de ces gens dans les lettres de Carie. Elle les visitait régulièrement, et connut bientôt tous les détails de leur existence et des maux dont ils souffraient. Je suis convaincue qu'en échange de ces confidences elle donnait beaucoup de conseils pratiques. Elle s'intéressait énormément à une Américaine d'âge mûr, qui avait, une maladie analogue à la sienne; elle étudia le cas, avec toute l'ardeur de la jeunesse, et eut la joie de voir cette femme se rétablir.

En hiver, Carie sentit ses forces revenir; elle s'agitait, son inaction lui pesait. Elle retrouva son exubérance et son intérêt pour tout ce qui l'entourait. Mais le médecin ne jugea pas sa guérison assez complète et ne lui permit pas de quitter l'altitude.

C'est alors qu'elle s'ingénia à faire reconstruire la maisonnette.

La bâtisse s'était détériorée avec les années; les bois rongés par les termites pourrissaient, et les pierres cédaient en maints endroits. Et puis avec le retour de Consolation en Chine, la présence de Faith de temps à autre, l'habitation devenait trop insuffisante. Ce projet d'une nouvelle construction intéressa vivement Carie, bien qu'il fallût s'en tirer avec une dépense minime. Ce serait amusant de chercher dans les anciens matériaux ce qui pourrait servir, d'arranger quelque chose et de surprendre la famille. Elle mit tout son zèle dans cette entreprise et oublia sa maladie.

Elle fit venir un entrepreneur, chinois, et ensemble ils examinèrent, morceau par morceau, les pierres et les bois utilisables. Presque tout pouvait être employé, et Carie dessina les plans. Il y aurait trois chambres minuscules, deux cabinets de toilette, un grand porche et une salle avec une vaste cheminée de pierre. On profiterait de la pente de la colline pour ajouter, en dessous, deux chambres destinées au service.

En songeant au Nouveau Testament d'Andrew, Carie calcula de très près, et finalement la construction coûta un prix dérisoire.

Carie s'installa dans une maison vide, à côté, et regarda, enthousiasmée, abattre les vieux murs et creuser les nouvelles fondations. Du matin au soir elle était sur le chantier, donnant son avis sur la pose d'une pierre et se réjouissant de voir s'élever les murs. Elle imita du mieux qu'elle put une maison américaine. Accompagnée d'un coolie elle trouva au fond des torrents des pierres plates qui serviraient à construire la grande cheminée. Elle en fit ajouter une petite dans l'une des chambres. Je crois qu'elle formait à demi le projet de demeurer là dans ses vieux jours, pour se donner l'illusion d'être dans son pays. Au fond du cœur, sans se l'avouer, elle avait fait ses adieux à sa patrie dont la séparait le cruel Océan, à cette Amérique qui n'accueille jamais à bras ouverts ceux de ses enfants qui l'ont quittée, même s'ils lui conservent leur amour.

Cet hiver parut heureux à Carie car elle était occupée et voyait sa santé revenir dans son corps et dans son âme. Elle vivait aussi au sein d'une nature splendide et loin des pauvres et des opprimés. Je me souviens d'une de ses lettres dans laquelle elle nous décrivait une tempête de glace qui sévissait dans la montagne et qui enveloppait de givre chaque brindille et chaque feuille de vigne et de bambou : « C'est trop beau, même pour moi qui peux me nourrir de beauté sans m'en rassasier », écrivait-elle.

Elle eut des distractions nombreuses cet hiver-là. Il y avait une petite école pour les enfants américains et elle les emmenait en toboggan. J'ai un petit instantané d'elle assise au sommet du traîneau plein d'enfants; elle tient les guides de corde et rit, les yeux brillants. Elle retrouvait les jeux de son enfance et il n'y avait là personne qui pût trouver à redire à sa gaieté.

Lorsque nous arrivâmes tous pour les vacances du mois d'août, Carie nous reçut dans la nouvelle maison, plus fière que s'il s'agissait d'un palais. Elle avait beaucoup travaillé pour que tout fût prêt, jusqu'aux rideaux de mousseline blanche aux fenêtres, et les nattes fraîches sur les planchers; des fougères vertes retombaient des corbeilles et des fleurs étaient disposées partout. Carie avait installé la demeure de ses rêves. Elle avait réalisé une vision de l'Amérique qu'elle portait dans son cœur, transplanté sur ce point un foyer aimé entre tous.

En effet c'était un endroit attirant, la maisonnette de pierre, si propre, placée sur la pelouse en terrasse, parmi les cimes des arbres qui poussaient sur la pente. A travers leurs branches on apercevait les monts distants et dans l'intervalle, entre les crêtes, la vue lointaine des étendues bleues. A l'intérieur, la maison avait la simplicité même de la pauvreté. Mais elle était claire et fraîche, balayée par les vents et les brumes des hauteurs.

Cela permettait à Carie de supporter la crainte de ne jamais revoir sa patrie.

L'été prit fin et Carie déclara gravement un beau jour qu'elle s'était suffisamment récréée et devait reprendre son travail. Andrew avait besoin d'un chez lui et elle se doutait de ce qu'était la maison sans elle. Consolation venait de se fiancer cet été avec un jeune Américain et il fallait songer à ce mariage dans quelques mois. Faith, à son tour, irait en Amérique, au collège, ses études à l'école supérieure de Shanghaï étant terminées. Carie ne manquerait pas d'occupations et s'y préparait allègrement.

Nous l'observâmes pendant l'hiver; sa santé se maintint, sinon robuste, du moins dans un état satisfaisant qui étonnait ceux qui l'avaient vue alitée et tellement émaciée. Elle s'en tenait à son régime et se reposait malgré elle. En même temps, elle prenait ses dispositions pour le mariage de Consolation et l'avenir de Faith. Elle se sentait heureuse et occupée, deux mots synonymes chez elle.

Le printemps arriva et le mariage eut lieu, aussi parfait qu'elle le désirait. On aurait pu se croire sur la pelouse d'une demeure américaine, une cérémonie très simple, au coucher du soleil, au milieu de quelques amis. Consolation, une grande et svelte mariée, s'avança très naturellement dans sa robe blanche sous son voile, à la rencontre du marié. Ca-

rie les regardait, remuée par une émotion nouvelle. Ces deux jeunes gens, si liés à elle, cette vie inconnue qui lui viendrait par eux, tant d'intérêts nouveaux — elle avait été absurde de croire qu'il ne lui restait plus rien à faire !

Elle était remarquablement jolie ce jour-là avec ses cheveux de neige, bouclés et abondants, massés sur sa tête, et ses yeux sombres plus jeunes et plus vifs que jamais. Elle portait une robe gris et argent et tenait dans les bras une grande gerbe d'œillets roses. Elle avait fait et glacé elle-même le gâteau de noce qui était placé sous la tonnelle de glycine. La jeune mariée le découpa. Carie contemplait sa fille et nous l'entendîmes murmurer ensuite avec beaucoup de satisfaction : « Ce mariage vraiment n'aurait pas été plus réussi en Amérique. »

Huit années s'étaient écoulées depuis le dernier voyage d'Andrew en Amérique et il était de nouveau libre d'y retourner. Carie se sentait partagée entre son grand désir de revoir une fois de plus son pays et sa santé fragile, car le docteur ne la croyait pas capable de supporter la fatigue du voyage en mer. J'ignore à quel moment Carie renonça définitivement à partir. Je crois qu'elle prit sa décision peu à peu; elle garda le silence à ce sujet et jusqu'au dernier moment nous nous demandions ce qu'elle ferait. Elle

résolut de rester et pria Andrew d'emmener Faith et de revenir seul avant la fin de l'année. Elle garderait la maison et s'occuperait dans la mesure du possible de l'œuvre de son mari jusqu'à son retour.

La nouvelle du décès de Cornélius lui parvint, comme pour confirmer sa décision. La disparition de celui qui, dans son enfance, comptait plus pour elle qu'un frère, l'idée de ne pas revoir ce visage aimé, facilitèrent sa résolution. Elle conserverait sa patrie là où elle lui semblait la plus vivante, au fond de son cœur et de sa pensée. Trop d'êtres connus s'en étaient allés, trop de choses nouvelles avaient surgi, peut-être ne trouverait-elle plus la moindre place là-bas ? Edwin lui-même semblait très éloigné, absorbé par son travail et par ses enfants, n'ayant plus besoin d'elle.

Carie continuait à lui écrire de longues lettres chaque semaine; elle s'y montrait aussi tendre que s'il était encore le petit garçon de sa jeunesse, et tel il lui paraissait encore. Andrew ne songerait jamais à regarder les bébés, mais elle supplia Faith de lui donner par lettre tous les détails, d'indiquer la nuance des cheveux, des yeux, et de décrire leurs petites mines. Elle désirait au-delà de toute expression voir ses petits-enfants, mais elle se consolait en se disant qu'ils étaient en Amérique, sains et saufs, comme tous ceux qui habitent ce pays.

C'est ainsi qu'elle resta seule dans la vieille maison carrée; autrefois elle y entendait résonner la voix de ses enfants. Andrew priait et travaillait là, c'était le point de départ de ses longues randonnées. On entrait et sortait, mais à présent il n'y avait plus personne.

Je ne l'ai jamais entendue dire qu'elle eût peur. Le vieux Chinois qui l'aidait aux travaux du jardin couchait en bas dans la partie réservée aux domestiques et il était l'unique serviteur. Carie acheta un fusil rouillé dans une boutique et, sans savoir le manier, elle se levait deux ou trois fois la nuit et parcourait la maison, l'arme d'une main, la chandelle de l'autre.

Pendant les années troublées qui succédèrent à la première révolution, il y avait un certain danger à vivre dans une pareille solitude, mais ses voisins la connaissaient et elle n'éprouvait pas la moindre crainte. Elle prétendait que la colère qu'elle ressentait quand on voulait l'effrayer l'empêchait d'avoir peur. Je me souviens qu'une chaude nuit d'été autrefois, elle entendit du bruit à la fenêtre ouverte de sa chambre. Elle bondit hors de son lit et écarta le paravent placé au pied; elle vit un grand Chinois dressé dans l'embrasure, et qui la regardait d'un œil mauvais.

« Sortez de là, lui cria-t-elle, véhémente et prompte, selon son habitude. Que faites-vous chez moi ? »

Elle se précipita sur lui, petite silhouette blanche, revêtue de sa chemise à l'ancienne mode, et il hésita puis se recula et disparut parmi les ombres du jardin en éparpillant les serviettes et les taies d'oreiller qu'il venait de voler.

Andrew, très nerveux, avait une crainte étrange des voleurs, et il était resté au lit, à la grande indignation de Carie qui, après avoir en vain cherché à le faire lever, s'élançait nu-pieds à la poursuite de l'homme. Tout en courant elle appelait ses serviteurs, mais ceux-ci, terrifiés, s'habillaient avec une extrême lenteur, car dans ce pays chaque filou est armé d'un couteau. Carie n'en traversait pas moins vite la pelouse humide de rosée et éclairée par la lune. Elle ne songeait pas plus aux mille-pattes qu'aux scorpions, et atteignit le mur de l'enceinte à temps pour rattraper un sac sur le point de disparaître; elle s'y accrocha de toutes ses forces, et continua à lancer un flot d'invectives en chinois. Elle fut récompensée, car le sac retomba et elle put ramasser les objets épars dans le jardin. Pendant ce temps Andrew s'était levé, assez maussade, comme cela arrive même aux saints, et les serviteurs, le danger écarté, se montrèrent pleins d'empressement. Carie récupéra presque en

entier son maigre stock de linge et se recoucha triomphante.

« C'est absurde, lui dit son mari, tu aurais pu te faire tuer ! »

Cette pensée n'avait pas effleuré Carie. Elle réfléchit et répondit : « Tu as raison, mais j'étais furieuse qu'on ose s'introduire ainsi chez moi, et puis, vraiment, peut-on laisser un filou prendre vos affaires sans protester ? »

Carie n'a jamais dû éprouver dans sa vie le moindre sentiment de frayeur. Elle méprisait du reste toute lâcheté physique, ce qui l'éloignait encore plus de son mari, car Andrew, capable d'affronter n'importe quel danger lorsqu'il s'agissait d'une question de devoir, se montrait pusillanime dans la vie habituelle. Carie n'arriva jamais à comprendre cette crainte provenant de la timidité, du manque d'assurance, d'un homme qui vivait en dehors des réalités.

Carie ne s'enferma pas dans sa solitude. Elle circulait journellement parmi les gens qui habitaient à côté ou au loin, et rentrait le soir extrêmement lasse, mais avec une expression calme et satisfaite. Je l'interrogeais souvent sur ses occupations, mais elle répondait d'une façon vague, l'air content : « Oh ! je ne faisais pas grand-chose ! »

Elle continuait, je pense, l'œuvre humanitaire de toute sa vie, ses allées et venues parmi ses semblables. Je crois qu'elle ne prêchait guère et se bornait à dire qu'il nous faut essayer de croire en Dieu et agir selon ses volontés, et on peut être certain qu'il doit désirer voir les enfants mieux soignés, les maris moins durs envers leurs femmes, et celles-ci meilleures ménagères pour l'agrément de tous les leurs. Carie apprenait à lire aux jeunes filles, si avides de l'enseignement que le système social actuel refusait aux femmes; elle causait sur de nombreux sujets et décrivait les pays qu'elle avait vus. Je l'ai entendue s'adresser ainsi à un groupe de Chinoises, créatures très ordinaires, à qui l'existence n'apportait rien en dehors des grossesses et des soins sordides du ménage. Elles écoutaient bouche ouverte, yeux rêveurs. Carie leur parlait des étoiles, des planètes, de la vie étrange des mers et leur faisait comprendre qu'elles habitaient un immense et merveilleux univers. Je l'ai toujours vue se montrer tendre envers celles de son sexe que l'infortune de leur naissance privait de tout espoir.

Mais Carie s'emportait contre la mère d'une petite fille qui pleurait, les pieds liés, et à force de persévérance elle parvenait parfois à ses fins. Elle essayait aussi, de temps à autre, de sauver un fumeur d'opium. Je connais un pauvre hère qu'elle sauva malgré lui, après des semaines de vigilance. Le bonheur qu'il éprouva à se sentir libéré du fardeau qui

l'opprimait et les maintenait endettés, sa famille et lui, il le mit sur le compte des prières et de la foi de Carie. Et je ne puis lui donner tort si, pour lui, comme pour beaucoup d'autres, Carie, possédée de cette ardente volonté de guérir les gens, personnifiait la nouvelle religion du Christ.

« Cela doit être ainsi, car personne en dehors d'elle ne se serait soucié de savoir si nous avions ou non de quoi manger », disait-il simplement, en manière de conclusion.

Je me figure que ce genre de lutte devait plaire à Carie; elle a toujours aimé à triompher des obstacles en apparence insurmontables. Il est vrai qu'elle a dû rendre la vie impossible à ce pauvre Chinois, mais elle finit par le sauver, car il reprit son métier de tisserand et put faire vivre sa famille.

A cette époque, Carie était entourée d'un cercle de vieilles femmes qui se sentaient à charge chez elles et avaient soif d'affection. Elles voulaient qu'on s'intéressât à leurs petites affaires auxquelles personne ne faisait plus attention, et comme la bonté de Carie était proverbiale, elles étaient certaines que même si l'Américaine commençait à se fâcher, elle leur donnerait, une fois sa colère tombée, une pièce de monnaie, un panier de provisions ou un peu d'étoffe pour se faire une veste.

Carie avait aussi la fille chinoise, et ses six enfants, dont elle s'occupait, sans compter toutes les autres personnes qui venaient la voir ou qu'elle allait trouver, pour causer longuement et intimement avec elles. Je pense que si elle avait voulu écrire, Carie aurait trouvé matière à bien des romans parmi ces vies qu'elle connaissait si bien, et qu'aucune femme de race blanche n'a approfondies à ce degré.

Si Carie détestait les fautes et les vices des hommes, elle était généreuse et prompte à voir les vertus, et elle appréciait la moindre plaisanterie, même à ses dépens. Elle acheta un jour, au prix de quelques sacrifices, un tapis qui lui plaisait par ses couleurs gaies, et qu'elle étendit devant son harmonium. Peu après, un ami de rencontre vint voir Andrew pour lui parler, disait-il, de la « Nouvelle Religion ». Andrew causa un moment avec lui et lorsque l'homme se leva pour partir, Andrew lui proposa de le raccompagner afin de continuer la conversation; il le pria d'attendre une minute, le temps de changer de souliers, car on était en hiver et les routes paraissaient mauvaises. Andrew trouva Carie dans sa chambre; elle avait envie de se promener, et tous les trois se mirent en route. Le Chinois fit un bout de chemin avec Carie et Andrew, puis prétexta un rendez-vous et s'engagea dans une rue transversale. Au retour, Carie s'aperçut aussitôt qu'une chose manquait dans la pièce. Le tapis n'y était plus. L'homme l'avait remarqué pendant qu'il discutait religion et,

profitant de l'absence d'Andrew, il avait plié l'objet convoité et l'avait glissé sous son ample robe. Carie, très vexée d'avoir perdu le tapis, riait aux larmes en songeant aux airs de piété et à la voix confite de l'homme dissimulant le tapis sur son sein. Elle s'amusait de l'adresse du Chinois, tout en blâmant son acte, et elle offusqua beaucoup Andrew en lui disant : « J'espère que tes catéchumènes ne sont pas habituellement de ce type, car sans cela il nous faudra renoncer à garder notre foyer. »

Carie était très indulgente, lorsqu'elle ne sentait aucune intention de malice sous les paroles prononcées. Je me souviens qu'une Américaine lui dit un jour avec impatience : « Cela me déplaît beaucoup d'entendre les indigènes nous traiter de démons étrangers, ils doivent tout de même se rendre compte que nous leur rendons parfois service. »

Carie sourit doucement et répondit : « Ils ignorent peut-être comment il faut nous appeler. Un jour, une vieille femme malade est venue me demander du secours, elle s'est inclinée devant moi si bas que son front touchait terre, et elle m'a dit humblement : « Je vous en supplie, très honorable « démon étranger, venez à mon aide. » Tout dépend de la façon dont c'est dit », ajouta Carie.

Andrew revint d'Amérique au bout de huit mois, assez ahuri par les changements qu'il avait constatés.

Il s'était retrouvé dans un pays qui, après la Grande Guerre, ne ressemblait en rien à celui qu'il avait connu autrefois. Un bouleversement complet transformait une contrée qu'il croyait aussi invulnérable que le ciel même. Les principes pour lesquels ses pères avaient lutté et émigré sur ces rives nouvelles étaient traités avec cynisme et mis en doute. Andrew ne savait pas raconter longuement ses expériences, mais Carie, phrase par phrase, parvint à lui arracher des descriptions partielles dont elle fit un tout, construisant l'image d'un pays à l'envers, en plein désordre — et c'était sa patrie !

Elle regretta vivement sa vieillesse, son impuissance à servir son pays. Elle répétait souvent : « Je voudrais savoir recommencer ma vie. Si j'étais jeune, savez-vous ce que je ferais ? J'irais à New York, aux endroits où les étrangers pénètrent chez nous, et je passerais mon existence à leur expliquer la signification de l'Amérique; ce qu'il faut faire et être pour le bien du pays. Je crois qu'une des raisons qui empêchent l'Amérique d'être elle-même en ce moment, c'est que trop de gens ignorent ce que signifie ce mot : un Américain. »

Et elle disait bien des fois : « Si j'avais ma vie à recommencer, je la donnerais à mon pays. Je suis heureuse que mon fils soit là-bas, il travaillera pour moi. »

Ce regret la préoccupa constamment pendant deux ans. Elle lut tout ce qu'elle put découvrir ayant trait aux conditions de l'Amérique moderne, et cherchait à discerner les causes de ce changement. Autrefois, dans cette paisible et belle contrée, elle avait senti qu'un peuple moins fortuné la réclamait et, maintenant, elle croyait entendre de nouveau des appels; mais c'étaient ceux de ses concitoyens malheureux. Incapable d'agir à cause de sa vieillesse et de sa situation, elle se désolait et, pour son pays, elle priait plus qu'elle ne l'avait fait depuis longtemps.

Elle ne s'apercevait pas qu'elle maigrissait sans arrêt, et qu'une profonde anémie la minait. L'ancienne maladie avait affecté ses organes, et elle se laissait aller à manger de moins en moins. Lorsqu'elle s'apercevait parfois de son amaigrissement, elle le mettait sur le compte de son manque d'appétit.

Mais un beau jour, ses forces cédèrent brusquement et elle ne put même pas monter l'escalier de sa chambre. Consolation se hâta d'accourir; éclairée par sa tendresse elle s'aperçut tout de suite que le cas était sérieux. Elle s'installa auprès de sa mère pour attendre la guérison et, malgré les vigoureuses protestations de la malade — Carie n'étant jamais trop malade pour s'opposer à ce qui lui déplaisait — Consolation demanda le médecin.

L'état était très grave en effet; une insidieuse faiblesse cardiaque rendait impossible une opération urgente, et dès le début on s'aperçut qu'il ne restait que peu d'espoir. Carie, avec son habileté à lire les visages, vit ce que sa fille voulait lui cacher, et son ancienne obstination lui vint en aide.

« Je ne vais pas mourir, affirma-t-elle en dépit de sa faiblesse. Je n'ai pas eu le temps de faire tout ce que j'avais projeté. Il y a beaucoup de livres que je veux lire et bien des gens ont besoin de moi. Et puis, ajouta-t-elle avec un clignement d'yeux, mes mains ne sont pas assez jolies. Non, non, il me faut encore dix bonnes années de plus avant de m'installer en vieille dame charmante; j'aurai des robes couleur lavande et je verrai les enfants de mes enfants. » Ensuite, comme si une sensation de faiblesse venait de l'interrompre, elle parut se révolter contre la volonté divine et s'écria : « En tout cas, j'attendrai le retour de Faith, je veux la revoir. »

La lutte pour la vie recommença une fois de plus.

De nouveau, nous remontâmes à la maisonnette de pierre. Les coolies portèrent sur leurs épaules cette créature émaciée, indomptable, dont les yeux sombres, toujours pareils, éternellement jeunes, luisaient bravement dans le petit visage encadré d'une masse de cheveux blancs.

De nouveau, elle s'efforça courageusement de guérir son propre corps, mais on avait trop exigé de lui, et malgré la bonne constitution et la volonté de Carie, il était évident qu'elle ne se relèverait pas. Elle le savait et pendant une courte période, quelques jours à peine, nous eûmes le spectacle d'une âme jeune et forte qui assistait, révoltée et consternée, à la défection de sa faible et vieille enveloppe prête à disparaître. Carie ne disait rien à personne; elle ne prononçait que quelques paroles courtoises, indispensables, mais son expression était affreuse à voir et nous nous détournions de son regard, angoissés par ce que nous y lisions.

Cela ne dura pas. Elle accepta. Elle parut se désintéresser de son être physique, négligeable, et ne chercha ces derniers mois qu'à satisfaire les désirs de l'esprit. Elle ne parlait pas de sa mort et semblait l'ignorer, pour s'appesantir plus que jamais sur la beauté qu'elle aimait par-dessus tout au monde. Elle disait sa joie d'entendre les doux appels des oiseaux dans les branches, autour de la maison, de voir les ombres vertes s'allonger sur le gazon, et d'admirer la splendeur des lis sur la terrasse. Au coucher du soleil, elle demeurait immobile, les yeux fixés sur les nuages ou la vallée.

J'ignore si elle songeait à l'avenir. C'était une femme intrépide, suffisamment aguerrie par la vie pour attendre les événements d'un pied ferme. Elle

ne se laissait aller à aucun jargon religieux, comme en ont parfois les mourants. Dieu continuait à ne pas se révéler à elle, et elle semblait comprendre que personne au monde ne peut affirmer ce qui nous attend lorsqu'on s'embarque seul pour l'au-delà.

Pendant les derniers temps, elle se cramponna plus que jamais à l'existence; elle qui cependant avait toujours été avide de tout, possédée du goût de la vie. A la fin de l'été, nous fûmes obligés de la ramener dans la demeure au-dessus du fleuve et chacun se rendit compte que tout espoir était perdu. Carie ne laissait pas paraître sa propre certitude si ce n'est par le calme avec lequel elle envisageait ses jours et ses nuits. Parfois, dans la nuit profonde, quand l'obscurité l'oppressait et qu'elle se sentait faible et à bout de souffle, elle tournait ses yeux immenses vers Consolation, qui la veillait, et elle répétait la question que sa mère à elle lui posait autrefois : « Mon enfant, est-ce — la mort ? » Et lorsque Consolation s'écriait dû fond de son cœur : « Je ne te laisserai pas mourir ! » Carie souriait et observait : « Combien tu me ressembles ! je répondais cela à ma mère, moi aussi. »

Un jour elle se plaignit : « Il y a tellement de choses que je n'ai pas vues ni entendues, tant d'agréments m'ont manqué. Personne ne sait à quel point j'aime la gaieté. J'ai envie d'un gramophone, je

voudrais qu'on me joue toutes sortes de musiques que je ne connais pas. »

On fit venir un gramophone et des disques d'une ville de la côte, et elle écoutait les différents airs pendant des heures. On ne pouvait savoir ce qu'elle en pensait; mais en tout cas elle refusait qu'on lui donnât des morceaux tristes. L'un de nous avait posé le disque du cantique : « Repose dans le Seigneur — Attends-Le avec patience... » Carie dit aussitôt avec une tranquille et profonde amertume : « Enlevez-moi ça. J'ai attendu... avec patience et pour rien ! »

On ne donna plus jamais ce disque-là, et je ne peux plus supporter cet air qui me rappelle l'accent de Carie, cette voix calme, fière, résignée sans tristesse et pleine de courage. Carie savait à présent qu'après avoir interrogé le Ciel toute sa vie, dès le début, elle n'obtiendrait aucune réponse de son vivant.

Vers la fin, comme elle allait s'affaiblissant, une garde devint indispensable; il fallait quelqu'un près d'elle qui sût la soigner, la soulever. Elle refusa longtemps car elle avait une grande et étrange méfiance pour tout ce qui est professionnel. Le seul moyen de la faire consentir fut de plaider la fatigue de la veiller jour et nuit. Aussitôt elle désira nous soulager. L'infection se généralisait, affectait sa vue, son ouïe. Carie dormait la plupart du temps, mais elle avait

des heures et parfois des journées entières de répit, pendant lesquelles elle redevenait elle-même.

Je n'oublierai jamais l'arrivée de cette garde. Nous avions fait une demande à un hôpital de Shanghaï, mais une épidémie de choléra sévissait et personne ne se trouvait disponible. A la fin, en réponse à nos télégrammes urgents, on nous envoya une garde qui arriva un matin à l'aube. J'avais veillé Carie toute la nuit et j'allai à la rencontre de cette femme sur l'escalier.

Le cœur me manqua lorsque je l'aperçus. Une Anglaise d'un certain âge, aux cheveux oxygénés, au visage entièrement fardé. Ce type de femme était extrêmement antipathique à Carie, mais on avait un tel besoin de ses services que je la laissai entrer et la présentai à Carie.

Celle-ci considéra de ses yeux à demi éteints la nouvelle venue, coiffée du volumineux bonnet des gardes anglaises, puis elle demanda avec sa franchise habituelle : « Pourquoi mettez-vous cette taie d'oreiller sur votre tête ?

« Je l'enlèverai, si vous préférez, répondit aimablement la garde.

— Je vous en prie, faites-le », répondit Carie, sans hésiter. Et lorsque la garde eut obéi à son désir,

la malade ajouta : « Quels jolis cheveux vous cachiez, ma chère, et qui accompagnent si bien votre teint frais ! »

La vue de la malade avait tellement baissé qu'elle n'apercevait pas le véritable visage, si flétri, de cette femme, et la garde, touchée par ce compliment sincère, s'attacha à Carie et la soigna avec un dévouement inlassable.

Carie devait mourir assistée à ses derniers moments par cette épave sortie des bas-fonds de Shanghaï; étrange coïncidence, en harmonie cependant avec cette vie si généreuse et si humaine.

Carie se tourna vers cette femme avec son intérêt habituel, elle l'interrogea sur son passé avec beaucoup de sympathie. C'était une créature sans la moindre moralité, et dont les derniers restes de pudeur avaient sombré dans ses aventures, au temps de la guerre mondiale. Carie écarta doucement certains épisodes par trop sordides de cette histoire, et dit simplement : « Je comprends — je sais combien il est difficile de garder sa vertu — surtout quand on n'obtient aucune réponse, et qu'on attend dans le noir. »

Puis, avec un de ces brusques changements d'humeur si fréquents chez elle, Carie ajouta : « Vous parliez de danse. J'ai toujours eu envie de voir

un fox-trott; j'en ai entendu parler. Pourriez-vous m'en donner un échantillon ? »

Nous arrivâmes au milieu de cette scène; au son d'un disque de jazz joué sur le phonographe, Carie était appuyée sur ses oreillers, l'image même de la mort. Ravie, elle contemplait la silhouette blanche et tournoyante de la garde avec des yeux dont la vue obscurcie n'arrivait pas à ternir l'éclat. A la fin de la danse, lorsque la garde à bout de souffle s'effondra dans un fauteuil, Carie observa avec un air de connaisseur : « Quelle jolie danse — gracieuse et légère ! Je ne serais pas étonnée si Andrew s'était trompé au sujet du Bon Dieu. Je crois qu'on devrait choisir toutes les choses heureuses et brillantes de la vie : la danse, les rires et la beauté. »

Elle médita un instant, puis s'endormit. C'est ainsi que le côté de sa nature si soigneusement étouffé par elle, durant sa jeunesse, avait repris ses droits à l'heure de la vieillesse et de la raison.

Carie se détourna complètement d'Andrew à cette époque. Elle ne lui demandait pas de la quitter, mais la présence de son mari l'agitait visiblement; elle paraissait mal à l'aise en face de lui, en proie de nouveau à une lutte avec elle-même. Elle murmura une fois lorsqu'il entra : « Ce livre qui n'est pas encore fini, après tant d'années... » En sorte que nous éloignions Andrew, et il y consentait assez facile-

ment, un peu ahuri, car il n'avait jamais compris la nature de Carie et ses revirements, dont le dernier était le plus considérable, car, délibérément, elle écarta d'elle toute pensée religieuse, toute idée de Dieu, pour choisir les beautés de la vie et de la création, dans un monde dont elle aimait et connaissait les richesses.

Nous poussions son lit contre la fenêtre et elle regardait heureuse, au-dehors. Elle nous dit un jour, dans un demi-rêve : « J'ai reçu malgré tout un grand nombre de bonnes choses de la vie. J'ai eu des petits enfants à mon sein, de la bonne terre pour y jardiner, des rideaux de mousseline voltigeant à mes fenêtres, les monts à contempler, les vallées et le ciel, les livres, ma musique et des gens pour qui m'employer. J'ai eu beaucoup de bon dans l'existence et je voudrais continuer à vivre, mais cette fois-ci je consacrerais ma vie à mon pays. »

La seule ombre profonde qui pesât sur elle était la crainte de mourir avant l'arrivée de Faith. On l'attendait d'un jour à l'autre à présent, et Carie était décidée à revoir sa fille. Enfin le moment désiré approcha. Carie était si faible que son cœur risquait de céder à la plus légère excitation, aussi restait-elle très tranquille comme si rien ne se passait.

Mais elle ne voulait pas que Faith, jeune fille arrivant du collège, trouvât la maison attristée par

l'ombre de la mort. Elle demanda qu'on lui mît sa plus jolie robe, en soie, d'une délicate teinte lavande et brodée d'argent, cadeau de Consolation, puis elle se fit coiffer. Lorsque tout fut prêt, et un bouquet de roses en boutons placé à côté d'elle, Carie réclama une chose invraisemblable, un bâton de *chewing-gum*. On en trouva dans une boutique, et nous le lui apportâmes, très intrigués, car jamais elle ne s'en était servie auparavant. Lorsque Faith entra, elle trouva sa mère en grand apparat, appuyée à ses coussins, et mâchonnant de toutes ses forces avec un clignement d'yeux.

« Eh bien, tu retrouves ta vieille mère, s'écria-t-elle joyeusement, aussi naturelle que si elle avait vu Faith la veille et non trois ans auparavant. Tu vois, je mâche de la gomme, en jeune femme lancée — j'ai entendu dire que c'est la mode du jour en Amérique. »

Nous nous mîmes tous à rire et la tension du moment disparut. C'est ce qu'elle avait désiré; il fallait rire pour nous empêcher de pleurer. Elle semblait se garer du chagrin, de crainte que son cœur ne vînt à briser sa frêle enveloppe. Elle accepta tranquillement la présence de Faith, et parut très vite oublier qu'elle avait été absente.

Jour après jour Carie somnolait, et on ne sentait que par instants se réveiller l'âme forte dressée contre le changement si proche. Un moment elle leva ses mains, enflées et pénibles à voir. Elle les regarda avec attention et murmura : « Je n'ai jamais pu les soigner. Peut-être plus tard... »

Elle ne parla qu'une seule fois de sa mort. Elle se réveilla brusquement et dit très distinctement à Consolation, qui la veillait à ce moment-là : « Ma fille, si j'ai l'air d'être effrayée à la fin, ce ne sera qu'à cause de ce misérable corps qui prendra le dessus. Il a toujours été mon ennemi — s'efforçant de m'abattre. Souviens-toi que mon âme, elle, va tout droit de l'avant. *Je n'ai pas peur!* »

Elle se ranima de nouveau pour faire ses recommandations au sujet de sa tombe. Il devait n'y avoir aucune inscription louangeuse, aucune allusion à sa qualité de femme ni de mère, mais simplement son nom sous lequel on graverait trois textes en anglais et aussi en chinois; le dernier serait cette promesse triomphale : « A celui qui vaincra je donnerai la couronne de gloire. »

Puis elle ne sortit plus de sa torpeur que pour dire : « Ne chantez rien de triste sur mon cercueil. Je veux le chant de gloire. Je déteste l'idée de mourir. Ma vie n'est pas terminée; j'étais faite pour vivre cent ans, mais si je dois mourir — au moins que ce

soit dans la joie et le triomphe —je continuerai ailleurs. »

Il n'y eut ni dernières paroles, ni derniers signes. Elle mourut dans son sommeil; à la fin son visage s'illumina d'un large sourire, puis devint très grave. Aucun d'entre nous ne comprit la signification de ce sourire. Carie parut simplement s'éloigner de nous, solitaire, ne nous laissant que le souvenir de sa vie, une vie si forte et si remplie, amère et douce à la fois. Nous la revêtîmes de la robe de soie lavande qu'elle aimait et déposâmes autour d'elle les chrysanthèmes d'argent et d'or pâle de l'automne. Elle fut enterrée par un jour de vent et de brume, sous un ciel gris. Les courageuses paroles de l'hymne qu'elle nous avait demandé de chanter sur son corps retentirent comme un défi, celui de toute existence humaine lançant son cri désespéré contre la mort inévitable qui l'encercle de toutes parts. C'est ainsi que se termina la vie de Carie sur cette terre.